This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

316
3
F
5
6

THE INSTITUTION
Revolution, and Peace

NDED BY HERBERT HOOVER, 1919

Profils blancs

et

Frimousses noires

DU MÊME AUTEUR :

CONTES ET SOUVENIRS. (Epuisé).

ATLANTIQUE IDYLLE. (Epuisé).

NOTRE LANGUE, édition nouvelle revue et augmentée.

MES PANDECTES, avec une préface d'*Edmond Picard*.

EN PLEIN SOLEIL. (Epuisé).

LA FAMILLE KAEKEBROECK, mœurs bruxelloises.

PAULINE PLATBROOD, mœurs bruxelloises.

EN PRÉPARATION :

CARNETS DE VOYAGE.

CROQUIS BRUXELLOIS.

LES NOCES D'OR DE Mr ET Mme VAN POPPEL, mœurs bruxelloises.

LÉOPOLD COUROUBLE

PROFILS BLANCS

ET

FRIMOUSSES NOIRES

IMPRESSIONS CONGOLAISES

NOUVELLE ÉDITION

avec neuf gravures hors texte

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, EDITEUR
31, RUE DES PAROISSIENS, 31

1902

STANFORD LIBRARIES

DT 646
C561
ed. 3

233553

TOUS DROITS RÉSERVÉS

THE NEWBERRY LIBRARY

Pour

Monsieur le Chevalier

A. de Cuvelier

qui m'envoya en Afrique.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Je voudrais qu'on ne crût pas à la moindre fantaisie dans ces croquis sincères.

Et je voudrais aussi qu'on leur fût indulgent, en considération du mauvais pupitre de mes genoux quand je les traçais d'un crayon cursif. Car j'ai bonnement détaché de mon carnet, je l'avoue, ces pages que je rédigeais la nuit, sous la tente, dans le chœur enragé des cigales et des crapauds africains.

Telle est ma glane congolaise, la première tout au moins, puisqu'un autre petit livre plus documenté et qui contera la vie de station, peindra des portraits, se haussera même jusqu'à des tableaux de caractères et de mœurs, suivra sans doute d'assez près le présent volume.

D'heureuses circonstances m'ont rappelé en Europe alors que je m'y attendais le moins, quand j'allais partir pour Stanley Falls où j'avais demandé et obtenu le siège de substitut. D'aucuns parlèrent beaucoup de ma nostalgie. Certes, je

n'étais pas gai là-bas, mais je supportais tout de même bravement l'exil à force de me répéter ce vers d'Ovide :

Et fugiunt, freno non remorante, dies!

La maladie m'avait d'ailleurs toujours épargné. Et puis, abstraction faite des tempéraments, ce climat d'Afrique est-il si meurtrier, surtout pour les studieux et les sobres dont je suis? Je ne le crois pas.

Quoiqu'il en soit, je regrette un peu ce voyage des Falls à cause des belles impressions qu'il m'eût données. Mais je me console en pensant que le lecteur ironique ne le regrette pas...

En cette année si longue et si brève, j'ai du reste assez pérégriné. Comme on verra, je fus un juge très ambulatoire et ne m'en plaignis guère. De ces courses, de ce séjour sur le territoire du Roi-Souverain, pourquoi dissimulerais-je, je rapporte un étonnement admiratif pour la grande œuvre si rapidement et déjà si fortement construite.

« A cette heure, en plaine roulant, rien ne le peut plus arrêter. »

Ainsi de notre colonie.

Voilà ce que je voulais dire.

. . . . . .

L. C.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

La préface de En plein soleil *annonçait, ce me semble, des projets ambitieux.*

Je m'y promettais en effet de me hausser incessamment à toutes sortes de choses.

L'ai-je fait? C'est la question. Je ne puis répondre. Toutefois on tiendra compte, j'espère, de cette défiance de soi-même qui s'empare d'un auteur abordant un sujet tout nouveau pour lui.

Peut-être deviendrai-je plus hardi quelque jour... Car ce Congo magnifique est inépuisable : maintenant que je le revois, il me « rit toujours d'une fresche nouvelleté ».

Mais que je proteste courtoisement tout de suite...

Des écrivains, dont je goûte la critique sinon les informations, publièrent gravement que je me réservais d'étudier dans un prochain livre les vastes problèmes coloniaux.

Rien n'était aussi improbable et cela a dû faire sourire.

Non, non, il faut laisser chaque instrument rendre le son qui lui est propre.

A d'autres les polyphonies savantes : je n'ai qu'un chalumeau et je dois m'en contenter.

Peut-être bien que cela me fâche un peu aujourd'hui... Car j'eusse tant voulu dire comme on est fier de la patrie en revenant de là-bas et comme on porte plus haut son cœur belge !

L. C.

En plein Soleil

Voyage à Bankana

I

Pour Fèlix Fuchs.

Le temps est sombre. Dans le ciel, de basses nuées voyagent.

Il pluvine. Il souffle un petit vent frais. Et mon cœur se réjouit au spectacle de cette grisaille qui évoque les paysages de la patrie.

Le *Stanley* est sous pression. On dirait une sorte de fer à repasser avec une roue caudale, ou bien un petit lavoir à vapeur!

La sirène pousse trois longs mugissements. Le capitaine sonne à la chaufferie : *Stand by — Steam!*

Le timonier Bangala, très grave, le crâne et le front dentés comme un engrenage, tourne le volant de la barre ; nous démarrons.

Les agents assemblés sur le « beach » saluent les deux voyageurs en agitant leurs casques.

Quand le steamer a pris sa course et que Léo

s'embrume dans la pluie, j'envoie un dernier adieu à mon cher ami Philippart dont je distingue encore la mince silhouette perchée sur un madrier du port.

Nous voguons à grand fracas de palettes sur une eau de rouille, froncée de remous, pleine de tourbillons, et qui emporte dans l'impétuosité de son courant des morceaux de rive gazonneuse.

Nous avons doublé la pointe de Kalina.

Le ciel se débarbouille, s'éclaire. Là-bas, en travers du fleuve, affleure un banc de sable qui brille comme un gigantesque lingot d'or.

Cependant les rives s'écartent, la vue s'élargit:

Nous entrons dans une vaste mer. Sous les flèches du soleil, c'est le Pool qui rutile, miroite, le Pool immense, largement épandu dans sa coupe de collines bleuâtres rappelant ces labyrinthes angéliques des tableaux de Metsys et du Vinci.

Au milieu de l'aiguière flotte l'île Bamou qui baigne dans l'eau métallique le reflet cassé de sa végétation sombre et drue.

Je bée aux lointains...

De gros nuages blancs, aux franges argentées, glissent mollement sur l'azur profond du ciel — un ciel humide, hollandais, traversé de hérons, d'aigrettes et sous lequel il ne manque vraiment plus que des moulins!

Un crocodile! A peine si je le distingue parmi les herbes, tant sa peau rugueuse et brune comme une vieille écorce donne le change à des yeux inexpérimentés.

Nous lui envoyons une balle Maüser qui le réveille désagréablement. Il exécute en arrière une façon de saut périlleux et plonge dans le fleuve.

Nous abordons à Kimpoko vers quatre heures. C'est le point terminus de notre voyage fluvial.

Tandis que les Batétélas dressent nos tentes au bord de l'eau, nous faisons une reconnaissance dans les environs.

Kimpoko est un petit poste gardé par deux soldats de l'Etat. Le village caché dans la brousse est très pauvre. Quelques indigènes décharnés, faméliques, errent tristement sous les bananiers et les ficus. Mais, non loin, il y a un joli ruisseau qui rit sous le feuillage et se dépêche vers le fleuve.

Cinq heures. Le Congo resplendit. Son eau, comme fatiguée, s'alentit, chauffe sa couleur. Plus de micas qui aveuglent. C'est maintenant une immense coulée de plomb qui s'irise aux tendres rougeurs du couchant. Et quel cadre ces collines glorieuses, vêtues de vapeurs mauves, et là-bas, ces « cliffs » dont les fines arêtes et les redans se dorent et s'estompent dans une pourpre violacée!

Œquora tuta silent...

La nuit tombe.

En face de nos tentes le poste des soldats est tout animé des préparatifs du repas.

Les feux pétillent et fument.

Les femmes, esclaves accroupies, silencieuses, plument des poulets, épluchent des bananes, tournent des bâtonnets dans des ragoûts bizarres composés de riz, d'huile de palme et de pili-pili. L'une d'elles aiguise un couteau sur la plante de son pied...

Nous dînons sous les étoiles. Après une longue causerie où s'exalte et paradoxe notre esprit libéré des dossiers quotidiens, je pénètre sous ma tente.

C'est ma première nuit d'explorateur ! Je dors d'un sommeil intermittent dans la crécelle ininterrompue des criquets et des laouses.

Et j'écoute la tousserie des sentinelles qui alterne avec le hennissement prolongé des hippopotames...

II

La diane !

J'étais tout endormi et je m'éveille en sursaut.

C'est l'aube. Le fleuve, dans sa « matinée » de brumes, reprend sa course limoneuse et rapide. Les collines ont une chaude couleur de cendre et les « cliffs » sont idéalement roses. Un tableau d'inexprimable séduction...

Mais il faut nous occuper des porteurs. Ils sont là une centaine, grelottants et peureux devant le *capita* qui passe en moulinant de la chicotte.

Pour quelques bougres trapus et râblés, combien de squelettes dessiqués ainsi que des momies, la peau usée, comme rassarcie à mille places, couturée de cicatrices, couverte de plaies suppurantes! Le cœur me serre de tristesse.

Cependant on répartit les charges et comme il arrive d'ordinaire, aux plus faibles les plus lourds fardeaux!

Mais je veille. Je surprends une sorte de crotoniate qui soulève une *moutête* [1] remplie de casseroles et de *bilokos* [2]. Dieu que c'est lourd! Voyez la figure du nègre toute contractée par les grimaces de l'effort et sa croupe dodue, froncée de plis! Ecoutez ce han de douleur qui s'échappe de sa poitrine...

Saisi de pitié, je m'approche du pauvre diable

1. Sorte de bourriche formée avec les rameaux du palmier élaïs.
2. Objets divers, les ustensiles, le linge, le petit bagage.

afin de l'aider. Ah le gredin ! Sa charge, mais c'est une plume que je porte à bras tendu !

L'ami, sois châtié pour ta ruse que j'admire certes, mais que je ne saurais excuser quand tu as des frères si débiles. Or ça, passe cette si légère *moutête* à ce *tchitchitchi* [1] et prends pour toi ce pesant *chop box* [2]. Tes muscles « savent là contre » !

Au milieu de tous ces préparatifs, nos boys fringuent et s'amusent. Ils sont presque libres. Ils ne portent, eux, que nos macferlanes et nos armes.

Le visage mafflu, l'allure crâne, décidée, ils ressemblent avec la carabine sur l'épaule à ce petit brigand de l'Espagnolet qui est au Louvre.

Mais Oleko fait retentir son splendide tambour tout tintinnabulant de sonnettes.

— *Tamboula* [3] ! En route !

Le *zila* [4] serpente à travers la brousse. Devant nous marchent les soldats : leurs fez rouges fleurissent les *matitis* [5], claironnent comme coquelicots dans les blés !

Le ciel est beau, plein de mouvement. Les

1. Tout petit.
2. Caisse de vivres.
3. Marche !
4. Sentier.
5. Herbes.

nuages volent : leur ombre se répand, fuit sur le terrain vallonné tour à tour herbu, galeux ou boisé.

Le soleil brûle et la « promenade » est rude sous le casque. Ah il faut se raidir, s'enivrer de sa volonté...

Cependant un joli fruit, sorte de brugnon, foisonne au ras du sol — la prune de la brousse. Sa saveur exquise humecte la bouche et vous rafraîchit en courage !

Cette fois, le chemin difficile dévale en pente raide. Mais quelles délices de s'enfoncer tout-à-coup sous le feuillage touffu, de marcher sur le tapis feutré de la forêt, dans le parfum de l'humus humide !

Nous dégringolons en nous retenant aux lianes. Et voici que j'entends le rire du ruisseau qui coule au fond du ravin. Une vraie musique d'églogue...

Je me hâte, sautant par dessus les paliers de terre et les souches. Et le voilà enfin le rio charmant à l'eau de cristal ! Il court sous la ramée où filtrent des rais de lumière : au tronc des arbres s'épanouissent des fleurs étranges qui « joutent d'éclat » avec les papillons dont le brillant reflet palpite et volète au fond du miroir mobile.

Je me couche à plat ventre. Je bois à même le courant. Je bois de l'eau comme les lions !

Oh oui, reposons-nous ici. Que la table s'apprête ! Aujourd'hui nous n'irons pas plus avant...

III

Après dîner, je descends au ruisseau. Il rit, il pleure, jase et murmure et chante selon son caprice de ventriloque aux mille petites voix.

Tandis que j'écoute et contemple, perdu dans une extase que prolonge et magnifie le parfum de mon cigare, une jeune femme, écartant les lianes, apparaît soudain au bord de l'eau avec un pot de terre...

Elle est grande, souple, drapée dans un pagne aux vives couleurs qui laisse à découvert ses épaules magnifiques. La tête ronde que les cheveux crépus coiffent comme d'un casque sarrazin, porte sur un cou d'une robustesse antique.

Et la figure, éclairée de profonds yeux — des yeux sans cils comme ceux de la Mona Lisa — est très douce, mélancolique, sans le nez épaté ni les lèvres retroussées en groin de l'Africaine.

Autour de ses poignets et des fines chevilles serpentent de gros fils de cuivre.

Cependant elle s'arrête, gazelle surprise, un

peu effarouchée de ma présence. Puis elle se décide. D'un joli geste elle relève son pagne, découvre ses jambes nerveuses et puise au courant.

Et quand là-bas, sur le zila, elle s'en retourne le buste projeté en avant, le bras gauche arrondi en anse pour soutenir l'amphore posée sur sa tête, j'éprouve un émoi singulier... Un désir, mon premier désir, tressaille dans ma chair...

IV

Nos tentes sont dressées sur un palier du ravin, dans une clairière fleurie de liserons blancs et d'étoiles safranées pareilles à nos clématites.

Le soleil est au bout de sa course. Des bandes de perroquets qui regagnent le nid, passent au-dessus de nos têtes en poussant leurs cris sauvages.

Au fond du bois, les soldats et les porteurs abattent à coups de machettes des jeunes troncs et construisent des abris.

Déjà, pour le repas du soir, les feux sont allumés qui projettent sur l'envers du feuillage des lueurs dansantes fantastiques.

Les femmes silencieuses commencent le brouet.

L'heure est douce. Je tombe en rêverie.

J'évoque les forêts du Nouveau-Monde, les forêts rumorantes dont René a si merveilleusement décrit le chant des oiseaux, la plainte des feuilles et toutes ces voix mystérieuses des arbres qui parlent et se répondent dans la nuit.

Et je pense aussi, mais sans trouble, confiant dans ma carabine, au léopard qui là-bas, caché dans son repaire, attend les ténèbres pour approcher du camp et bondir sur nos chèvres...

Soudain, et tandis qu'en moi frémissent des phrases de Jules Gérard, tueur de lions ! un porteur misérable, le cuir sali, strié de griffes blanchâtres — telles une craie mal effacée sur un tableau noir — s'avance devant moi. Il montre sa jambe, maigre comme une patte de faucheux, et m'implore de ses gros yeux tristes... Il a choppé contre une racine du chemin. Une plaie large et profonde bâille un peu au-dessous du genou. La peau épaisse s'en détache, s'ouvre comme un volet...

— *Boy ! Sandoukou koubela !* [1] ma pharmacie !

Je m'agenouille. Me voilà devenu infirmier. Je lave la plaie que je saupoudre d'iodoforme. Puis, autour du mal, j'enroule une bande de toile que je prends garde de serrer trop fort...

1. Caisse pour les malades.

Quand je me redresse ma surprise est grande d'être environné par toute une troupe de porteurs...!

A leur tour, jaloux, ils viennent réclamer mes bons soins. Tout de même, légèrement flatté, je les interroge.

L'un a mal au ventre, l'autre éprouve des douleurs dans les reins, celui-ci pose la main sur son front en grimaçant, celui-là tousse pour m'apitoyer... Diable, voilà des affections cachées; ma science est courte: je ne sais que ma charpie, moi! et mes rouleaux de bandes antiseptiques...

J'appelle le commandant.

— Oh! dit-il, donnez ce qui vous tombera sous la main. Quinine, laudanum, *fruit salt*, ammoniaque, tout leur est bon. Pourvu qu'on leur administre quelque chose, ils s'en retournent contents. Hé, ce n'est pas une petite besogne... Vous les aurez tous!

Bravement, je débouche mes flacons.

Je dépose sur les langues frémissantes de jolies pastilles, je badigeonne les poitrines et les dos avec de la teinture d'iode, je fais respirer des sels aux névralgiques qui sursautent, s'ébrouent et s'enfuient les deux mains plaquées sur la figure!

Mais les malades arrivent en foule. Ils se tortillent, timides, souriants. Ils sont trop! Je les expé-

die, un peu fâché, j'avoue, de n'apercevoir aucune femme à ma consultation...

— Qu'est-ce que je vous disais ! fait le commandant ironique, on ne peut ouvrir la boîte à médicaments, ils accourent ! Ça les attire comme un aimant. Ils sont passionnés de drogues ces gaillards-là ! A tous il faut donner quelque chose. Des enfants quoi !

Et tandis que je m'applique à replacer flacons et fioles dans leurs casiers :

— Attendez, dit le chef, je prendrais bien aussi un petit « comprimé » de n'importe quoi. Ça ne peut pas faire de mal...

V

Le jour point. Déjà nous sommes habillés, guêtrés. Les soldats roulent nos tentes. Les porteurs envahissent la clairière à la quête de leurs charges qu'ils voudraient bien ne pas retrouver. Quels cris ! quels aboiements !

Ces noirs semblent pleins de fureur. Ils fourmillent, ils s'agitent mais ne font rien qui vaille. Il faut que le capita les gourme, les gifle avant qu'ils se décident à soulever leur fardeau. Et alors quel rictus de damné sur ces faces abruties et si douces !

Entre les groupes circule un petit moricaud très affairé. Et c'est Mazaza, le fils du sergent Otamia.

Un joli manneke. Je l'observe, j'aime à le regarder : il me rappelle au vif, avec ses grands yeux d'émail et ses lèvres roses, les gais ramoneurs de mon enfance. Enveloppé dans son pagne gris sale, il a bien l'air de sortir d'une cheminée. Et il crie « Wa, wa, wa », comme chantaient jadis les petits « schawègues » bruxellois lorsqu'au bout du tunnel enfumé ils retrouvaient enfin l'air pur et la joyeuse lumière du ciel.

Mazaza se multiplie, veille à tout. Il ramasse des lianes, fait semblant de lier des *moutêtes*. Mais tout de suite il se reproche de ne pas être autre part, et court à des besognes plus pressées. Il ne doute de rien. Par exemple il entreprend de donner un coup de main à l'hercule souriant qui porte ma malle-lit !

C'est notre petit Auguste, un Auguste vrai dans toute la fraîcheur, la naïveté de l'enfance...

— *Tamboula !*

Le bois tout pleurant de rosée, s'éclaircit, et nous rentrons dans la haute brousse, aux herbes larges, coupantes comme des rapières. Là-bas, au flanc des collines, des vapeurs se détachent, écharpes de gaze qui montent lentement dans le ciel.

Il fait bon marcher dans le silence de l'aube, dans l'air vif qui fraîchit les joues. J'ai cette impression d'une matinée de septembre sur les bords de l'Ourthe.

Mais les soldats s'arrêtent brusquement, et toute la file doit stopper. Le clairon sonne ! Qu'est ce qu'il y a ? Une flaque de lumière : c'est un grand marais qui s'enfonce loin sous bois...

Un Batétéla tend son fusil à un camarade et m'offre son dos empressé, sur quoi je bondis comme au cheval fondu... Alors, pendant une heure, l'homme patauge dans l'eau noire avec le lourd et difficile cavalier que je suis. Car je presse son cou de toutes mes forces, à l'étrangler presque... Ce n'est pas que j'aie peur, mais il me fâcherait de tomber dans cette vase inquiétante d'où s'exhalent de fades relents.

Il arrive que mon porteur bute contre une souche et je frémis. Une fois, je n'ai que le temps de m'accrocher à une branche où je reste suspendu comme un singe ! Mais, sous la futaie, le pittoresque tableau que ce marécage d'où jaillissent des nymphéas, des fleurs magnifiques, et sur les marges duquel les racines des arbres posent, s'agrippent comme des pattes de monstres !

Enfin je me retrouve sur le sol. Sans doute, je suis plus éreinté que mon passeur ! Je souffle, je ruisselle. Hé ! ce n'est pas fini. Deux autres marais nous barrent la route et combien de rivières !

C'est l'aube. Le fleuve, dans sa « matinée » de brumes, reprend sa course limoneuse et rapide. Les collines ont une chaude couleur de cendre et les « cliffs » sont idéalement roses. Un tableau d'inexprimable séduction...

Mais il faut nous occuper des porteurs. Ils sont là une centaine, grelottants et peureux devant le *capita* qui passe en moulinant de la chicotte.

Pour quelques bougres trapus et râblés, combien de squelettes dessiqués ainsi que des momies, la peau usée, comme rassarcie à mille places, couturée de cicatrices, couverte de plaies suppurantes! Le cœur me serre de tristesse.

Cependant on répartit les charges et comme il arrive d'ordinaire, aux plus faibles les plus lourds fardeaux!

Mais je veille. Je surprends une sorte de crotoniate qui soulève une *moutête* [1] remplie de casseroles et de *bilokos* [2]. Dieu que c'est lourd! Voyez la figure du nègre toute contractée par les grimaces de l'effort et sa croupe dodue, froncée de plis! Ecoutez ce han de douleur qui s'échappe de sa poitrine...

Saisi de pitié, je m'approche du pauvre diable

1. Sorte de bourriche formée avec les rameaux du palmier élaïs.
2. Objets divers, les ustensiles, le linge, le petit bagage.

Enfin le terrain se relève et nous voilà dans une grande plaine où foisonnent de tous côtés des palmiers aux feuilles larges et fortes, radiées en ostensoir — des palmiers borassus.

A la naissance du panache pendent les fruits, tels de grosses noix rougeâtres...

Pour le coup plus de doute, c'est le paysage africain qui s'offre à mes yeux ; ce parti pris de me croire dans quelque vallon du Luxembourg n'y peut mais. Et comme pour m'interdire encore toute comparaison impénitente avec le doux pays, un indigène saisit mon bras, et m'indique sur le sol humide des traces profondes, toutes fraîches :

— *Nzau! Nzau!*

Des éléphants sont passés par ici...

Mais nous sommes affamés. Notre appétit sonne et carillonne. Déjà la table est dressée à l'ombre d'un palmier. Nous dévorons un poulet froid. Et nous buvons un, deux, trois rouges-bords !

We have a powerful thirst...

Tout cela n'est pas très africain, très explorateur, mais sacrebleu que c'est bon !

Et comme je plaisante sur le *confortable* au milieu de cette solitude sauvage, une femme vient à passer sur le zila, vêtue d'un pagne bleu rejeté sur l'épaule gauche, à la romaine. Je reconnais

ma puiseuse d'eau. Ah la belle fille ! Et j'admire sa marche très noble, cette grâce des membres souples que rien ne comprime, qui travaillent harmonieusement, sans effort, saillent en beaux plis vivants sous l'étoffe légère.

Cependant mon compagnon sourit de l'extase où je reste plongé :

— Mais c'est la femme du soldat Mouledi ! Hé sapristi, prenez garde !

VI

Vers midi, après cinq heures de marche, nous arrivons enfin devant la rampe de Kingankati. La montagne est l'une des plus hautes de la contrée. Le chemin escarpé zig-zague, sur une arête sourcilleuse entre deux précipices boisés, tout moirés de lumière.

Les indigènes du village ont bien choisi leur retraite. Kingankati, sur la hauteur, est imprenable.

On délibère. Quoique exténués, nous décidons de faire un suprême effort et de gravir cette côte formidable.

En avant !

Tout est embrasé. Le soleil plombe sur nos têtes. Cette fois c'est la montée au calvaire !

Presque à chaque pas, je heurte une racine de mes gros souliers à trottoir et je tombe à genoux. Péniblement je me redresse, sans ressort, comme un vieux cheval. Je tends, je bande toute mon âme !

Mais après une demi-heure de cette ascension, il faut bien que je m'arrête. Mon cœur ne bat plus, mes oreilles bourdonnent, la sueur brouille, noie mes yeux. Je sens aux pommettes et aux mâchoires comme un engourdissement douloureux. Sous le casque, il semble que ma tête cuit au bain-marie dans l'eau bouillante !

C'en est trop. Je me laisse choir. C'est fini, je m'abandonne tout entier, esprit et corps. Il y aurait près de moi un nœud de serpents que je ne bougerais pas. Je suffoque et j'appelle les flèches de Diane qui doit chasser dans les environs...

Comme la mort serait douce à présent ! Je m'efforce bien encore de songer aux êtres tant aimés qui m'attendent au pays, mais je ne le peux. Et ce vers des *Tristes* qui me hante sans cesse :

Ante oculos errat domus, errat forma locorum !

s'est envolé de ma mémoire.

Tout s'efface. Je ne sais plus rien.

Brusquement on me secoue. C'est le commandant inquiet, qui a rebroussé chemin.

— Allons hop ! Nous n'en avons plus que pour

dix minutes. Tenez, voici le capita de Kingankati avec une gargoulette et des bananes !

D'un bond je suis debout et, honteux de ma défaillance, je continue l'escalade, les dents serrées. Mais c'est une sorte d'automate qui grimpe.

Cependant le terrain s'aplanit. Alors Oleko fait résonner son tam-tam. Nous marchons, nous tournons depuis quelque temps dans un labyrinthe de *matitis*, quand soudain, nous débouchons sur une grande place toute couverte d'une petite herbe verte et très drue qui suavement rafraîchit mes yeux !

Les bananiers, les immenses ficus, les élaïs, tout un rideau de plantes grimpantes, étoilées de grandes fleurs, ombragent des huttes éparses çà et là ; et sur les seuils, des hommes, des femmes, des petits enfants nous dévisagent avec inquiétude...

Nous sommes à Kingankati.

— Mais c'est le paradis terrestre ! fais-je avec ravissement.

Et tout à coup je m'endors au pied d'un grand arbre...

VII

Après une ripaille arrosée d'un vin ressuscitatif, nous oublions toutes nos fatigues.

Renversés dans nos chaises longues, nous goûtons un bien aise infini, quand on vient nous annoncer la visite des chefs. Car le village a deux *foumous* et vit tout de même en concorde sous leurs lois.

Les voici qui s'avancent... L'un est très vieux, mais la taille droite, la démarche fière. Il est nu jusqu'à la ceinture et montre un torse maigre, cerclé de côtes. Il porte au cou un collier de grandes dents et de griffes. Sur le sommet de la tête un peu forte, pousse une touffe de cheveux crépus. La figure est grave, méditative, peinturée aux tempes de jaune et de blanc, ce qui donne aux yeux une cruauté bizarre qu'accentue encore ce remuement des gencives édentées mâchonnant les grosses lèvres dans un tic perpétuel.

L'autre chef, enveloppé d'une loque à rayures, est plus petit. C'est un vieillard aussi, à la toison jaunâtre et bouclée. Ici la figure est pleine, grasse et sourit avec une bonhomie onctueuse, pateline. On dirait d'un bon curé de campagne : l'abbé Constantin !

Cependant nous nous sommes levés avec cérémonie et il nous paraît heureux de donner à ces dignitaires le shake-hand smart, prince-of-Wales, le bras porté en l'air, le coude en dehors...

J'offre des cigares. Comme je pose un doigt familier et interrogatif sur une dent de l'horrifique collier qui pare le grand chef, le patriarche élève des bras décharnés et *crochant* ses mains en forme de serres, il les laisse retomber lourdement sur mes épaules. Les ongles m'entrent presque dans la chair. Bigre! j'ai la sensation du fauve. Il suffit, je suis parfaitement renseigné. Ce sont les dents et les griffes d'un tigre!

Après un long interrogatoire sur l'obéissance et les ressources de la région, le commandant fait apporter des étoffes, des couteaux, des pipes, que nous répandons sur ces macaques, avec solennité.

Ils s'éloignent, et comme dans le ciel subitement nubileux la pluie menace, le vieux chef lève ses paumes et lance une invocation d'une voix blanche, enfantine. Il conjure les nuages de s'envoler rapidement et de ne point crever sur les *moundélés* [1]. Aussitôt une averse furieuse s'abat sur la terre et nous chasse dans nos tentes. La pluie martèle les toiles tendues qui résonnent

1. Les blancs.

comme des tambours. Et pendant tout le reste du jour, nous n'avons plus d'autre distraction que de regarder les gouttes brillantes qui courent et se poursuivent le long des cordes fixant nos mobiles pavillons.

Le soir, comme je me glisse sous ma moustiquaire, j'entends dans la ruelle de ma malle-lit, un long coassement. Et c'est un crapaud, ennuyé du déluge, qui s'excuse apparemment de la liberté grande et me dit bonsoir !

VIII

C'est seulement au réveil que je sens la gêne de la courbature, peut-être la douleur furtive, annonciatrice du rhumatisme qui, un jour, me fera œgrotant dans mon fauteuil de grand-père !

Oui, sonne clairon du diable ! Fais retentir ta fanfare de caserne, combien stupide en cet eden de verdure ! Je ne me lèverai pas. Aujourd'hui, tu m'entends, c'est une journée de flâne. Va, sonne tout ton soûl ! Je m'habillerai quand il me plaira...

Déjà le soleil est haut dessus l'horizon. Ma carabine à l'épaule, — simplement pour conte-

nance, non pour de bêtes massacres — je vais à l'aventure à travers le village charmant.

Les indigènes tout nus, bondissent, se sauvent comme des lièvres à mon approche ; cachés derrière les cordages des lianes et les tonnelles de bambous, je les vois qui me regardent passer curieusement. Les femmes ont moins peur et restent ébaubies sur le pas de leurs cases. Il est vrai qu'elles sont vieilles, avachies, les seins ratatinés et pendants. Elles savent bien qu'elles n'ont rien à craindre de ma galanterie. Non, elles ne sont plus faites pour les étreintes ! Le furent-elles jamais d'ailleurs, esclaves déformées dès l'enfance ?

Devant ces douces femelles, je suis chaste, mes sens ne me brûlent guère, et demeurent bien tranquilles.

Mais ce n'est pas long. Pan rôde, trottine par les zilas de ce riant jardin et se moque de moi. C'est lui, bien sûr, qui brusquement me pousse au milieu de ce quinconce de bananiers où les femmes de nos soldats, jeunes, fortes, épaules et bras nus, sont occupées à piler le maïs. Et le tableau me captive de ces beautés africaines aux langoureuses prunelles...

Dans un haut mortier creusé au cœur d'une souche, elles laissent retomber d'un mouvement égal, rythmique, un pilon énorme, lourd comme

une massue. Ce sont de véritables coups de demoiselle qu'elles assènent sur les perles d'or! Et cela fait un bruit de fléau, comme dans les granges de chez nous aux jolis mois d'été.

Tandis qu'elles travaillent et suent, elles chantent d'une petite voix d'enfance, un lied natal, composé avec quelques notes et que le *han* n'interrompt qu'une seconde. Leurs gorges tressautent, leurs croupes saillent sous le pagne qui se tend. Parfois elles sont deux qui tapent au même mortier, et se sourient en chantant par-dessus les coups alternés.

Cependant quelques-unes finissant de piler, s'essuient le front avec l'avant-bras. C'est le geste auguste du faucheur de blés!

Alors, renversant le mortier, elles répandent la poudre blanche qui coule comme du lait dans un van finement tressé. Puis, sur de grandes feuilles de bananiers exposées au soleil, elles épanchent à petites secousses la grasse farine qu'elles étendent ensuite, caressent du plat et du dos de la main...

Et je regarde longuement ces femmes, robustes comme celles des légendes iliadesques — Καλλιγύναικα, dit Homère chantant Lacédémone — un peu marri, je l'avoue, de ne point découvrir ici celle que j'admire entre toutes et qui s'appelle : Loukoussou!

IX

Oleko est le « tapin » de notre escorte. Son instrument taillé d'une seule pièce dans un bloc de teck, suivant la coupe d'un vase antique, est tout papelonné de clous de cuivre qui étincellent au soleil. C'est le plus beau tam-tam du Congo. Aussi quelle convoitise parmi les collectionneurs !

Il est plat, creux, mais aucune peau de chèvre ne recouvre son unique ouverture. Toutefois il résonne fortement sous les mailloches à tampon, et les sonnailles attachées aux parois égaient son ronflement monotone.

Oleko le tient suspendu au moyen d'une bretelle passée autour de son cou. Tout le long du chemin, la boîte bondit et rebondit sur sa cuisse.

Cela doit être assez gênant... Mais Oleko ne s'est jamais plaint. Il est fier de son instrument; il l'emmène en tous lieux et sans cesse il le frotte, l'astique, le polit dévotieusement, si bien qu'il miroite comme une glace de Venise !

Oleko, choisi par ses frères, est un être sacré. Nulle offense, même légère, ne lui est faite qui ne soit aussitôt sévèrement punie. On le vénère à l'égal d'un fétiche. Au surplus, sa caisse est comme un palladium qui donne la victoire...

En ce voyage pacifique, et quoique nous marchions en grand arroi, Oleko n'est que décoratif. Il annonce, il solennise nos entrées dans les villages, prépare l'admiration et la crainte sur notre passage.

A Kingankati, dans le repos forcé auquel l'oblige notre paresse, il se morfond. Je le vois errer mélancolique avec son instrument précieux. De haute stature, le musicien n'est pas beau. Il a une figure triviale, abrutie, une vraie trogne de « genevelist » bruxellois !

Eh bien que signifie ? Le voilà qui entre dans une agitation fébrile et tourne sur lui-même comme une toupie au milieu de la place du village !

Il s'arrête... Tout à coup il se dresse sur les orteils, renverse la tête et d'un affreux fausset il lance un kokoriko de vieux coq. En même temps il frappe sur la boîte sonore. Toutes les cordes du gosier, gonflent, se tendent :

M' Foumou kief mpila moxi zambi! Doum, Doum, Doum. — M' Foumou moundélé n' kele nkombo, kimboundi, njimbou minghi! Doum! Doum! Doum!

Comprenez-vous ?

C'est l'éloge du chef : « Le blanc est un dieu, il a de belles armes. Le blanc a beaucoup de chèvres et d'étoffes et de perles. Tout le monde

doit lui obéir. Le blanc est un chef puissant... »

Ainsi pendant une longue demi-heure. Autour du barde les indigènes s'assemblent timidement; et Oleko, les reins creusés, le dos renversé en contrepoids du lourd tam-tam, se balance, s'excite, s'enivre de son vocéro.

Sa figure, strapassée d'un rictus de fou, ruisselle de sueur...

Enfin les cris deviennent intermittents et cèdent la partie au tambour. Puis celui-ci s'interrompt de même. Oleko éructe encore quelques phrases qu'il ponctue de trois coups d'un tam-tam mourant. Un dernier ut de poitrine, et c'est fini...

Nous appelons le héraut. Et sous la tente, nous lui offrons un grand verre de porto qu'il vide d'un trait, les yeux exorbités de fatigue et de jouissance !

X

Les soldats dévêtus chantent et dansent autour des bûchers flambants qui font rougeoyer leurs torses de bronze. C'est Mali — le caporal — un gentil bougre, agile, et drôle comme toute une cage de singes, qui mène le train. Les femmes

Cliché de M. Van Meerbeke

OLEKO

aussi, le pagne tombé à la ceinture, les seins libres, viennent de s'élancer dans la ronde.

Les pieds frappent la terre avec fureur. C'est une bourrée sans grâce, les gestes veules, les bras flasques retombant en pattes d'ours savant, des tordions lascifs du ventre et de la croupe au bruit de clameurs enragées où pointent, par dessus le tam-tam, les notes fines des *n'biti* [1].

Je cherche Loukoussou, et j'éprouve une secrète joie de ne la point voir, au milieu de cette cordace de démons, défigurée, déspiritualisée, tout son beau galbe amoindri dans la frénésie d'un plaisir sauvage.

Mais, en regagnant ma tente, au détour du chemin, derrière un brasier qui les caresse de ses flammes dansantes, j'aperçois un homme et une femme flirtant, joquetant, se claquant dans le dos, s'étreignant en ces attitudes à la fois si lourdes et gracieuses du *Baiser* de Jef Lambeaux!

Soudain la *kento* [2] se renverse en riant, se pâme. Le mâle, le *bakala* la saisit à bras le corps et l'emporte au fond de l'ombre...

J'ai reconnu Loukoussou! Mais l'homme, est-ce Mouledi, ou quelque bienheureux amant?

Je rentre soucieux...

1. Petite caisse munie de lamelles d'acier flexible qui sonnent comme les cordes d'une harpe.
2. Femme.

XI

Enveloppés dans nos mac-ferlanes, nous allons d'une botte allègre sur la route de m'Bou, au milieu d'une immense plaine semée de plaques sablonneuses, entre lesquelles pousse une herbe courte. Sous le ciel bas, qui roule des nuages tragiques, se hâtent d'un vol lourd des aigles charognards au plumage blanc et gris, au rostre jaune.

Encore une fois mon âme s'allège, ma tête soudain s'égaie, se remplit « d'oysiveté, d'amour et de bon temps » dans la tristesse de ce matin maussade qui rappelle le pays bien aimé !

Après trois heures de marche, nous arrivons au bord d'un ravin profond où se tordent, au-dessus des brûlis d'un récent incendie, quelques arbustes à feuille grêle, au tronc rosé, dartreux. C'est la flore monotone de la savane africaine : une verdure sèche, artificielle semble-t-il, et telle qu'on la voit dans ce relief micacé du stéréoscope...

Comme j'ai pris de l'avance et gravi déjà l'autre penchant de ce val d'enfer, je me retourne et le spectacle m'enchante du long serpent qui se déroule en face de moi.

Voici d'abord les soldats qui, un à un, dégoulinent, coulent dans le chemin creux. Leurs armes brillent au soleil et font courir un ruisseau de diamant au flanc de la colline. Puis, derrière eux, attardées encore dans la plaine, ce sont les femmes aux pagnes clairs, la manne de *bilokos* sur la tête. Avec mes jumelles, je distingue très bien Loukoussou qui s'avance, toujours noble, sérieuse, imposante ! Ah ! Loukoussou !

Enfin suivent les porteurs innombrables, trottant ployés sous leurs charges. Tout là-bas, à l'horizon poudroyant, quelques pauvres noirs que les soldats d'arrière-garde fouaillent de leur fusil...

Caravane de fourmis humaines ! Et l'on dirait aussi une immense queue de cerf-volant qui ondule sous la brise, formant des boucles gracieuses où le fez des soldats et les étoffes brillantes des femmes mettraient la fantaisie de nos multicolores papiers d'Europe...

XII

Un indigène a débuché d'un taillis. Tout suant, il accourt au-devant de nous en élevant le drapeau bleu étoilé d'or.

C'est le capita de m'Bou qui nous souhaite la bienvenue en pressant notre main dans sa patte rugueuse. Un type. Coiffé d'un feutre gris aux bords rabaissés, il porte, boutonnée jusqu'au menton, une grosse veste rouge, trouée par les mangeures des cancrelats — un vieux débris d'une tenue de highlander, sur quoi brillent encore quelques filets d'or aux attaches des épaulettes. C'est tout son costume d'ailleurs : il va cuisses et jambes nues...

Ce capita est un très jeune homme, aux yeux vifs, hardis dans une figure presque régulière qui reluit comme une botte vernie. Fier de son accoutrement et de sa bannière, il marche en poitrinant. Du geste, il nous indique la situation du village.

Nous tournons dans l'habituel labyrinthe de *matitis* défendant l'entrée de chaque *m'bouala* [1] et nous arrivons enfin au milieu d'un vaste cirque fraîchement désherbé et arasé, au centre duquel se dresse un arbre extraordinaire dont vingt hommes, bien sûr, ne sauraient embrasser le tronc formidable. Ce n'est pas un baobab, arbre grotesque, à l'écorce malade, enflée, au fruit bête qui pend en rat mort au bout d'une queue! Non, celui-ci est un géant magni-

1. Village.

LOUKOUSSOU

fique d'un bois sain et dur, un auguste *quercus* digne des plus antiques forêts de la Germanie légendaire. Quels pygmées nous sommes en face de ce prodige végétal qui pose sur le sol des contreforts de cathédrale !

En voilà un que la hache du *grand old man* n'aurait pu coucher bas, même en cognant toute une vie ! Quel arbre ! quel arbre ! Sa tête superbement éployée, où frémissent et chantent les feuilles fines et drues, étend sur le sol un immense manteau d'ombre !...

Tous nos porteurs sont là. Ils grouillent un instant, puis s'affalent, exténués, à côté de leurs charges.

Et les soldats guillerets forment les faisceaux, rient aux lazzis du pître Mali, tandis que les femmes, déposant à terre avec précaution leurs *bilokos*, vont quêter des ramilles sèches pour allumer les feux.

Etendu sur ma chaise longue que mon boy n'Séké a démêlée d'une charge touffue et dressée d'une main preste, je fais peser mon regard sur Loukoussou dont le sérieux visage et les formes parfaites ne trahissent aucune lassitude... Mais elle se détourne aussitôt, et, d'un pas nonchalant, disparaît derrière l'arbre merveilleux. Comme une Eve sévère et farouche, elle se dérobe à la caresse de mes yeux qui lui disent tendrement :

— *O mabiza Kento! O mo Kouéto!*

O gracieuse femme! O toi ma préférée entre toutes!

Mes yeux ont beau regarder, chante le trouvère espagnol, ils ne voient rien de plus charmant que toi!

XIII

Après une courte visite au chef, vieillard débonnaire et chenu, bariolé sur tout le corps comme une *posture,* nous errons à la recherche d'une place pour le bivouac.

Au bout d'un allée de bananiers, un arbre au tronc tortu, tel un vieux pommier de verger, nous offre le toit de sa ramure plantureusement feuillue, d'où pleurent en chevelures des mousses et des cymbalaires.

Nous camperons ici, sous ce... mancenillier!

Tout autour de nous, c'est le fourré épais où éclate la pourpre vive du cana sauvage. Et dans l'herbe rase que foulent nos grosses bottes, de petites pensées d'un bleu de vierge, croquent, relèvent leurs corolles en chapeau de baby! Le *vergist mein nicht* de l'Afrique...

A quelque distance de nos tentes flambe notre cuisine.

— Don Pedro, *kouisa, malou, malou!* [1]

C'est un rude gars que Don Pedro, le maître cook.

Trois coutelas passés dans sa ceinture rouge lui donnent une allure de victimaire que ne dément pas sa figure violente et farouche.

Campé devant le *foumou Kief* [2] qui commande le menu, il est très élégant et propre, dans sa veste blanche et sa bouffante culotte courte.

La main caresse le manche des couteaux.

— Don Pedro, *koupessa sousou,* [3] filet américain, asperges, pannequés !

Si les noirs parlent *nègre* en français, combien nous le leur rendons en fiotte !

Jamais Don Pedro ne fait d'objection. Rien ne lui est inintelligible. Il s'éloigne et, tout de suite, il s'applique à sa besogne devant le feu vif. Il opère au milieu de la boyerie couchée à plat ventre, la tête sur les poings, et qui le regarde avec des yeux gonflés de concupiscence hacher la viande, composer les sauces et puiser dans ces *tinnes* mystérieuses que recèlent les grands *chop boxes!* De-ci de-là, Don Pedro énervé gifle quelque gourmand sans façon qui s'avise de humer trop près la fumée de quelque casserole gloussante...

1. Viens vite.
2. Le chef supérieur.
3. Tu donneras une poule etc...

Ces boys! Voici Bikoko d'abord, l'un de nos serveurs, un grand bouffi vêtu d'une gandourah à l'arabe!

Puis c'est Bala, très élégant celui-ci, mais la face renfrognée, pensive — le boy du commissaire de district.

Mon boy à présent : n'Séké, un bas-Congo à la tête oblongue, comme déformée par de rudes forceps; grand front d'ailleurs, et de beaux yeux turbulents où s'affûte la malice.

De fait, n'Séké parle sans cesse. C'est lui qui égaie toute la bande. Il n'a qu'à remuer la langue et partent les éclats de rire!

Ce gaillard doit être bien spirituel. Que peut-il conter aux camarades!

Parbleu il se moque de moi, il blague le moundèlé judgi! En voilà un qui mettrait de la *picria* dans mes aquarelles!

N'oublions pas le petit Mazaza déjà nommé, qui, malgré son rang, ne dédaigne point la compagnie de ses frères plus âgés et de condition plus humble. J'en passe et des meilleurs — tel m'Pokoua à la huppe, — pour croquer encore le petit Pata.

Pata, le bon gosse, celui qui comprend toujours tout de travers, mais si empressé, si dévoué, si laid et si bon! C'était le souffre-douleur, l'éternel giflé. Aussi l'ai-je pris sous ma garde.

La figure ridée par un tatouage maladroit, il a l'air, sous ses loques traînantes et son ignoble *casavec*, d'une très vieille femme à journée !

Mais il me mange déjà dans la main, et voilà que je dois le rudoyer à mon tour, de la voix seulement, avec ce mot furieux :

— *Katouka !*

C'est-à-dire « F... moi le camp ! » le *leitmotiv* de l'Afrique !

C'est surtout le soir, quand les flammes sautent au nez de cette truandaille, que la cuisine devient un tableau fantastique, démoniaque, dont mes yeux émerveillés ne se lassent jamais...

XIV

Je ne puis dormir...

Dans l'étuve de la moustiquaire où je repose tout habillé par crainte des alertes nocturnes, j'aperçois, à travers la mousseline, une lueur qui blanchit aux coins mal lacés de la tente.

Est-ce l'aube ?

J'entends miauler les infâmes moustiques : non, ce n'est pas le jour !

Je me tourne, je me retourne dans ma fournaise. Oh le supplice de l'insomnie !

Brusquement, je saute à bas de mon lit. Je soulève la portière de toile; un rayon de lune m'inonde et m'éblouit.

Quel silence sous le mancenillier! Je m'éloigne lentement dans le chemin sombre pour gagner la clairière où *Ngondé* [1] épand à flots sa divine clarté. Là-bas, sont les Champs-Elysées, les prairies d'asphodèles...

Deux sentinelles assises sur un coffre devant le feu qui meurt, sursautent, portent armes!

Je vais, frémissant au moindre petit bruit. J'éprouve la délicieuse palpitation du danger. Les lucioles étincellent autour de moi, sèment les taillis et les herbes de bluettes diamantées...

Tout de même, si le léopard rôdait dans les environs...

Je me le représente ramassé sur ses pattes, les yeux ardents, prêt au bond... Mais je me raidis, je tâte mon revolver...

J'apparais enfin dans le vaste cirque.

Le décor merveilleux! Il n'y a pas de mots pour décrire cette ondée laiteuse qui descend du ciel. La lune a franchi le zénith et caresse le tronc du grand arbre...

C'est le frêne de Hunding! C'est ici que Siegmund et Sieglinde se sont aimés et chantèrent le

1. La lune.

doux *lied du Printemps!* Je m'avance avec exaltation. Voyez! Jusqu'à cette machette oubliée sur le sol par quelque soldat, et qui rappelle l'épée Nothung de Wotan! Aussitôt résonne en moi la fanfare sublime!

Je respire les effluves enivrants qui s'épandent dans cette radieuse lumière!

Ah Loukoussou... Pourquoi n'es-tu pas ici? Et j'attends! J'attends sous le grand arbre en invoquant cette belle lune ronde, agrafée comme une broche d'or au bleuâtre manteau de la nuit!

XV

A quelque distance de m'Bou, quand on s'ébroue de la douche des herbes mouillées, le zila prend soudain une pente de brise-cou et plonge dans le brouillard.

C'est la vallée de la Bwampwomo.

Un immense lac de brumes s'étend à nos pieds et nous dérobe la Black-River dont nous percevons pourtant le fracas harmonieux à travers l'épaisse ouate de vapeurs.

C'est très beau.

Et durant une heure, enveloppés dans ces

nuées wagnériennes, nous dégringolons en nous accrochant aux aspérités du sentier hasardeux.

Cependant la montagne se boise, offrant à nos mains fébriles des troncs d'arbres et des lianes.

Brusquement, un ruisseau large et profond, affluent de la Bwampwomo, nous barre le chemin. Point de pont, point de gué... Certainement de l'eau jusqu'au menton...

L'obstacle est sérieux. Nous décidons de faire traverser d'abord les porteurs que les soldats aideront de leur mieux.

Sans se faire prier, nos Batétélas se laissent couler dans la rivière.

Et le passage commence, plein d'incidents tragi-comiques. Des noirs reculent, résistent, hurlent de peur devant l'eau. Tant pis, il faut les chicotter. Leurs cris se répercutent dans la forêt! Les *moutêtes* de poules, les *chop boxes* prennent un bain copieux. Mais c'est surtout nos malles-lits qui nous donnent une indicible anxiété. Enfin, après mille encombres, elles arrivent intactes sur l'autre bord. Nous respirons.

Les boys, très joyeux, sont passés en tritonnant...

Les femmes traversent à leur tour, sans souci de mouiller leurs beaux pagnes, en poussant de petits cris de gaîté et de terreur.

Je cherche Loukoussou...

Elle est encore là sur notre rive, qui se toilette pour la baignade. Elle a déposé sa corbeille sur la terre. Elle rabat son pagne très bas sur la gorge, afin d'avoir les bras plus libres. Sur son dos moiré, où se creuse une ligne admirable, je découvre au milieu des omoplates voluptueusement arrondies, deux charmants tatouages en relief : des feuilles de palmiers merveilleusement dessinées...

Et le caprice que m'inspire cette étrange femme, grandit, s'exaspère...

Cependant elle a reposé ses *bilokos* sur sa tête. Avec des prudences pleines de grâce, elle se baisse, avance son joli pied, glisse enfin dans l'eau profonde. Une autre femme, plus petite, a sauté après elle et la saisit par la taille.

Il ne reste plus que le commandant et moi sur la berge, ainsi qu'un immense Batétéla qui portera nos habits au bout de ses longs bras.

Nous nous dévêtons.

Finis pudicitiæ! Ah, ce n'est pas sans embarras, sans une certaine rougeur que nous apparaissons nus devant ces hommes, et surtout devant ces jeunes femmes qui détournent les yeux avec gêne. Et si encore nous étions des hercules...

Mais il faut. All right! Et nous piquons avec art, sans plat ventre!

Au milieu de la rivière, nous retrouvons Lou-

koussou au moment où sa compagne, qui a perdu pied, crie, barbote, et va l'entraîner avec elle sous les eaux rapides. Nous nageons vers les deux kentos en détresse pour leur tendre une main de secours. Mais déjà elles ont retrouvé l'équilibre; repoussant notre aide d'un regard dédaigneux, — le regard de Virginie sur le St-Géran! — elles abordent sur le sable du rivage et, fières, allurales, s'engagent dans le chemin montueux...

XVI

Du sommet dénudé de la montagne, dans une lumière éclatante, nous voyons enfin la Bwampwomo, qui roule impétueuse et rutile à toutes facettes.

Au fond de la gorge, des frondaisons épaisses s'arrondissent avec opulence, palpitent, scintillent de toutes leurs feuilles mouillées. Et la rivière s'enfonce sous les arbres touffus pour reparaître bientôt là-bas en ruban d'argent et se perdre de nouveau dans la forêt plus lointaine...

Nous restons éblouis dans un long moment d'admiration muette. Quel espace! quel horizon! Comme la rivière nourrit ces beaux arbres qui boisent la vallée!

Mais l'eau, avec son allégresse rayonnante, nous attire comme une ondine. Et la descente à pic recommence périculeuse, surtout pour les porteurs qui ne peuvent s'agripper aux racines, ni passer avec leurs caisses et leurs mâts à travers le réseau serré des lianes.

Courage! quelques sauts encore et nous voici tout essoufflés et suant devant la Black-River.

Ah, le bon souffle de fraîcheur parfumée! L'eau coule « avec la vélocité d'une flèche ». Il semble qu'on en voie la pente. Elle se rue contre les quartiers de roches de la rive où elle tourne en remous, bout, clapote et s'échevèle en écume jaunâtre. Le fracas est assourdissant...

Une eau lie de vin, pourtant claire, inquiétante comme si elle charriait tous les caillots de sang des sacrifices humains! La Rivière Noire, non, la Rivière Rouge!

Mais au-dessus du torrent, quel charme que ce pont de lianes, tressé en corbeille ajourée et suspendu par mille cordes végétales aux grands arbres du bord!

Le délicat ouvrage d'art! On dirait une fine nacelle prête à s'envoler dans les airs — un pont de Sylphes!

Mais il est très solide, très sûr, bien qu'il balance sous nos pas comme une escarpolette. Et c'est une angoisse délicieuse que de s'arrêter

au milieu du filet, pour regarder un instant l'eau qui passe sous nos pieds, d'une fuite vertigineuse, pleine de fauves éclairs!

XVII

Sur le faîte de l'autre colline est un village abandonné, où palmiers et ficus poussent en toute sauvagine.

De-ci, de-là, quelques bananiers aux feuilles effrangées se meurent, étouffés par la brousse. Et j'aperçois aussi deux ou trois cases dont la poussée des arbustes soulève, fait sauter les toits de paille.

Rien de plus triste que ce *n' bouala* [1] silencieux qui semble avoir été déserté par les oiseaux mêmes. Pourtant, il paraissait si bien situé sur ce plateau luxuriant, à l'orée d'un bois, non loin de la rivière... Les élaïs étaient si forts, portaient si haut déjà leur régime de noix...

Sans doute, l'endroit trop aimable donnait trop d'envie.

Un jour, les pauvres indigènes, las de lutter contre de belliqueux voisins, ont émigré au loin,

1. Village.

Cliché de M. Van Meerbeke

HALTE AU MILIEU DE LA BROUSSE

sans que leurs ennemis, conscients de la convoitise qu'ils allaient exciter à leur tour, aient osé envahir la place vide.

Et maintenant la nature indifférente, recouvre peu à peu de sa verdure folle, les vestiges de l'ouvrage humain.

Adieu, joli village où des êtres furent peut-être heureux jadis ! Repose en paix dans la tombe des herbes et du feuillage. Nous ne profanerons pas ta solitude par les cris, le branle-bas et toutes les immondices d'un campement éphémère...

XVIII

C'est la plaine à présent, la lande sèche et stérile qui s'étend à perte de vue sous un ciel de fusion. Nous marchons dans la pluie de flammes.

La zila serpente au milieu de l'herbe brûlée où surgissent parfois quelques buissons métalliques.

Le sentier est tellement sinueux, qu'il n'offre pas un mètre en ligne droite. Et puis, il est si étroit qu'à tout moment la botte heurte et choppe contre ses bords. Cette marche en zig-zag, les yeux rivés au ruban de terre, finit par étourdir, sans compter que d'une certaine plante écrasée monte une acre puanteur de cadavre.

Le paysage gire autour de vous...

De distance en distance, quelques terriers de chacals, trous profonds qui s'enfoncent loin sous le sol, forcent au détour et débandent un instant le regard.

Sans interruption, au-dessus de nos têtes, détonnent les batteries lointaines d'une foudre invisible. C'est le rire des Dieux, « éclatant comme un joyeux tonnerre dans un ciel serein... »

Les porteurs sont harassés. Ils traînent, rompent la file et s'arrêtent sans souci de la chicotte. Ils vont se laisser choir quand Mali survient qui prétend les ragaillardir...

Il entonne un récitatif, plutôt une sorte de complainte aux demandes et aux réponses alternées. En même temps, il lance en l'air son fusil et le rattrape comme fait le tambour-major avec sa canne à pomme d'argent. Aussitôt, les noirs se réveillent, et, de nouveau tordus, courbés, comme entraînés en avant par le poids de leur *sandoukou*, ils courent sur le chemin. Et ils chantent ! Oui, ils chantent avec cinquante kilos sur la tête !

Enfin, voici le bout de l'étape : ce marais dont l'eau scintille sous la forge du ciel. Nous camperons cette fois au milieu de la brousse.

Or ça, bons nègres qui déposez vos fardeaux, ne croyez pas vous reposer si vite ! Il s'agit encore de désherber la place où nous fixerons nos

tentes. Allons, empoignez-moi ces machettes. Travaillez, sacrés *bushmen!*

Ah les pauvres bougres!

Je défaille presque dans l'affreuse odeur de suint que dégagent leurs peaux de bêtes...

XIX

De gros nuages se sont amassés dans le ciel. Le tonnerre gronde, se rapproche; la pluie tombe. Un souffle frais passe sur la terre embrasée. Quel délice! Mais la tornade ne dure guère, aussitôt détournée vers l'Est.

Pourtant le soleil restera caché tout l'après-midi.

Nous sommes dans la brousse immense! Une chaleur sous nue pose comme un genou sur la poitrine et oppresse.

Au milieu du marais, jaillissent quelques arbres vigoureux, tout enguirlandés de plantes volubiles aux clochettes penchées et lasses.

Pas une feuille qui bouge dans l'air gras, saturé de phosphore. Et, parfois, une haleine chaude, écœurante, s'exhale de la poche bourbeuse où commencent de râler les crapauds.

Une lourde tristesse m'accable. Je songe à ces

affections lointaines, à toutes ces « usances câlines » qu'il m'a fallu rompre tout d'un coup...

La mort, l'*œternum exsilium*, n'a rien qui m'effraie en ce lieu maudit. Qu'elle vienne délier mon âme inquiète d'un corps fatigué... J'ai assez souffert... Ah ! le retour, le grand retour, « comme il est loin encore, et comme les jours sont amers vers le jour tant souhaité ! »

— Holà, fait le commandant en se glissant sous mon gourbi de toile. Un homme va tantôt partir pour Léopoldville. Si vous avez quelques mots à écrire...

Du coup, voilà mon âme retournée et joyeuse ! Déjà le crayon court fébrile, ému, sur mon carnet... Et j'arrache les feuillets que j'enferme dans une blanche enveloppe, avec tout mon cœur !

Cependant le courrier est là, debout devant la portière soulevée de ma tente. C'est un petit noir, nu, très svelte, à l'œil vif, aux mèches tordues et relevées en cornes sur les tempes. Autour de ses pectoraux mamelus, géométriquement délimités comme les plans des statues antiques, pousse une laine serrée et crépue.

Il tient à la main un long stick.

— *Sapi fiotti !* [1] que j'ajoute un, deux, trois post-scriptums !

1. Attends un peu.

Enfin, je lui tends ma *moukande* [1] qu'il fixe dans une profonde entaille au bout de son bâton.

— Adieu, bon nègre! Adieu sublime commissionnaire!

Il part. Je le suis des yeux. Depuis longtemps il a disparu au milieu de la brousse, que je vois toujours les ailes de la blanche enveloppe palpiter dans les airs.

Ainsi, pendant huit jours, heureuse lettre, jusque Kitambo, tu voleras au-dessus des herbes, des marais, des torrents et des rivières comme un brillant papillon!

Qu'un bon sort te protège et te porte sans encombre jusqu'à ma ville patriale, jusqu'à *m'Poutou!* [2]

XX

Le clairon a sonné. Voici l'aurore « aux doigts rosats »...! Au-dessus de la ligne pourprée de l'horizon, une bande jaune clair, puis une traînée compacte, mauve, affectant la forme d'un immense crocodile. Plus haut, une fumée grise,

1. Lettre.
2. La patrie.

légère et enfin, au zénith, l'azur pâle où scintille la dernière étoile.

La brousse est froide, mouillée. Le marais souffle une odeur fétide. Fuyons, fuyons vite !

Je suis bien las après une nuit de fièvre et je chemine sans entrain. Mais les herbes m'aspergent de rosée, et comme les femmes nous devancent ce matin, je reprends des forces rien qu'à regarder Loukoussou...

Le pays ondule d'abord, puis c'est la plaine de nouveau, lande aride, carbonisée. Le soleil darde ; et toujours ce zila sinueux, maudit, où l'on marche sans rien voir, en roulant de tristes pensées. Dans la chaleur j'évoque, pour me torturer davantage encore, les chemins de chez nous, les sentiers croquant sous les pas, ces petits sentiers de neige des tableaux de Breughel !

Ainsi nous allons depuis cinq grandes heures, à travers des flammes, tels les Macchabées, lorsque, tout-à-coup, un homme surgit, qui s'arrête court, joint les talons et fait le salut militaire !

Un blanc !

M. le lieutenant Knitélius [1], le chef de poste de Bankana.

Un jeune homme. Vingt-sept ans. Troisième terme en Afrique. Taille au-dessus de la médio-

1. M. Knitélius a été promu capitaine le 10 février.

cre. Des yeux pâles, vifs dans une figure maigre, osseuse, qu'allonge la barbiche taillée à la béarnaise.

Un respect sans humilité. La parole facile, claire, des réponses précises, des projets, des plans, des idées. On sent que la solitude du poste a mûri ce jeune soldat qui vit sans peur, redouté mais non détesté, au milieu d'une région dangereuse, courue des brigands anthropophages.

M. Knitélius, qui transpire sous sa grande tenue, nous désole en nous apprenant que Bankana se trouve encore à une heure de marche...

Heureusement que l'on pénètre aussitôt dans la forêt, où une courte halte et le café froid de nos gourdes nous rafraîchissent en courage.

En avant! *Tamboula!*

Le bois n'est pas épais. Un soleil joyeux, tamisé, rit dans les clairières. Le chemin s'affaisse en pente douce, bordé de buissons fleuris de narcisses sauvages, et perlés de baies rouges qui fondent sur la langue comme un sorbet à la framboise! Parfois des coupes, des taillis roux comme en automne, des arbres fins au tronc argenté, pareils à des bouleaux...

Ma parole, on dirait d'un paysage français! Serions-nous pas dans le département de Seine-et-Oise, à Corbeil, à Essonnes par exemple, non loin de cette *Demi-Lune* de Félicien Rops, où vit

mon cher et heureux ami Eugène Demolder? Je « tamboule » dans un tableau de Daubigny!

Le terrain remonte un peu et, soudain, changement à vue, la route s'élargit entre les maïs et les riz. Là-bas, un opulent rideau de merveilleux palmiers, et de-ci de-là, le toit doré des cases affleurant les hautes herbes. Quel paradis!

Alors M. Knitélius, en souriant :

— Voilà Bankana!

BANKANA

XXI

Le tam-tam résonne...

Le souci de faire une belle entrée nous redresse en coqs. Notre pas s'accélère, devient conquérant. Nous ruisselons, comme tonneaux d'arrosage! Mais c'est une noble sueur qui mouille la terre...

Au détour de la route, le chef du village, N'Foumou Koko — « un vieux grand diable, qui ne vaut rien grand chose », comme dit M. Knitélius, — couvert d'un pagne de soie indigène

Cliché de M. Van Meerbeke

MON PETIT AMI FATAKI

couleur d'or, s'avance au devant de nous avec ses ministres et une faible suite. Nous lui faisons de loin un petit salut protecteur et poursuivons notre chemin sous les feuilles retombantes des bananiers et des élaïs...

Brusquement, nous sortons de la verdure pour apparaître dans le soleil sur un vaste plateau sablonneux, coupé d'allées droites, au centre duquel s'élèvent de gracieux chimbèques couverts de chaume, et une grande perche au bout de laquelle, à longs plis, se déploie le drapeau bleu étoilé d'or !

C'est le poste.

Le tam-tam ronfle de plus belle. Oleko, congestionné, les veines saillantes, chante le chef de sa voix cassée et nous arrivons, crânes, glorieux au pied du mât où sont rangés en armes les huit soldats de Bankana.

En même temps, le clairon sonne une fanfare :

— Gard' vous ! Portez armes !

Les mains claquent sur les bretelles des fusils avec un ensemble parfait...

— Présentez armes !

Eh bien, eh bien, voilà que je suis ému...

Tandis que nous saluons, une troupe de femmes se précipitent, se disputent nos poignées de mains... C'est qu'elles sont charmantes, douces, pleines d'attraits dans leurs beaux pagnes des

dimanches ! L'une d'elles, toute souriante, porte à cheval sur ses hanches deux adorables marmots, nus et noirs comme Manneken-Pis ! Des jumeaux, le frère et la sœur, combien dodus !

Je les embrasse tendrement. La fillette sourit, mais le bambin se recule, un peu effrayé au contact de mes fortes moustaches.

Et quel est encore ce petit bonhomme, pas plus haut qu'une botte, vêtu comme un zouave, avec, sur sa manche droite, le galon de laine de caporal ? Il fait halte et front devant moi, porte la main à son fez... Je vous demande un peu... !

— C'est notre Fataki, fait M. Knitélius attendri, un petit garçon perdu que nous avons adopté...

Alors, je soulève le gosse dans mes bras et sur chacune de ses joues j'applique une bonne grosse « baise », en pensant à l'enfant chéri dont le portrait est là gravé dans mon cœur...

XXII

Le *Malafou !*

Le joli vin d'honneur qui fermente, mousse, « blaise » dans la fine carafe de Bohême ! Couleur du lait de la noix de coco. Mais la saveur ? J'avoue

que je ne cherche pas encore à la définir. Qu'importe! Il suffit qu'elle m'enchante! Je bois, je bois!

I've a thirst I wd not sell for ten dollars!

J'ai une soif que je ne vendrais pas pour dix dollars! disent les Américains.

A mon troisième verre, je sucre la liqueur capiteuse. Alors c'est un poème!

Sans doute, c'est avec des coupes de *malafou* que les dieux grisaient leur immortalité!

Une pointe d'acide, d'aigre doux, au milieu d'un moelleux, d'un velours, qui ravit les papilles, défie la satiété. A quoi cela ressemble-t-il, voyons?

Renversé sur ma chaise, j'élève et contemple mon verre à contre soleil, comme un buveur de Van Ostade!

Ni le commandant, ni M. Knitélius ne trouvent une comparaison.

Ils répètent :

— Du vin de palme, un breuvage merveilleux, unique, tout à fait personnel.

— C'est de l'*Asti spumante,* me dira un jour M. l'Inspecteur Costermans, dans une heure de causerie charmante sous les arbres de Swinburne.

Eh oui, c'est presque cela. Un vin de fleurs?

XXIII

Nous dînons dans le chimbèque communal, sous la tulipe du vélum, entre les deux magasins d'échanges...

Bikoko et n'Séké font le service de la table sous l'œil de n'Tinou, le maître d'hôtel de M. Knitélius.

Potage printanier.
Côtelettes d'antilope.
Chou palmiste.
Poulet rôti.
Beignets d'ananas.

Au dessert, nous voyons défiler dans le soleil brasillant une caravane qui porte le ravitaillement de Kimpouni .. Le capita, grand noir efflanqué, demi-nu, coiffé d'un chapeau rouge cardinalice, et tenant en sa main la canne de bambou, emblème d'autorité, s'incline devant nos seigneuries !

— *M'botté, m'botté minghi !*

Tout de suite, il demande des étoffes sur présentation d'une moukande crasseuse.

— Ah c'est encore toi, vieux lascar, s'écrie

M. Knitélius en riant. Allons, repose-toi une minute.

Le chef de poste se lève, et fourgonne la serrure d'un magasin. La porte s'ouvre en faisant retentir une sonnette enragée !

Est-ce que je rêve ? Suis-je à Bankana ou dans quelque petite boutique de la rue de Flandre ? La douce musique de mon enfance !

Je bondis de ma chaise... Mais oui, c'est bien la *belleke* des portes à claires-voies peintes en vert, des épiceries, des confiseries de ma ville natale ! Fixée à la partie supérieure du vantail par une lame de fer recourbée et qui forme ressort, elle balance, oscille encore quand son battant a déjà fini de tinter.

Et je revois, je resavoure tous ces vénéneux et exquis bonbons d'une « cens » dont ma jeunesse barbouillait ses lèvres,

Jucundum quum œtas florida ver ageret !

et qui trompaient si bien l'ennui des lentes heures de l'école !

J'ai presque envie de remercier M. Knitélius de cette émotion délicieuse.

— Ma foi, dit-il simplement, à défaut de timbres électriques, c'est ce que j'ai trouvé de mieux contre les entreprises des voleurs !

Ah, l'idée charmante ! Comme le cœur « me

attendrist »! Et du doigt, d'une chiquenaude affectueuse je fais encore sonner cette *belleke* qui ressuscite d'un lointain passé!

XXIV

Les fatigues d'une longue étape, la chaleur et le bien-aise nous ont retenus tout l'après-midi dans nos chaises longues, derrière les nattes rayées de soleil.

Le soir gagne, que nous sommes encore là, assoupis et muets, la vue rêvante dans le nuage des cigarettes.

Mais le clairon sonne et je sursaute. Assez de flâne!

Je me répands dans le poste. Cinq heures et demie. Déjà le soleil commence d'empourprer le couchant.

Tout au bout de la grande allée qui s'arrête brusquement au bord du plateau, la vue est belle des collines arrondies qui enserrent la Loufimi. Au fond de la combe nuée de vapeurs, une végétation robuste, à quoi l'œil se caresse comme à du velours, révèle la fuite sinueuse de la rivière dont les bonds écumeux, les petites chutes font entendre une fraîche rumeur.

Je me retourne, et le spectacle me ravit, bien différent.

A l'avant-plan, c'est le poste sablonneux, tiré au cordeau ; mais tout de suite, derrière les derniers gourbis, le terrain se relève, se boise pour former une sorte d'immense hémicycle où les élaïs, dont les troncs se détachent sur le rideau sombre de la forêt, épanouissent et recourbent dans le ciel pâle leurs bouquets merveilleux, fins comme plumes d'autruche !

Dans le crépuscule qui tombe, les couleurs sont admirables ; tous les contours, toutes les masses se fondent, se modèlent dans une humidité rose. Et des parfums confus montent dans les airs.

De l'autre côté c'était le panorama évocateur de nos Ardennes. Mais devant moi c'est bien le paysage tropical, incomparable cette fois, empreint de langueur, de tranquille majesté et tel que je ne le vis encore jamais...

La joie du beau me pénètre. Enfin j'admire cet autre monde. Je me sens heureux presque. Mon chagrin s'allège et tous mes soucis s'envolent dans le ciel !

XXV

Il fait nuit.

Nous dînons à la lueur de deux flambeaux, comme dans la Tosca.

Il était à craindre que Don Pedro et Mongoua, le cuisinier de M. Knitélius, n'entrassent en rivalité, ce qui n'eût pas laissé que d'être inquiétant pour nos estomacs. Mais non, loin de se regarder avec méfiance, les cooks ont tout de suite sympathisé et le repas est exquis que nous ont fait leurs talents fraternellement combinés.

Si Pedro brille vraiment dans les rôts et les sauces, Mongoua s'affirme dans la *moambe* [1] et le macaroni.

Tous deux triomphent, culminent ensemble dans les œufs à la neige, et la *rizze-pappe!* Bravo!

Que signifient auprès d'eux, je vous le demande, les Bignon, les Meir, les Dot!

Mon dieu, comme nous serons difficiles en revenant d'exil!

C'est l'heure du thé d'or et du cigare blond.

Causons, acagnardés dans nos chaises longues.

— Et que faisons-nous demain?

1. Poulet à l'huile de palme et au pili-pili (piment rouge).

— Parbleu, nous visiterons le Poste. Et puis, grande réception du Foumou Koko, chef de Bankana, et de la Femme-chef.

— La Femme-chef ?

— Mais oui, fait M. Knitélius, la Femme-chef, l'ennemie jurée de Koko, une rude typesse, dont le village, Mongati, est juché là-haut sur la colline, en face du Poste...

— Jeune ?

— Point vieille.

— Jolie ?

— Elle le fut, mais elle ne l'est plus à présent que comme ci, comme ça.

— Mariée ?

— Beaucoup. Un mari officiel et des amants qu'elle entretient...

— Oui, je comprends, des *kitokos*... [1] Elle les amènera ?

— Mais certainement. Elle viendra en pompe avec toute sa cour, tous ses guerriers !

— A la bonne heure ! Et le programme de vendredi ?

— Nous chasserons à l'éléphant si vous voulez, à moins que vous n'ayez quelque préférence pour le léopard...

— Nous pouvons courre les deux !

1. Bellâtres, coquets.

— A votre aise.

— Et samedi ?

— Nous partons ! déclare le commandant.

— Déjà !

Et c'est vrai que les délices de Bankana m'ont déjà pris tout entier ! Il semble que nous soyons dans quelque beau domaine, heureux villégiateurs à qui le châtelain fait grand accueil.

Cependant, le clairon sonne l'extinction des feux. Oh, ce n'est pas triste ici comme à Léopoldville ! Cette note grave qui termine l'air n'est point funèbre ; elle élargit le grand silence, elle commande, elle scelle la douce paix de la nuit...

— Eh bien, si nous allions dormir ?

Mais avant le bonsoir, M. Knitélius toujours empressé :

— Puis-je vous être utile à quelque chose ? Vous ne désirez rien ?

Alors moi, avec un soupir :

— Och, faites encore une fois sonner la *belleke* de la boutique !...

XXVI

Je me suis éveillé de belle humeur !

Un jour pâle filtre à travers les ais mal joints de mes volets.

Le coq chante, les poules caquètent et j'entends, si je ne m'abuse, le rire garrulé des hirondelles...

Un moment, je me crois dans ce petit village ardennais où, à chaque automne, j'ai passé tant d'heures si douces !

— Ta ra ta ta ! Ta ra ta ta !

Hélas je rêvais...

Pourtant — encore une fois — ce clairon n'est pas lugubre ; il y a comme une pointe de gaîté dans sa voix impérieuse.

Je saute à bas du lit de bonne grâce.

Quel charme de se promener dans la belle lumière du matin ! Le petit Fataki est accouru vers moi :

— Viens, bon gosse !

Et je le prends par la main. Nous allons voir d'abord nos trente Batételas qui exercent superbement en face de M. Knitélius tout heureux de commander enfin un peloton digne de lui...

Puis nous marchons à l'aventure.

Les chèvres vagabondent par les allées, en mordillant les branches basses des faux lilas et des papayers, tandis que des boucs, échauffés de jalousie, cossent l'un contre l'autre... Des chiens étranges, roux, très maigres, trottinent, les oreilles pointées, le museau aigre, les yeux indifférents et sans sourires...

Partout la volaille qui picore. Les canards noirs, aux formes massives, se baladent majestueux et grotesques, « suivant leur bec », remuant une lourde queue. Des pigeons roucoulent sur le faîte d'un toit. Et le *kokatoufi* [1] passe en ronflant au-dessus de nos têtes.

Autour des chimbèques, les travailleuses pétrissent le manioc et le maïs.

Mais la joie, le continuel ravissement de mes yeux, c'est les marmots bouffis et lustrés qui se vautrent dans la poussière. Ils ont la grâce lourde, adorable des petits chiens gonflés de lait, et se mordillent, se chevauchent comme eux avec des cris rageurs.

Ce matin, je m'arrête longuement à contempler les jumeaux qu'une jeune femme, la mère sans nul doute, lutine et caresse tour à tour. Les bambins s'éjouissent, se laissent choir dans le sable pour s'enfuir aussitôt en rampant devant la poursuite simulée et rieuse de la jeune négresse. Enfin les voilà pris, et pressés, presque étouffés dans les bras de la *mama* qui les couvre de baisers.

Tableau de mièvrerie charmante ! Est-ce que partout la tendresse des mères n'a pas les mêmes gestes ?...

Soudain, la femme tourne la tête :

1. Gros coléoptère.

— Loukoussou !

Je veux m'approcher... Elle a disparu !

XXVII

J'ai faim...

Le délicieux café qui parfume le chimbèque du chef de poste !

Ah ! la bonne odeur familiale qui, le matin, chez nous, s'envole de la cuisine, vague dans la maison, passe sous la porte de notre chambre, vient nous surprendre au lit pour nous faire descendre bien vite dans la salle à manger !

Et jugez de la surprise ! un pain, un vrai pain dont la croûte quadrillée et vernie rayonne au milieu de la table comme un cabochon colossal !

Un gâteau, ce pain de Bankana, un *cramique* presque ! J'en coupe de grosses tranches de maçon : un parfum de ferme s'échappe de la miche et se répand dans la *barza*. Enfin, je trempe donc une authentique tartine dans une jatte de café ! Car il y a aussi des jattes et rien ne manque à ce repas matinal, pas même la jolie nappe à carreaux bleus !

Ah ! M. Knitélius, que vous êtes aimable d'être un bon bruxellois comme moi ! Tenez, je n'ai

plus souvenir de mes dégoûts ; j'oublie le terrible biscuit de la route et surtout, oh j'oublie surtout ! ces nauséabondes biscottes de chicwangue que les boys du mess de Léo vous présentent dans des corbeilles avec un sérieux ! comme si c'était des petits pains de gruau, des croissants de la rue de la Lune !

XXVIII

Et maintenant, visitons le Poste en personnages officiels, avant qu'arrivent m'Foumou Koko et la Femme-chef.

L'aspect est riant, malgré la géométrie des multiples allées qui s'intersectent à angle droit et encadrent, comme dans une bordure d'or, les plantations de manioc, d'arachides, de patates douces et de maïs. Tout le long des chemins, l'ananas hérisse ses lances épineuses et métalliques, cédant, à distance égale, la place aux bananiers, aux manguiers, aux papayers. Parfois, un élaïs allonge son tronc boudiné et déploie son gracieux panache au-dessus des cultures.

Au centre, une grande plaine de sable pulvérulent et réfractif, où poussent quelques faux lilas à fine chevelure. C'est là que sont bâtis les chau-

mines et les magasins en pisé blanchis au kaolin. Comme un papegai, le mât de pavillon, étançonné de quatre poutres, se dresse devant la maison de l'Inspecteur...

Cela est clair, joyeux et témoigne d'un entretien constant.

Il y a trois ans à peine, ces champs, ces arbres, ces routes larges et ratissées, ces coquettes maisons n'existaient point.

Tout cela, c'est la conquête de M. Knitélius sur la brousse et les fourrés de l'anone. Qu'il en fallut des coups de machettes pour débarrasser ce sol vierge des souches pressées et tenaces ! Et des coups de houe pour le préparer aux bonnes semailles !

Aujourd'hui, tout pousse et fructifie dans l'humus affranchi de l'ombre, et remué dans le soleil. Voyez ces femmes qui récoltent les patates douces ! L'une d'elles jette devant nous un tubercule énorme, dix fois gros comme une mâchelière d'éléphant. Il pèse plusieurs kilos...

— Hein ? fait M. Knitélius qui s'étonne sincèrement et tourne et retourne dans ses mains ce produit monstrueux...

C'est la terre de Chanaan.

XXIX

Alors j'interroge le chef de poste sur les indigènes de la région.

— Comme vous l'avez pu remarquer, dit le jeune lieutenant, les Bamfoumous sont de beaux gars, fort peu tatoués. Très valeureux et très fiers, ils considèrent toutes les autres races comme inférieures. Il n'y a pas si longtemps qu'ils inspiraient encore une grande terreur et ne prétendaient pas traiter avec le blanc.

Toutefois, ils faisaient un peu de commerce avec les Portugais par l'intermédiaire des Baxombos et se procuraient des articles de traite tels que : étoffes, poudre, bracelets, fusils, sel, etc..., en échange du caoutchouc des herbes qu'ils fabriquaient.

Quoique grand et bien découplé, le Bamfoumou ne résiste pas à la fatigue. La base de sa nourriture est le maïs qu'il réduit en farine et prépare en bouillie. Il a peu de goût pour la pêche. Par contre, c'est un ardent chasseur de buffles, d'antilopes et de porcs sauvages dont il fait fumer la chair.

Les Bamfoumous ont grand'peur des fétiches ; à toute mésaventure, ils croient qu'on leur a jeté

un sort. Au début de mon séjour ici, je me rappelle que, lorsque j'étais surpris par la pluie, le capita qui m'accompagnait assurait que c'était le chef du village où je me rendais qui suscitait la *nivoula* pour m'empêcher d'avancer. Et mieux que cela, bien souvent je trouvais le village abandonné : le chef s'était enfui, craignant que je le rendisse responsable du retard qu'il m'avait causé en appelant la pluie.

Ils ont un grand respect pour les morts, ou plutôt ils craignent l'esprit qui survit et peut venir les importuner. Aussi ils entretiennent les tombes avec soin, et les aspergent de bière de sorgho.

Dès sa plus tendre enfance, la Bamfoumou est promise en mariage ; petit à petit la dot est payée d'abord par le père du fiancé, et par ce dernier ensuite...

La femme se vend très rarement. Quand il y a incompatibilité d'humeur entre les époux, le mari peut renvoyer sa femme à ses parents qui remboursent la dot en tout ou en partie, suivant le temps de la cohabitation. Il en arrive de même si la dame reste stérile.

L'adultère de la femme est puni par une correction maritale. L'amant paie une indemnité à l'époux ; quand il ne peut payer, il est vendu comme esclave.

L'adultère du mari n'est pas puni.

Il y a très peu d'esclaves Bamfoumous; les esclaves proviennent de la Wamba et de la rive gauche de la n'Sélé. Un Bamfoumou n'est réduit en servitude que s'il a contracté une dette qu'il ne peut acquitter; encore ne passe-t-il jamais dans une autre tribu.

Ces hommes sont très peu commerçants. Que leur faut-il ? Quelques brasses d'étoffe, du laiton, du sel et de la poudre. Toutefois, ils commencent à prendre goût aux articles d'Europe, comme les perles, les couvertures, les chapeaux, les fez, qu'ils échangent, ainsi que je le disais tout à l'heure, contre du caoutchouc.

Quant à leur industrie, elle est presque nulle. Ils tissent, de même que les Bakongos, les fibres de la feuille du palmier raphia. Il y a très peu de forgerons parmi eux, et comme il n'y a pas d'argile blanche, il n'y a pas de potiers.

Les Bamfoumous fournissent encore des hommes à l'Etat pour le transport des marchandises et du caoutchouc. Mais c'est une corvée très pénible pour eux, et l'on comprend qu'ils cherchent par tous moyens à s'y soustraire.

Leur arme habituelle est le fusil à pierre — ils usent rarement d'arcs et de flèches. Ils sont très braves, principalement lorsqu'ils se battent entre eux.

Aujourd'hui, depuis l'expédition victorieuse

de M. Costermans, ils ont fait leur soumission. Aussi bien, le sort des indigènes qui étaient à la merci de quelques grands chefs pratiquant l'anthropophagie, s'est amélioré, surtout depuis la mort violente de l'ancien foumou de Bankana. Ce tyran redoutable prétendait soumettre tous les villages voisins à son despotisme ; il se faisait remettre des victimes humaines à qui l'on tranchait la tête. L'exécution avait lieu sur une claie surélevée et le chef, assis dessous, recevait la pluie sanglante sur tout le corps : il devait acquérir ainsi une plus grande force physique et morale !

Le terrible cannibale fut tué par les soldats de M. Costermans. Depuis lors, les Bamfoumous vivent heureux. Après la fondation du poste, je me suis répandu à travers le pays. Mes petites expéditions pacifiques dans la région, m'ont créé des amitiés précieuses que j'entretiens de mon mieux. C'est en traitant ces gens avec mansuétude, en les initiant aux travaux de l'agriculture qu'on leur inspire la confiance et le respect...

Mais, c'est eux que j'entends. Vous allez assister à leur palabre de fête !

XXX

Les voilà !

Voyez par-dessus les verts maïs, cette foule bigarrée qui saute et se trémousse. Ecoutez le tam-tam, et ces coups de trompe !

Nous avons pris place sous la tente.

Le tapage s'affirme, grossit.

Ils s'engagent dans la grande allée et viennent droit sur nous.

En tête, les capitas vêtus de la tunique rouge, et six femmes demi nues qui vont, viennent, s'élancent à droite, à gauche, marchent tantôt courbées, tantôt accroupies comme des crapauds, se redressent, se contorsionnent, s'épuisent en tordions lascifs.

Puis viennent les musiciens embouchant de petits olifants d'ivoire culotté, et les ministres, vieillards aux *crolles* grises, très droits, très dignes dans leur toge romaine !

Derrière, c'est la troupe pressée des hommes libres, des femmes, des enfants et des esclaves.

Au milieu du groupe fourmillant et tintamarresque, émerge le chef Koko, porté sur un trône comme une idole.

Il a revêtu un pagne jaune d'une grande

richesse. Sa tête est tout empennée : des queues de chats sauvages lui tombent sur les tempes à la façon des boudins de 1830. Il a barbouillé sa face et sa barbe avec du rouge, et, coquetterie suprême, il s'est poché un œil en blanc, et l'autre en bleu.

En guise de sceptre, m'Foumou Koko porte sur l'épaule gauche un long plumeau de plumes de coq.

Un large collier de cuivre, où pendent et s'entrechoquent des crocs de léopard, encercle son cou. Tout ce qu'il laisse apercevoir de son torse vigoureux est couvert d'une sorte de lèpre verte comme celle des bronzes anciens trouvés dans les fouilles.

Tel, en cette tenue de guerre, il est à la fois réjouissant et terrible. Son aspect ne manque pas de férocité et rappelle cette phrase des *Germains* de Tacite : « Ils s'affublent d'objets horribles, car, dans les combats, les yeux sont toujours vaincus les premiers ».

La troupe s'avance à petits pas.

Comme les porteurs, en dansant, impriment au trône un balancement de roulis et de tangage, Koko dodeline de la tête et se dandine à l'instar d'un mannequin de cavalcade.

Tout autour du cortège, vole, bondit, et crie en découvrant ses dents blanches aiguisées, un

nègre falot : le bouffon ! Et des femmes le poursuivent, frappent la terre d'un pied nerveux, en agitant des clochettes de bois qui brochent un bruit de cliquettes au-dessus de l'étourdissant vacarme.

Voilà les Thyades du char de Bacchos pacifique faisant la conquête de l'Inde !

Le groupe se détache en force sur le fond tendre des élaïs. Les épaules nues chatoient au soleil et les couleurs sont exquises de tous ces pagnes voltigeants et bigarrés où domine le rose. C'est une fête pour les yeux. Un Watteau. Oui, un Watteau !

Cette fois, ils sont devant nous. Tout cela glapit, piaule, danse, se tord, et ne sent pas bon !

Trois jeunes femmes, aux cheveux relevés et creusés en jatte au-dessus de la nuque, se sont détachées du cortège. Les trois Grâces !

Elles s'avancent presque jusque sous nos tentes, nous poussent leurs ventres chorégraphiques dans les genoux, tandis qu'elles se renversent dans un étirement sensuel !

Tout à coup, la hurlée cesse. On dépose le chef qui enjambe ses sujets accroupis et vient à nous la main tendue.

Cependant m'Foumou Koko s'est assis sur un pouf bariolé autour duquel, en gradins charmants, se rangent toutes ses femmes et ses innombrables

filles qui éventent le maître avec une sorte de goupillon formé de crins d'éléphant.

Sur un signe, deux esclaves se dressent et viennent déposer aux pieds du commandant une hache magnifique, forgée dans le village. C'est le don de Koko, ou plutôt son amorce.

Le *Boula Matari* [1] remercie. Aussitôt, m'Foumou Koko se relève, bondit au milieu de ses sujets qui simulent une panique et rehurlent! C'est le grand jeu.

Un dernier cri et le chef se rassied dans le profond silence.

Alors Ganzobo, le capita interprète, sort des rangs et, se cambrant en face de nous, dit avec force gestes ces paroles ailées :

« Salut à toi, blanc, qui as ramené la paix et la richesse dans ce pays! »

Et tous d'approuver en vociférant les derniers mots : dans ce pays!

« Maintenant, poursuit le héraut, nous avons beaucoup de manioc, de patates douces et d'arachides.

» Sois le bien-venu dans cette contrée. Parle, veux-tu des chèvres, des porteurs, des ouvriers pour défricher la brousse et faire des routes?

1. Le Casseur de pierre : surnom donné à Stanley. Par extension : le chef.

Nous te les donnerons. Tu es le maître, tu es un chef puissant et juste ! »

— Puissant et juste ! crie la foule.

M. Knitélius se lève à son tour et, traduisant les paroles du chef dans un discours éloquent, verveux, il provoque les rires et les acclamations !

Et les danses reprennent, cette fois éperdues, affolées.

Comme je détourne un peu mes yeux fatigués, que vois-je non loin de nous ! Loukoussou ! Loukoussou qui porte sur les bras un petit enfant et lui montre en souriant le spectacle tumultueux.

C'est la première fois que le visage de la jeune femme s'éclaire et se chiffonne devant moi.

Ah le joli sourire doux et tranquille, et tel que la bonté seule en donne aux belles figures !

Hélas, en apercevant mon regard, Loukoussou s'est reculée derrière la tente et je ne la vois plus...

Cependant, au milieu de la bamboula, m'Foumou Koko, assis sur son pouf, le coude sur le genou et le menton dans la main, paraît méditer profondément. C'est le *Pensiero !* Au fond, il ne songe qu'à nos cadeaux qu'on déballe justement et qu'il louche d'un œil inquiet.

Allons, ne le faisons pas languir davantage.

Venez ça, grand chef, que nous passions autour

BANKANA — PALABRE DE FÊTE

Cliché de M. Van Meerbeke

Le fourmu [illegible]

de votre cou cette chaîne à grosse médaille qui vous fieffe à l'Etat et reconnaît votre souveraineté. Et recevez aussi, pour vos sujets et vos femmes, ces étoffes précieuses, ces miroirs de Venise, ces pipes en bois de violette, et ces boisseaux de perles rares!

Etes-vous satisfait? « Je vous crois! » semble-t-il nous répondre. Aussitôt il lève la main, et ses sujets de « pincer un cancan » dont il n'y a pas de mots pour peindre la frénésie endiablée.

Koko est remonté sur sa litière. De nouveau il émerge au-dessus de la foule comme une idole de procession, et de nouveau, sous la danse de ses porteurs, il dodeline de la tête et se dandine comiquement.

Il rit, ne cessant de reluquer sa médaille qui brimballe sur son nombril!

C'est le départ. Dans le bruit du tam-tam, le cortège gigotant se retire, à reculons, la face tournée devers nous. Et, soudain, la sonnerie des trompes me plonge dans un ahurissement profond! N'est-ce pas la plainte du cor dans la forêt de Tristan et Ysolt? Ou si je rêve?

XXXI

A peine les indigènes de Bankana ont-ils disparu derrière les hautes herbes, qu'on nous annonce la Femme-chef!

Elle arrive du côté opposé.

Il suffit de relever les autres portières de la tente et de tourner nos chaises.

Vrai, j'éprouve quelque lassitude. Le tam-tam remplit encore mes oreilles, et mes yeux sont saouls de tant de gesticulation et de grimaces.

Tout au loin, j'aperçois à l'aide des jumelles une noire caravane qui dévale le penchant de la colline ensoleillée.

C'est l'arrière-garde de la Femme-chef, qui, sans doute, a déjà passé la rivière et gravit la côte menant à notre poste.

En ce moment, au bout de l'allée, deux hommes surgissent qui se hâtent et s'en viennent rouler à nos pieds. Ce sont les courriers de Marathon!

Sveltes et très maigres par habitude de la course, ils portent pour unique costume une ceinture de feuillage. Un pagne les handicaperait! Exténués, ils nous tendent un rameau symbolique et annoncent, d'une voix entrecoupée de hoquets, l'arrivée de leur souveraine.

Et c'est elle qui escalade enfin le plateau, assise sur son trône, au milieu d'un appareil nombreux et musiquant.

Des jeunes hommes dansent une pyrrhique devant elle, agitant des gousses creuses en lesquelles sont enfermées des pierrettes, cependant que d'autres, soufflant dans une sorte de flûte, jettent le cri strident du merle ou de la pie. Trompes et tam-tam font rage, cela va sans dire.

La Femme-chef s'arrête en face de nous. Une madone comique, vêtue d'un frac amarante écossais, auréolée d'un parasol aux couleurs belges!

Certes, n'en déplaise au lieutenant Knitélius, elle n'est point jolie, pas même « comme-ci, comme-ça ». La figure est empâtée, le corps rentassé. Et je ne reçois aucun choc à l'aspect de cette guenon savante. Tout de même son regard brille, et le sourire qui ride ses bajoues est narquois, sarcastique comme celui de Voltaire!

La litière s'abaisse et dépose la dame avec précaution sur le sol, où elle reste accroupie au milieu des lances et des fusils de ses guerriers.

On comprend ici que cela manque de femmes; à vrai dire, je n'en vois que deux — les camérières apparemment — qui, presque nues, les seins au vent, exécutent déjà les mêmes tordions que les filles de Koko, mais avec une sorte de lasciveté

exacerbée, éréthique ; elles grimacent, se recroquevillent, s'étirent, et semblent parfois ces monstres, ces larves clownesques, demi humaines, des tentations du vieux Jérôme Bosch !

Par exemple, quels beaux hommes !

Le mari d'abord, un géant musculeux, mamelu, les têtons pointés. Une tête fière, farouche, couverte de cheveux cordés comme le poil d'un caniche anglais. De grosses perles bleues sont enfilées dans sa barbe.

A la ceinture, un pagne rayé bouffe et s'enroule négligemment dont il dédaigne de se couvrir, soit qu'il se moque du soleil, soit que notre Héraclès veuille montrer une académie superbe.

Il reste debout à côté de son auguste femme, sur laquelle il penche un regard respectueux et soumis.

Il n'oublie pas qu'il est seulement le mari officiel, le prince consort de cette reine qui l'a acheté très cher pour sa force, et lui *paie* d'ailleurs des tas de femmes, autant qu'il lui en faut pour apaiser ses ardentes fringales.

Et puis c'est m'Voumo, le joli, le faraud, le *kitoko*, Charmide ! l'amant préféré de la chéfesse qui attache sur lui un œil doux. Et m'Voumo se cambre, parade, parle avec animation, sans révérence, sûr de l'impunité en toutes choses !

L'oncle de la reine est aussi venu ; vieillard

vénérable, catonien, mais abruti par le chanvre, et qui bientôt s'endort au ronflement du tam-tam.

Après quelques cérémonies qui ne nous apprennent plus rien, la parole est aux avocats de la Femme-chef.

Il ne s'agit plus ici d'une simple réunion d'apparat, mais d'un congrès, d'un meeting où l'on va discuter des questions de commerce. C'est d'abord le prince consort qui, appuyé sur sa canne, parle haut et fort, non sans autorité.

Il demande que la contre-valeur du kilogramme de caoutchouc soit désormais deux mesures de sel : ce n'est pas tout : la mesure de sel sera considérablement augmentée. « Il faut qu'elle aille jusqu'ici. » Et, sur une vieille boîte en fer blanc, il fait avec l'ongle une marque brillante...

M. Knitélius, interprète du commandant, répond comme à la Chambre : On étudiera l'affaire ! on nommera une commission !

Alors le kitoko veut aussi prononcer quelques paroles, mais, impressionné sans doute, il bégaie, bredouille, dans l'hilarité générale. Furieux, il en appelle du regard à sa maîtresse qui frappe aussitôt des mains, commande le tam-tam et les danses pour faire diversion au ridicule de son ami. Et les contorsions deviennent bizarres, se corsent... Voilà peut-être les danses phalliques

et orgiastiques des anciens. Ces nègres sont toujours sous le joug de la laideur. Ils ont une pente naturelle vers la difformité. D'ailleurs, voyez leurs jeux, leurs fétiches !...

Mais, d'un froncement de sourcils, la reine ordonne le silence qui tombe solennel et profond. Elle se lève. Quelle perche !

Elle ôte sa tunique d'un geste théâtral et, ses longs seins ballants et pendants ainsi que des callebasses, elle s'avance vers nous, très droite, très haute. Elle serre nos mains et s'attarde à causer avec le commandant qui, petit, coquet, joli avec ses yeux bleus énergiques, ressemble vraiment sous le casque au portrait d'Alexandre par Lebrun. Je les contemple tous deux... Parbleu c'est la rencontre de Thalestris et du vainqueur d'Arbelles ! Et je songe à ces paroles de la reine des amazones quand elle vit le fameux conquérant : « Je le croyais plus grand » — ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de pénétrer sous la tente du héros et d'y rester neuf jours pleins, sans sortir !

Hé, hé ! une nuit de noces qui dure neuf jours ! Etonnez-vous après cela qu'Alexandre soit mort à trente-trois ans...

La reine veut bien nous dire aussi quelques mots aimables, à M. Knitélius et à moi. Elle a vraiment quelque chose d'affectueux dans la

voix et ses rides de grand'mère. Je lui baise le dos de la main à la manière française...

Nous lui offrons ensuite un grand verre de schiedam qu'elle absorbe d'un trait en faisant une affreuse grimace.

Alors, avec lenteur, elle regagne son siège et nous répandons sur elle toutes les richesses bariolées de nos coffres.

L'audience est terminée.

On soulève la reine. Soudain, elle se dresse sur son trône et, la figure convulsée, le corps frémissant, elle étend les bras dans la direction du village de son ennemi m'Foumou Koko. C'est une pythie ! qui lance ces imprécations terribles :

— Sois maudit, voleur, scélérat, Koko violateur de ta mère ! Que le génie malin t'emporte dans ses griffes. Honte sur toi, chien détesté ! Autrefois, je vivais en paix dans ce pays plein de beaux palmiers. C'est toi qui, par tes violences, m'as forcé d'abandonner la terre où je suis née. Que le malheur s'acharne sur toi, et puisses-tu mourir de mauvaise mort. Alors je reviendrai dans mon village bien-aimé...

La reine délire au-dessus de ses sujets prosternés !

C'est le schnick !

Elle s'éloigne enfin, menaçante, gesticulante dans le vacarme du tam-tam et des trompes, les

cris de pie des hérauts et les clameurs de ses guerriers enragés!

XXXII

Non loin du Poste, au bas de la montagne, est une épaisse futaie où tapage un ruisselet sinueux, affluent de la Loufimi.

C'est là que ma flânerie mélancolique m'amène souvent dans les chauds après-midi.

Je pénètre sous le feuillage où s'épand une reposante lumière. Je bois avidement la fraîcheur odoriférante de la forêt. Les fûts innombrables partent d'un jet magnifique. Autour d'eux serpentent des lianes, qui gagnent les premières branches et puis retombent brusquement, forment des escarpolettes pour s'élancer de nouveau, sans soutien, vers les cimes, par un prodige inexpliqué. Quelques-unes courent d'arbre en arbre ainsi que des festons, et, soudain, elles éclatent au milieu d'une fourche en blanches étoiles, comme une fusée d'artifice.

Je m'arrête et j'écoute. Des oiseaux ramagent : ce sont les boulikokos, les toucans, les perroquets gris qui font entendre un grincement de scie, un bruit de portes qu'on verrouille ou bien une

Cliché de M. Knitelius

GANZOBO

lamentable plainte de ressort mal graissé. Il y a aussi les macaques qui se chamaillent là-haut en poussant des cris suraigus. C'est l'harmonie du bocage...

Où êtes-vous, petites fauvettes de la forêt de Soignes !

L'Afrique n'a presque pas d'oiseaux chanteurs ; je cherche toujours ce fameux *Bengali au réveil* que pianotait mon enfance...

Mais il y a le ruisseau, le ruisseau charmeur qui sanglote et qui rit en courant entre les nymphéas dont les belles feuilles s'agitent et se penchent sur l'onde rapide.

Quel endroit délicieux ! Ici, la rivière fait une ampoule, s'arrondit en vasque. Dans l'eau cristalline, on voit le fond de sable fin, et de gros poissons qui s'ébattent et jettent à contre-courant des éclairs d'or.

Tout autour, d'opulentes draperies de feuillage pleureur ferment cette retraite où vague un mystère mythologique. C'est ici que Diane et ses nymphes enlèvent leur court chitton aux plis cannelés et folâtrent nues après les fatigues d'une ardente course.

Alors, si je me baignais en les attendant ? Cette eau limpide et mélodieuse est irrésistible ! . . .

. . . . . .

Je rentre au crépuscule.

Une brise souffle qui purifie l'air. Les herbes frémissent, les bananiers agitent leurs larges et lourdes feuilles avec un bruit de makintosch !

La lune se lève, énorme, sanglante. Et, aussitôt, des chants retentissent à la porte des chimbèques. C'est l'hymne à Ngondé dont les rayons paisibles « frayent » les sentiers dans la nuit.

Cependant, en face du mât de pavillon les soldats sont alignés pour la parade.

— Garde à vous ! Portez armes ! Présentez armes !

Ils saluent le drapeau bleu étoilé d'or qui s'abaisse dans la fanfare des clairons sonnant aux champs.

Et cela vous empoigne le cœur...

. . . . . .

— Quelle imprudence, s'exclame M. Knitélius quand, le soir, je conte le charme de ma baignade, mais c'est la mare aux serpents rouges !

XXXIII

Cette nuit, le léopard s'est aventuré dans le camp. Ce n'est pas sa première visite. Depuis quinze jours, il a dérobé trois chèvres, au mépris des sentinelles dont les albinis ne l'intimident guère.

En travers du chemin, il y a comme un sillon : le fauve a traîné sa proie sur le sable, puis dans les patates douces où l'on voit un sentier de feuilles foulées. Un nouveau sillon dans une autre allée, encore un sentier dans les hautes herbes et la trace se perd dans les halliers.

Ah le bougre !

J'examine avec curiosité ces profondes empreintes de pattes, largement ouvertes et griffues, qui estampillent le sol et forment comme le sceau du monstre. Et il me passe un agréable petit frisson à la pensée que l'animal n'est pas loin et que je pourrais bien voir tout à l'heure sa robe marquetée, ses yeux flamboyants... Car il est ici dans sa patrie, libre et roi, à l'abri des hontes de la ménagerie, sinon de nos balles.

Cependant, on fait le compte des chèvres et des porcs. Aucune tête ne manque au troupeau. Et, grâce au ciel, les petits enfants, les « mouana » sont au complet aussi. Alors, quelle fut la victime! Un pauvre chien sans doute. Au fait, si nous y allions voir ?

En quelques minutes, nous sommes habillés de chasse et nous partons, la carabine sous le bras. Bientôt, avec grande précaution, nous entrons sous le feuillage, précédés de Ganzobo, le capita qui nous sert de guide.

Une troupe d'indigènes est déjà partie qui

accrochent dans un layon du bois, et perpendiculairement à la rivière, un immense filet de façon à couper toute retraite au félin.

Au bout de deux heures d'une marche difficile au milieu du lacis des lianes et des racines déchaussées qui élèvent devant nous comme de hautes cloisons, nous atteignons la rive de la Loufimi.

L'endroit est pittoresque. Comme nous sommes très fatigués, nous décidons que c'est un excellent affût et nous attendons assis sur une souche.

Le commandant et moi nous fanfaronnons, nous plaisantons, mis en belle humeur par notre accoutrement de tueurs de tigres. Nous sommes un peu de Tarascon. Pour montrer notre quiétude, nous voulons déposer nos armes...

— Je vous le défends! s'écrie M. Knitélius qui, soudain, incline la tête et tend son oreille du côté du Nord. Ecoutez, écoutez! J'entends les traqueurs. Garde à vous!

En effet, une rumeur monte dans la forêt. C'est la voix des indigènes qui, leur filet posé, ont fait un détour de plusieurs kilomètres et s'avancent en vociférant pour effrayer la bête chassée de la jungle et la rabattre dans le bois du côté de notre clairière.

Prudemment, Ganzobo, qui n'a pas de fusil d'ailleurs, se tapit derrière nous. Moi aussi, je

voudrais bien me mettre derrière quelqu'un, derrière moi par exemple !

Les cris se renforcent et résonnent et se répercutent sous le feuillage. Des oiseaux affolés passent au-dessus de nos têtes. Une petite transe délicieuse me resserre l'épigastre.

Soudain, un craquement sec, terrible...

— Le voilà ! s'écrie M. Knitélius.

— Où ça, où ça ?

— Là-bas, sur l'arbre ! Chut !

Je le vois ! Je le vois ! Il se tient ramassé sur la fourche basse d'un teck, les moustaches sur ses pattes, face aux traqueurs dont les cris se rapprochent. Tout le dos et la croupe sont cachés par le tronc de l'arbre ; mais la queue, légèrement recourbée à la pointe, pend le long du fût comme un bras de pompe.

Nous épaulons fébrilement...

— Attendez, attendez ! fait M. Knitélius, il est trop loin.

Ah diable ! Je ne voudrais pas pourtant qu'il s'avançât trop près. Mais les traqueurs sont là, hurlant leur vocero de mort et frappant les troncs de leurs lances. C'est un vacarme formidable. Soudain, le fauve apeuré se retourne, plonge de son perchoir et, d'un bond magnifique, ailé, se retrouve sur un autre arbre.

Dans mon émotion, je m'étonne pourtant de sa petitesse.

En ce moment, le Commissaire, impatient, lâche un coup, deux coups, trois coups de sa carabine Mauser à répétition. Sans doute l'animal est touché. Il pousse un rugissement et bondit et rebondit en fuyant. Il passe à trente pas de nous. A son tour, plein de sang-froid, M. Knitélius a tiré... Et moi je décharge mon Winchester, mais au hasard, surtout pour faire du bruit!

Nous courons, grisés :

— Du sang, du sang!

Les traqueurs se précipitent.

Tous, nous arrivons au filet, certains de trouver le fauve embarrassé dans les mailles. Mais le léopard a disparu. *Ikélé vé!* Sans doute, il s'est jeté dans la rivière, car l'eau ne lui fait pas peur...

Nous cherchons, nous traquons, mais, après une heure, nous abandonnons la place, ruisselants, fourbus, mourants de faim. [1]

XXXIV

J'en suis très chagrin, mais je n'aime plus Loukoussou.

1. C'est seulement trois jours après notre départ que la bête fut retrouvée morte au milieu d'un fourré, dans un coude de la Loufimi.

Depuis, sa glorieuse dépouille trouée de deux balles, nous fut envoyée par le chef de poste de Bankana.

Cela devait arriver, je l'avais parée de trop de grâces parmi toutes les femmes.

Il faut que je l'avoue. L'autre jour, j'ai vu Loukoussou qui fumait une grosse pipe. L'autre jour, j'ai vu Loukoussou qui crachait — vous savez ce jet de salive qui gicle, « strie » d'entre les dents des chiqueurs !

L'autre jour, j'ai entendu Loukoussou qui se querellait avec une compagne et l' « engueulait » comme une marchande de raies !

Enfin, tout à l'heure, pour comble, tandis que, sans qu'elle s'en doutât, je l'observais assise sur un mortier à manioc, j'ai vu Loukoussou qui... non, je ne veux pas le dire.

Hélas, Loukoussou a rompu ses belles lignes ! Je suis navré qu'elle ait d'aussi laides manières...

Oui, je sais et je me raisonne ; il est fou d'exiger qu'une négresse soit une précieuse qui surveille sans cesse sa parole et son geste et leur imprime à tout instant d'harmonieuses flexions.

La femme noire est très près de la nature et sa coquetterie, tout au moins celle des allures, est encore embryonnaire. Oui, à notre étroit point de vue, elle manque souvent de distinction. Il faut l'admettre telle quelle et, en bon africain, se dégager, quand on la regarde, de l'obsession des affèteries européennes. Pourquoi Loukoussou ferait-elle autrement que ses sœurs ? Et puis, une

femme vraiment belle peut-elle pas tout se permettre sans amoindrir jamais la force de son pouvoir ? Toutes nos petites objections sentimentales — et qui ne font pas matière — résistent-elles à l'éblouissement que donnent ses formes parfaites ?

C'est vrai, mais tout de même ce geste que j'ai surpris... Non, que voulez-vous, ce geste est défrisant, comme on dit. Il est incompatible avec un caprice d'amour. Il n'y a plus aucune poésie dans ma flamme qui, dès lors, se meurt...

Pourtant, je veux m'interroger encore... Ai-je bien vu ? A force de se tendre, le regard, parfois, invente d'étranges choses. Cette lumière d'Afrique est toute pleine de mirages...

Non non, j'ai bien vu Loukoussou qui... Voyons, oui ou non, est-ce que Loukoussou s'est fourré les doigts dans le nez ?

Hé, que diable, je ne sais plus !

LE RETOUR

XXXV

Adieu Bankana ! Adieu gentilles femmes ! Adieu chers petits enfants !

Cliché de M. Van Meerbeke

DÉPART POUR LA CHASSE AU LÉOPARD

Notre caravane s'est remise en route, augmentée de M. Knitélius qui nous accompagne jusqu'à Léopoldville. Nous marchons à grandes journées afin d'arriver au Stanley Pool dans dix jours.

On bivaque à Kizankoulou, à Kingounou, villages charmants que nous quittons à regret comme autant de Paradous.

Toujours je me rappellerai le pauvre chef de Kizankoulou. Il s'était sauvé à notre approche, croyant à une expédition guerrière, mais nos soldats l'avaient rejoint sans peine et ramené dans le village. C'était un vieillard à barbe grise qui marchait péniblement, courbé sur un grand bâton, le bras droit passé autour du cou de son petit-fils. Car il était aveugle. Je le vois encore, debout sur un tertre, et levant au ciel de gros yeux pâles. Et j'entends ses adieux pleins d'une douce emphase. Il semblait une figure antique, un personnage de Sophocle, le devin Tirésias, sinon Œdipe lui-même !

A Kingounou, le soir, en désherbant le carré de ma tente, les porteurs tuèrent un gros cobra, serpent à carreaux, bigarré comme un arlequin.

Comme je regardais cette vilaine bête avec quelque stupeur :

— Oh, dans cette brousse, dit M. Knitélius, il doit y en avoir des tas !

Cette nuit-là, je l'avoue, je dormis d'un sommeil extra léger.

A n'Gâna, éden nouveau, nous nous arrêtons tout un jour. C'est que nous avons traversé la Bwampwomo et trois de ses affluents, le Bambo, le Kibou, la Mayala, et ma foi, nous sommes un peu fiévreux...

Le foumou de n'Gâna est puissant et bon féal. En échange de nos cadeaux, il nous offre, dans un magnifique quinconce de ficus, une représentation de gala. Ici, les danses sont pareilles à celles des indigènes de Bankana, à cela près que le chef, porté sur un large bouclier — comme un Mérovée qui serait chauve — semble mener un four-in-hands et tient dans ses poings des rênes invisibles ; alentour, ses sujets, mimant les grâces de la haute école, galopent sur place. Cela est curieux — car où virent-ils jamais des hommes à cheval ?

Ils caracolent, voltent et virevoltent avec entrain, si bien qu'une scène du *Petit Faust* nous traverse l'esprit à tous les trois :

— Messieurs, n'oublions pas que nous sommes à cheval !

Et voilà que, entraînés par l'exemple, nous enfourchons nos chaises et galopons comme tout le monde !

Kingankati ! De nouveau, nous voilà sous tes beaux ombrages ! Salut, Kingankati qui m'as ressuscité !

Le temps de dresser nos tentes et la nuit est venue. Après le repas, je rôde dans les sentes obscures, mais qui me sont familières.

J'espère que je vais surprendre Loukoussou pâmée dans les bras de son bakala, comme il y a quinze jours.

Oh maintenant, qu'elle se pâme tant qu'elle veut et de tout son cœur, je ne serai plus jaloux. Mais Loukoussou reste invisible et cela m'irrite comme un méchant tour de coquette.

Où est-elle ? Apparemment là-bas, autour des feux.

Et que fait-elle ? Parbleu, elle fume, elle crache, elle...

Je m'endors et je rêve. Je rêve que Loukoussou conduit son nez dans une brouette comme ce fameux petit Touche-à-tout !

XXXVI

Nous nous proposions de retourner à Kimpoko par le chemin déjà suivi. Mais les pluies ont gonflé les affluents de la n'Selé : nous redoutons vraiment de rencontrer encore tous ces obstacles, ces onze rivières, sans compter les marécages, qui firent nos premières journées de marche si humides, si difficiles.

Aussi, après une courte palabre, nous décidons de regagner le Pool en continuant vers le Nord.

La route est un peu plus longue, il est vrai, mais elle offre cet avantage de conduire à n'Gouma, village plantureux où nous recevrons bonne hospitalité et vivres frais.

Nous partons dans le brouillard matinal. Au bout d'une heure de marche, le zila court dans un marais !

On délibère. On consulte ce turlupin de Mali et le bon sergent Otamia qui doivent connaître la contrée pour l'avoir déjà parcourue l'an passé sous la conduite de M. Costermans. Mais ils ne se souviennent pas et ne trouvent nul repère. Il ne nous paraît pas pourtant que l'eau puisse s'étendre bien loin. Ne sommes-nous pas sur un plateau ? C'est donc un marais d'occasion formé par les déluges de ces dernières nuits.

Donc, allons-y ! Et, bravement, nous enfonçons dans la bourbe jusque par-dessus nos guêtres. Ainsi nous pataugeons pendant une heure, pendant deux heures, pendant trois heures ! Parfois l'herbe devient rare : alors l'eau rutile sous l'ardent soleil et nous casse les yeux. Le supplice est intolérable. La caravane s'est égaillée et marche en désordre. A tout instant nos porteurs s'enlisent sous leur charge, ce qui nous donne une fatigue de plus en nous obligeant de retourner

en arrière pour les stimuler de la voix et du geste.

Les femmes aussi nous retardent. Elles nous étourdissent de leurs cris et s'arrêtent à chaque pas pour arracher les sangsues collées à leurs mollets!

Et Loukoussou n'est pas épargnée : c'est bien fait. Tout de même, que sa jambe est fine et jolie!

Enfin l'eau devient moins profonde. Le terrain se relève insensiblement. Dans ma lassitude énervée, je reprends des forces en contemplant le grand ciel bleu intense, tout bariolé de nuages. Qui donc a dit qu'il n'y avait pas d'azur dans les ciels du Congo?

Encore une heure et, Dieu soit loué! c'est fini, nous atteignons à la terre ferme.

Une petite éminence, ombragée de beaux arbres, s'érige à notre droite. C'est là que nous courons fébrilement dans le dernier *rush* de nos jambes de boue, pour tomber, ivres de fatigue, sur le sol feutré de fougères et de mousse...

XXXVII

Après la sieste, le clairon va sonner le rassemblement, quand éclatent des cris d'épouvante.

Nous courons à l'orée du bois : la panique est dans le camp des porteurs qui fuient affolés :

— N'nioka ! N'nioka !

Un serpent !

Oui, là-bas, c'est un boa gigantesque enroulé autour de la grosse branche d'un tronc mort.

Il pointe vers le sol une tête fine et plate qu'il balance avec lenteur, humant, tâtant l'air. Sans doute, il a été attiré par nos chèvres et nos poules.

Nous demeurons immobiles, ahuris, mais sans peur.

Sacrebleu, et nos carabines que nous avons oubliées !

— Boy ! Boy ! N'kélé !

Mais j'ai mon grand revolver. A deux mains, j'ajuste, je tire...

Le serpent redresse vivement la tête comme un cygne. Il n'est pas atteint. Il s'allonge, ondule, déroule ses anneaux. Il est suspendu à la branche, il fuit...

Soudain, devant nous surgit un Bangala qui fait signe d'abaisser mon arme. En trois bonds, il arrive sous l'arbre et, d'un coup de machette, frappe le reptile qui tombe dans l'herbe, sanglant, une profonde entaille au-dessous de la tête...

Déjà, nous entourons le monstre qui se tord, se contorsionne, tirebouchonne dans les affres de l'agonie. J'essaie de le soulever, mais le poids

est au-dessus de mes forces, sans compter que la bête déploie encore une vigueur énorme pour se dégager de mes poignes flamandes.

Le boa est mort. Nous l'allongeons sur le sol afin de le mesurer. Il a cinq mètres au moins.

Quel trophée! Nous sommes très glorieux. A défaut de la fourrure du léopard, nous rapporterons au moins la peau d'un gros serpent.

J'ai tendu mon poignard au hardi Bangala qui, avec une dextérité non pareille, déchire le monstre et le « dégante » comme une anguille.

Nous déposons la riche dépouille dans une « cantine » remplie de sel, en même temps qu'un petit tronçon de viande rosâtre dont nous goûterons ce soir à l'étape.

Et maintenant, en route, et d'un pas relevé, si nous voulons atteindre n'Gouma avant qu'il soit nuit close.

XXXVIII

Ce n'était pas assez de notre baignade de la matinée; nous arrivons à n'Gouma trempés jusqu'aux os par la tornade furieuse. Mais les naturels du village s'empressent d'apporter du bois; bientôt de grands feux pétillent devant nos tentes et nous séchons.

Alors don Pedro, l'air fier et cruel, paraît devant nous. Il veut savoir le dîner.

Nous commandons : potage petits pois, poulet rôti, serpent à la...

Pedro se permet d'interrompre. Avec une moue de dégoût qui fait son visage vraiment satanique, il nous conjure de supprimer le nioka de notre menu, car c'est une viande dangereuse où se tient l'âme du méchant Sorcier. Nous rions ; nous plaisantons le cuisinier qui se rebiffe, conte des « cas » notoires et devient si prolixe d'objections que nous devons l'arrêter.

— *Bika, bika !* Tu feras le serpent, entends-tu ?

Don Pedro se résigne, reste muet et farouche.

Mais comment apprêter ce mets inconnu ?

M. Knitélius propose de le manger froid à la sauce Vincent, comme une truite saumonée ; mais le commandant opine pour une onctueuse Tartare.

Tout cela ne me dit rien qui vaille. Je discute : c'est trop compliqué. D'ailleurs les fines herbes manquent, ainsi que l'estragon. Et puis le serpent, je gage, aime à être mangé avec simplicité, sans ingrédient d'aucune sorte. Il se suffit à lui-même. Mes amis s'impatientent :

— Enfin, comment voulez-vous alors qu'on le traite ?

— En roi !

— Mais encore ?. .

— Hé ! qu'on le serve bouilli avec une sauce au beurre. Ainsi, il reste lui et nous le goûtons mieux.

Cet avis prévaut, et Pedro, mécontent, s'en retourne à ses marmites, tandis que nous allons faire un bout de toilette pour honorer le repas fameux.

Nous sommes servis !

Quand le boa paraît, une vague inquiétude, j'en conviens, sourd au fond de mon estomac. Ce n'est pas que le morceau ait mauvaise allure. Avec ces blanches arêtes qui cerclent et pointent aux deux côtés, on dirait un petit navire en construction.

Mais il me semble que, de rose qu'elle était, la chair est devenue légèrement violâtre ; ce ton-là me trouble. Et puis ce fumet... Cependant, nos boys, si empressés d'ordinaire et qui se tiennent derrière nous comme des laquais de cour, ont déserté la table, de terreur. Diable ! Mais il n'y a plus à reculer. Dejà ma portion s'étale dans mon assiette. A tout hasard, je me verse un rouge-bord de vin portugais, dans la crainte d'une obstruction grave...

Allons, une, deux, trois !

Je goûte... Mais c'est de l'esturgeon, de l'esturgeon plus lourd ! La chair se détache en larges écailles.

Par exemple, c'est fade, fade à retourner le plus ferme cœur...

Héroïquement, j'ai tout avalé. Il ne reste plus sur mon assiette que deux arêtes, deux os courbés en arc qui forment un éperon blanc.

— Encore un petit morceau ? insinue le commandant.

— Merci, merci, « ça me gonfle de trop ! dit Adolphine Kaekebroeck. »

Et, d'un trait, je taris mon verre.

Le boa était passé — comme les timbaliers !...

XXXIX

Le soir, en dégustant le délicieux café des plantations de Kinshassa, nous contons des histoires de serpent — pour bien dormir.

En vieux africains, fertiles en « zwanzes, » mes compagnons cherchent à me terrifier. Mais « je suis appris ». Alors, à mon tour, je demande la parole pour une anecdote véridique et je commence en ces termes :

C'était un garçon charmant, Coquilhat.

Il y a quelques années, j'eus le plaisir de me trouver à côté de lui, à la table d'un grand confrère. Il ne mangeait presque rien, se nourrissait

seulement du fumet des plats et de crèmes à la mousse. « La diète ou la mort » disait-il avec une tristesse souriante.

Le visage pâle, cireux, amenuisé aux pommettes, dénonçait le mal rongeur. Mais les yeux, d'un regard vif et turbulent, donnaient à la physionomie une intensité d'expression extraordinaire.

Coquilhat racontait joliment ses aventures et, tandis qu'il parlait, toujours il souriait — pardessus la souffrance — sans prendre garde aux plis que ça faisait dans ses joues exsangues, car il n'avait pas peur de se chiffonner la figure.

Il se moquait très finement de lui-même et des autres. Mais rien ne l'égayait comme le souvenir de ses terreurs en face des premiers serpents.

Ce soir-là, mieux portant que de coutume, charmé par la grâce affectueuse d'une hôtesse parfaite — car elle n'a pas d'album — il fut très joyeux et plein d'abandon.

Comme on servait le café, je l'interviewai sur les boas. Alors, il nous dit une histoire terrible :

— Les serpents! Ah les bougres! Un soir, ma lampe à la main, j'avais fait comme d'habitude le tour de ma case, éclairant les coins et recoins, le plancher, le plafond, car je craignais qu'un reptile ne fût entré chez moi pendant le jour et ne se proposât d'y passer la nuit. Rassuré, je

m'étais insinué sous ma moustiquaire d'une façon rapide et adroite, afin de n'y pas enfermer avec moi quelques féroces moucherons, et je me laissais doucement aller au sommeil, quand, tout à coup, je sentis comme un frémissement à mes pieds. J'ouvre les yeux. Ma terreur est si forte qu'elle me paralyse un moment.

» C'est un serpent! me dis-je après quelques secondes. Si je bouge, je suis perdu!

» Des gouttes de sueur coulaient dans mes yeux. Je retenais mon haleine. Ah, mais c'est bête de mourir comme ça! D'abord je me propose de rester ainsi, plus immobile qu'un mort, jusqu'au jour. Mais si je tousse? Mais oui, j'allais tousser! Voilà que je sentais de petits picotements dans la gorge!...

» Soudain, je bondis hors de mon lit. Dans l'obscurité — faut-il être stupide! — je ramasse mes draps, je cours vers la porte pour tout lancer au dehors. Mes mains tremblent si fort que le coin d'un linge m'échappe : *plouff!* la bête est tombée sur le sol! Eperdu, je lâche mes couvertures.

» Par bonheur je trouve la porte, je l'ouvre, je me sauve.

» Cinq minutes après, chaussé de grandes bottes, je reviens avec une torche, un bâton, et mes boys. Je m'avance, j'éclaire la chambre.

L'horrible bête était encore là gisant sur une natte. Je la voyais... Elle ne bougeait pas... C'était...

— Un serpent ! nous nous écriâmes.

— Non, dit Coquilhat, les yeux exorbités d'épouvante, non, c'était ma brosse... »

XL

En sortant de n'Gouma, on entre dans une forêt profonde toute drapée par les dentelles de lianes ; sur le sol les racines se tressent, croisillonnent, forment nasses et paniers du plus charmant travail. Mais le sentier en échelle et qui tourne, est fatigant, surtout pour les porteurs chargés de longs fardeaux.

Qu'il fait sombre et froid sous ce feuillage qui déglutine...

Les nègres toussent.

Enfin nous voilà dans la vallée herbue, sur le zila toujours tortueux, mais plane. Au penchant du plateau dont nous sommes descendus, la forêt est invisible, noyée dans son brouillard.

Bientôt le chemin remonte et c'est une rude escalade. Sur la crête de la colline, le panorama ne peut nous dédommager. Rien d'africain dans

ces versants brûlés et ces maigres bouquets d'arbres où s'accrochent, se déchirent de blanches vapeurs. Tout cela est infertile, profondément morne, d'une tristesse sans émotion.

Ce paysage, le ciel gris, pèsent sur nos pensées. Nous marchons en silence.

Encore un ravin resserré, abrupt.

Point de rivière, pas le moindre petit ruisseau. La route est longue sans l'espoir d'une eau murmurante, d'une *Loukaya* « de celle qui court sous les feuilles » comme ils disent d'un seul mot tout plein d'harmonie.

Je regarde Loukoussou, qui me précède de vingt pas, habillée d'un pagne violet, la taille nouée avec un ruban métallique.

Elle porte sur la tête ses bilokos enveloppés dans un foulard jaune. Elle marche superbement, les mains sur les hanches. De larges anneaux de cuivre cerclent ses bras.

Elle est belle, très belle...

Ce matin, je n'ai plus de rancœur. Je la revois qui joue avec les deux petits enfants de Bankana...

Je m'attendris et toute ma « bountje » renaît vivace, en même temps que je trouve un charme douloureux à me répéter que cette femme si jolie et si bonne ne m'appartiendra jamais... *Je porte mon cœur en écharpe,* comme disent les Anglais.

Hélas, voici les hautes herbes et je ne vois plus Loukoussou.

En ce moment le soleil, à travers l'uniforme couverture de nuage, lance une flèche qui étincelle sur les armes et réveille les bijoux qui parent nos *kentos*.

Tout est redevenu gai... Mais le rayon disparaît comme la femme, et la bonne humeur, prête à jaillir, se résorbe dans nos âmes sombres.

Onze heures. Sous les nuées basses il fait une chaleur lourde, opaque, qui accable. Et le chemin qui ondule toujours! C'est une suite ininterrompue de défilés et de sierras. Les porteurs suent et gémissent. Les femmes aussi sont bien lasses. Les soldats marchent sans entrain, commencent de rompre la file. Oleko, avec sa caisse, transpire à faire pitié. Et nos boys, si flambards d'ordinaire, se traînent avec effort, sans toucher au *m'biti* qu'ils laissent pendre à leur ceinture. Tous, ils pensent à Kitambo, à Léopoldville. Ils aspirent au repos; le voyage ne veut pas finir...

Arriverons-nous jamais au fleuve?

Encore un roidillon semé de pierres et de souches. Pour le coup c'est trop, et nous allons sonner la halte, quand soudain des Batétélas, arrivés au sommet du coteau, élèvent leurs fez rouges au bout des fusils en poussant des cris de joie.

Qu'est-ce cela ? La curiosité nous fouette. Tous, nous courons maintenant sur le flanc escarpé, comme à un assaut. Nous voilà au faîte de la montagne et nous restons muets dans l'éblouissement du spectacle.

C'est le Pool !

Le Pool qui, là-bas, miroite et scintille, s'étale admirable, immense dans sa corbeille de bleuâtres collines ! Au milieu, l'île Bamou se reflète vaporeuse au fond des eaux d'argent...

Alors l'enthousiasme éclate.

Des chants retentissent dans les airs. Et tous les *m'bitis* résonnent aux mains des boys, comme ces plectres de la troupe de Xénophon qui entonna le Péan en revoyant les flots bleus de la mer d'Ionie !

XLI

Le lendemain, à Kimpoko, nous fouillons de nos jumelles l'immensité du fleuve. Nous guettons le steamer qui doit venir de Kitambo. Sans doute il a relâché pendant la nuit dans quelque crique de la rive, pour faire du bois. On va le voir apparaître là-bas, derrière cette presqu'île qui pointe dans le courant.

Vaine attente. A midi, tout espoir est fini ; le bateau ne peut plus arriver que demain. Nous nous perdons en conjectures sur ce retard inexplicable. Notre courrier spécial n'a-t-il pas accompli sa mission ? S'est-il égaré dans la brousse ? Peut-être qu'il a été capturé et mangé...

— Ah ça, dit le commandant, nous sommes bien mardi aujourd'hui ?

— En effet, répond M. Knitélius.

Tout à coup, une idée me traverse l'esprit. Pendant la route, j'ai souvent plaisanté notre chef qui, sous prétexte que nous marchions vers l'Est, avançait tous les jours son chronomètre un peu au hasard.

— Mais non, fais-je très sérieux, nous sommes seulement lundi ; nous avons gagné un jour, comme Philéas Fog !

A cette remarque, mes compagnons restent positivement ahuris. Un instant perplexes, ils accueillent cette explication saugrenue comme non improbable...

Et puis tout de suite, ils se ressaisissent, haussent les épaules en éclatant d'un franc rire !

N'importe, la situation est grave ; nous n'avons plus que de maigres vivres, principalement des conserves, de l'infâme *corned beef !*

Depuis plusieurs jours nous manquons de vin, de biscuit, de beurre...

Les rares indigènes de Kimpoko, décharnés par l'étisie, n'ont pu nous fournir que quelques poules aussi tristes qu'eux-mêmes. Le pis, c'est que notre caravane est affamée. Jusqu'aux chicwangues qui font défaut !

Il est peut-être dangereux, pour un trio de blancs, de se trouver au milieu de cent soixante ventres nègres qui n'auraient plus d'oreilles ! Aussi, sans nous dépenser en de longues parlottes, nous dépêchons une pirogue au premier poste de bois établi dans le chenal. Si les pagayeurs font diligence, ils seront rentrés avec des vivres à la nuit tombante...

La pirogue est partie. Nous adressons à nos hommes une courte mais énergique allocution pour les exhorter à la patience. Ce soir, ce sera fête. Qui sait, il y aura de la *bizi*, de la viande ! Et ce mot illumine toutes les noires faces, fend les bouches aux belles dents blanches...

XLII

Après le déjeuner frugal, et pour fuir le rude soleil, je vais m'asseoir au bord du ruisseau qui coule derrière notre hutte. Endroit poétique et charmant : c'est là que les boys lavent les assiettes !

Ils sont assis l'un tout contre l'autre devant l'eau courante. Leurs têtes crépues, micacées, forment un petit escalier, car ils sont placés par rang de taille et droit de préséance. Le protocole n'est pas un des moindres bienfaits dont les nègres nous doivent être reconnaissants...

D'abord, c'est Don Pedro, le chef incontesté, toujours maussade, fertile en gifles. A côté de lui, se tient l'excellent Bala, le boy du commandant; puis, c'est le malicieux n'Seké et puis n'Tinou, et puis encore Bikoko, Mazaza, Pata et enfin, jouxte l'eau, c'est le tout petit Madoudou, venu on ne sait d'où ni comment, mais que Pata protège et commande. Car c'est le génie de Pata d'avoir découvert un plus petit que lui, auquel il apprend à l'aider et surtout à le servir. Pata! Mais on ferait un livre rien que sur ce gamin-là! Il y a une histoire de Pata et de la boussole... Il faudra que je la conte un jour.

Ah ce nettoyage de la vaisselle!

Quelle distraction! Et comme cela dissipe la mélancolie et vous met l'humeur en fête!

D'un air renfrogné, Pedro passe l'assiette à Bala, qui en ratisse avec sa main quelques os et puis la remet à n'Seké; celui-ci en recueille la sauce avant de la tendre à n'Tinou dont le doigt se promène, dessine des sillons dans les minces reliefs d'ignames et de patates douces.

Ainsi l'assiette circule et stoppe. A chaque fois, elle devient un peu plus nette.

Bikoko, somnolent, dédaigne d'y goûter. Mais Mazaza lèche la porcelaine d'une langue avide et regrette de la devoir donner à Pata qui, avec sa bouche aussi, s'éternise à lapper sur la paroi circulaire.

Enfin, l'assiette arrive à Madoudou qui la regarde ébahi, tant elle brille !

Véritablement il se dit : « Mais qu'est-ce qu'on peut bien lui reprocher à cette assiette-là ? Elle est très propre... »

Soudain, il s'avise de la retourner. Hé, quelle aubaine ! il y a un peu de graisse par-dessous ! Alors de ses cheveux, de son nez, mais surtout de sa langue fine, il achève et parachève l'œuvre de propreté !

Après quoi, Madoudou plonge l'assiette dans le ruisseau, mais parce qu'il est bien obligé, car il ne comprend pas cette formalité qui est pour lui la précaution inutile !

XLIII

Le soleil s'est couché, et la pirogue ne revient pas.

Nous avons dîné sans entrain au milieu de tous ces gueux faméliques qui ne quittent point la rive et tâchent à percer les ombres du fleuve.

Soudain, dans le silence désolé, un chant vague arrive jusqu'à nous. Les sons se rapprochent et, bientôt, on perçoit distinctement ce refrain preste, saccadé :

— *Kouloulou, Kouloulou — Kouloulou, Kouloulou!*

La pirogue, la pirogue !

Et des cris de joie retentissent.

— *Bika, bika!* faisons-nous pour écouter.

Maintenant, les couplets des pagayeurs se détachent :

Sokola watou — Kouloulou, Kouloulou
Watou kwisa — Kouloulou, Kouloulou
Matabiche néné — Kouloulou, Kouloulou
Lozo, m'bizi, masanga — Kouloulou, Kouloulou.

Poussez la pirogue ! Elle arrive ! Elle apporte de grandes provisions, du riz, de la viande, du maïs !

Et ce *kouloulou, kouloulou* qui glisse sur les eaux, imitant le clapot des petites lames dessous l'esquif, me captive, me plonge dans une émotion délicieuse.

La voilà la pirogue, chargée de deux quartiers d'hippopotame !

Alors, sur le sable, ce sont des bonds, des gigues frénétiques !

La viande gît sur la grève :

> La puanteur était si forte que sur l'herbe
> Je crus m'évanouir...

Cependant, à coups de machette, on sectionne cette chair épaisse, nauséabonde, et l'on fait le partage. Quelques instants après, le camp est environné de fumée et de flammes.

La viande, percée de bâtonnets, cuit au-dessus du feu vif. Et tout autour, les noirs, accroupis en crapauds, rouges comme des démons, surveillent cette cuisine de kabbalistes !

Cette nuit-là, le tam-tam et les *m'bitis* résonnent fort tard après le festin.

Mais la lune se lève, monté au zénith. Un petit halo blanc l'auréole. Et l'on dirait un œuf sur le plat !

Les cris, les danses ont cessé.

Le sommeil descend avec le silence.

Et moi, je m'endors, écoutant en rêve cette berceuse si monotone et si douce :

— *Kouloulou, Kouloulou,* — *Kouloulou, Kouloulou...*

XLIV

Je m'éveille au bruit d'un sifflet strident...

Je bondis hors de ma tente. Le steamer, le petit fer à repasser, le lavoir à vapeur, il est là ! Il arrive dans le brouillard léger.

Et c'est *La Délivrance !*

A peine a-t-elle abordé que nos porteurs s'élancent pour y verser les charges et les bagages. En un clin d'œil, nos tentes sont démontées, pliées et jetées sur le bateau.

Le capitaine nous explique le retard : une bielle qui...

— Avez-vous des vivres ? interrogeons-nous anxieusement sans l'écouter.

— Oui, oui, du pain, des bananes, de la bière !

Que ce brave homme soit béni, lui et toute sa famille, jusqu'à la fin des éternités !

Partons, partons ! Hé, pas encore. Il faut faire du bois pendant une grande heure.

Enfin, nous sommes à bord.

Trois fois la sirène a mugi. Les timbres sonnent : les palettes battent l'eau !

La *Délivrance* se détache...

En ce moment, deux soldats plantés sur la rive, saluent, présentent les armes. Ce sont les senti-

nelles choisies dans notre troupe pour relayer les deux anciens soldats de Kimpokb qui s'en retournent avec nous.

Attendri, je les salue avec affection. Car je les aime vraiment ces beaux bougres qui m'ont été si dévoués, si bons, tout le long du voyage!

Soudain, deux femmes paraissent à côté d'eux. L'une d'elles, mais c'est Loukoussou!

Loukoussou! Elle me regarde! Oui c'est moi qu'elle regarde en agitant un pan du voile blanc qui recouvre ses épaules.

Adieu, Adieu!

Le steamer a viré bord sur bord et vole dans le courant! Et toujours, je fixe le rivage où le voile pâlit, s'éteint au fond de l'intense lumière.

Alors ces beaux vers pleurent dans ma mémoire :

Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?
Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! *jamais* peut-être!
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

XLV

Nous avons doublé Kalina-pointe.

— Kitambo ! Kitambo ! s'écrie l'équipage.

Et c'est un tumulte indescriptible où miaulent les accordéons et sonnent les *m'bitis*.

Oui, c'est Léopoldville, là-bas tout au loin, dans le coude du fleuve.

Peu à peu, la côte, les collines se précisent. Les maisons sortent du flou. Voilà la flottille amarrée dans le port, et le grand atelier appuyé contre les talus rocheux, et la grosse barge rouge que l'on monte sur le *slip*. Et voilà, à côté du bel élaïs, la maisonnette du commandant du port ! Oui, oui, c'est la maison de mon cher ami Philippart !

Ah, la bonne causerie ce soir, sous sa véranda !

Je tâche aussi d'apercevoir mon chimbèque. Mais il est invisible, masqué par les bambous et les papayers de la Grand'place.

Nous approchons.

Un tas de costumes blancs envahissent le *beach*, sautent par-dessus les madriers et les bourriches de caoutchouc qui jonchent la rive.

Les jumelles ne quittent plus mes yeux.

Voici le savant docteur Zuccaro, et le bon per-

cepteur Van Roosbroeck avec l'ami Tricot. Et le substitut Pirard et Houben, Evrard, De Simony, Weyns, tous les camarades enfin... Ils agitent de grands bras. Sans doute, ils sont très curieux de voir comment le juge a supporté ce premier voyage.

Hé, hé, je suis très fier de ma bonne mine !

Mais quel est celui-là aux moustaches tombantes, d'allure un peu courbée mais élégante, qui se tient le premier devant tout le monde, et nous attend sous son immense casque rond ? Je ne le connais pas...

Nous allons atterrir. Vrai, le cœur me toque dans la poitrine, tant je suis aise de revoir mes amis et mes... cancrelats !

Nous abordons. Ah les longues, les chaudes poignées de mains !

On me présente à ce gentleman qui m'intriguait si fort tout à l'heure.

— Le commandant Lothaire !

Ainsi, c'est lui *Lo pembé !* l'Aurore ! comme ils l'ont si joliment appelé en souvenir de ses batailles matinales...

Et je serre avec émotion la main de ce grand victorieux...

Mais où donc est Philippart ?

Pourquoi Philippart n'est-il point venu ?

Les visages s'attristent...

— Eh bien ?

Hélas, Philippart tremblait la fièvre. On l'a conduit à Boma...

Philippart est bien malade...

Philippart va mourir...

Mon cher ami Philippart est mort !

La passe Swinburne [1]

C'est à Kwamouth, où je laissai ma dernière lettre qui te contait les splendeurs du Pool et du Chenal, que le Kasaï se jette dans le Congo.

Kwamouth est un petit poste militaire établi sur une colline aride et caillouteuse. C'est actuellement le point terminus du premier tronçon de ligne télégraphique qui se prolonge jusqu'à Stanley Falls.

Nous sommes descendus à terre, où nous avons été reçus en grand appareil. Sur la rive, quarante soldats alignés qui présentent les armes! Devant la colonne, rien de plus impressionnant que ces trois Européens dans leurs costumes blancs déchirés, mal lavés, d'une propreté sale.

Ils sont pâles et si amaigris! Mais ça ne fait rien. Vois comme ils redressent le torse et se roidissent pour saluer militairement le chef qui passe, immaculé lui, tout galonné de bleu et or!

(1) Extrait d'une lettre adressée à Mme L. Courouble.

L'émotion m'étrangle, et mes yeux se brouillent...

L'inspection est terminée à une heure. Nous remontons sur la *Ville d'Anvers*, qui s'engage dans le Kasaï.

C'est un beau fleuve, coulant d'abord entre de hautes rives boisées, puis au milieu de grandes plaines marécageuses dont les roseaux jaunissent, croustillent comme des blés murs.

Parfois, des collines ondulent encore, dévastées par le feu, toutes brunes, toutes rousses. On dirait des vignobles, l'hiver.

A mesure que l'on remonte le rude courant, le fleuve écarte ses bords, s'épanche avec ampleur. C'est une inondation qui miroite à perte de vue, une inondation resplendissante que l'on contemple sans arrière-pensée de tristesse puisqu'elle ne fait tort à personne.

Le ciel bleu, léger, fondant, tient avec le paysage. Mais, tout contre nous, l'eau garde une couleur de dure ardoise et forme disparate.

Elle boude le ciel, refuse de le réfléchir. Elle se cantonne dans son « quant à soi ». Personnelle, c'est vrai, mais combien laide !

Des bancs de sable affleurent nombreux qui brillent comme de l'or. Les bancs de sable, voilà ce qui rend la navigation du Kasaï si malaisée. Il en est d'invisibles qui se déplacent sans cesse,

obligeant les capitaines, à chaque nouveau voyage, de modifier la route et la course de leur steamer.

Et les hippopotames! Ils pullulent. De loin, leurs têtes qui émergent de l'eau semblent de noirs récifs. On tire dessus, mais les monstres se moquent de nos Winchester. Ils se dispersent, s'engloutissent; la bande se reforme aussitôt, et reparaît un peu plus loin. De nouveau ils soulèvent leurs mufles, baillent en montrant le fond rose de leur immense bouche, leurs vilaines dents en chicots. Ils chauvissent des oreilles et, après un soufflement, se replongent dans un remous.

Des compagnies d'échassiers, des toucans, volent lourdement au-dessus du fleuve et s'abattent au sommet des arbres qu'ils fleurissent de leur brillant plumage. Des tas de pélicans goîtreux, au large et long bec couleur de gutte, s'ébrouent et s'éventent sur le sable au milieu des jolis flammants blancs et roses; et il y a aussi les marabouts, la tête dans les épaules, qui dorment sur une patte, et qu'on prendrait pour de vieux professeurs de mathématique enfoncés dans quelque problème insoluble! Il leur manque sous l'aile un gros parapluie vert.

Beaucoup de crocodiles, allongés sur le sable

dans une sieste béate. Nous en avons tué un de belle taille d'un coup d'albini.

Ça été un fameux spectacle. Touché au flanc, en plein foie, il ne pouvait replonger dans la rivière. Il tâchait à se dresser pourtant, ouvrait une terrible gueule. Du steamer, on entendait le claquement de ses mâchoires. Il fallait voir les Bangalas de l'équipage! Quelles clameurs! Hé, c'était de la viande pour eux! Alors l'Inspecteur a commandé : *Stop!*

Aussitôt les noirs de piquer dans l'eau en hurlant de joie. Sur la rive, l'un d'eux saisit l'animal par sa queue crénelée. Ah la superbe attitude pour Barye!

Le reptile se redresse, se tord, claque encore des mâchoires. Mais il succombe enfin sous les coups de hache qui lui « kipe-kapent » la moëlle allongée! Pauvre bête!

On a dépecé le crocodile dans la baleinière. Du haut du pont, nous avons assisté à cette boucherie peu appétitive. Dire que nous aussi nous avons toutes ces sales machines dans le corps! Dire que ces Bangalas ne travailleraient pas avec moins de sang-froid s'il s'agissait de découper, de préparer un être humain — moi par exemple Brrr...

Mais tu ne nous dis rien des éléphants! me reproche mon petit Bob. Attends un peu.

C'est le lundi 19 juin, vers neuf heures du matin, par... ma foi, je ne sais pas la longitude, que j'ai vu mon premier éléphant.

J'ai consigné ça dans mon carnet avec combien de points d'exclamation !

Une masse énorme, un mastodonte, un mammouth quoi, moins les défenses recourbées. Je n'ai jamais vu un si grand animal dans aucun jardin Zoologique.

Il était occupé à boire au bord d'une île. Ses pointes étaient courtes, droites. Quand il eut fini, un jet brillant coula de sa trompe comme d'un tuyau de château d'eau.

Le colosse s'est laissé contempler pendant quelques minutes, puis il est rentré dans les herbes.

Quelle chance ! Personne n'a tiré dessus. D'ailleurs, il était trop loin, très poétiquement vêtu de brumes.

Et il s'en est allé tranquillement, comme la bête heureuse du paradis terrestre, celle qu'on voit dans notre si belle eau-forte de Rembrandt.

Cette navigation sur les grands fleuves du Congo est vraiment distractive, apaisante et, n'était ce soleil qui brûle de toute sa force, rien n'aurait plus de charme. Les soirs surtout sont de pures merveilles. Alors, le fleuve cesse sa petite houle et ralentit sa course. C'est une coulée de douce lumière.

On stoppe vers cinq heures dans une petite anse. Quand le bateau est amarré, on se promène sur la grève de sable fin, à moins qu'on ne s'enfonce dans la forêt vierge toute retentissante de la chamaillade des perroquets et des singes.

Après dîner, je regarde les indigènes campés sur la rive autour des grands feux. Toute la nuit, j'écoute les cognées qui résonnent mat en fendant les souches. Et les crapauds coassent, et crécellent les cigales sous le clair de lune.

Et, parfois aussi, j'entends le lointain pépiage des oiseaux voyageurs qui passent là-haut, si haut, dans le ciel et volent peut-être vers l'Europe!

On repart le lendemain, à l'aube, dans le brouillard qui traîne sur les eaux...

Nous sommes arrivés à Bokala le mardi 20 juin à huit heures. Mais le chef de poste étant parti en palabre dans l'intérieur avec tous ses soldats, nous n'avons fait qu'une courte halte dans la station. J'ai vu là un petit garçon arabe qui ressemblait à mon Bob. Comme je l'ai pressé sur mon cœur! Et je sentais, en l'embrassant ainsi, un regret et une consolation inexprimables!

Oh non, que je n'oublie rien! Je me dis souvent pour me donner du cœur : chaque jour qui vient n'a-t-il pas été attendu par quelque malheureux avec un espoir éperdu?

Eh bien, mon jour viendra aussi peut-être.

Tu sais que M. l'Inspecteur Costermans m'avait engagé à l'accompagner jusqu'à Swinburne où il se proposait de renflouer le s.s. *Princesse Clémentine*.

Il va sans dire que je ne me suis pas fait prier.

C'est le mercredi 21 juin à onze heures, après sept jours de navigation, que nous sommes entrés dans la fameuse passe. Figure-toi le plus riant, le plus radieux endroit du Kasaï.

Le fleuve largement épandu, semé d'îlots verdoyants où s'élance une végétation inextricable et romantique, comme dans les gravures de Gustave Doré...

Oui, mais combien de bateaux se sont échoués dans ce ravissant paysage de conte de fées!

L'un d'eux, le s.s. *Archiduchesse Stéphanie* y a péri tout entier l'année dernière. On voit son épave lamentable, déjà envahie par les lichens aquatiques.

Tout a été tenté pour dégager le steamer. Mais il est comme fixé à chaînes et à boulons sur le roc. Il ne bouge plus, il est indécrochable. Ce n'est plus maintenant qu'une bouée, — une bouée de cinq cent mille francs!

La passe Swinburne a une cinquantaine de mètres de long et trente de large. Elle est bordée

par des écueils complètement submergés, même aux eaux basses, et dont nul remous ne révèle la présence aux navigateurs. Son passage est rendu plus dangereux encore à la descente par l'obliquité du courant impétueux qui oblige les capitaines de la traverser *full steam* afin de ne pas être dérivés et précipités contre les récifs. Il s'agit donc d'embouquer le chenal juste dans son axe.

A la montée, c'est moins périlleux, car la machine triomphe des rapides.

Malgré tout, les capitaines, je t'assure, ne sont pas à leur aise...

Enfin, nous avons abordé sans encombre sur une côte vierge, plantée d'arbres magnifiques, tout enlacés par les lianes et consolidés à leur pied par des étançons naturels gigantesques, de véritables contreforts d'église gothique ?

Le s.s. *Princesse Clémentine* était cabré sur la rive, l'avant dressé hors du fleuve, l'arrière noyé sous les eaux.

Le bateau se tenait incliné de tribord à babord et reposait sur une protubérance du fond.

Il n'a pas fallu moins de dix jours pour le renflouer.

Comment peindre cette douce existence sous les ombrages de la forêt, dans l'odeur des grands feux de bois vert qui parfumaient tout ce rivage comme « le cèdre et le thuia ardents » de l'île

fortunée où Kalypsô, la Nymphe, « chantait d'une belle voix, tissant une toile avec une navette d'or » ?

Les soldats m'avaient construit une hutte avec des branches et des nattes. Je dormais un peu à la façon des sauvages. Si tu avais vu mon lit, mon lavabo !

Etabli dans l'ombre fraîche d'un parasolier, je lisais, je prenais force notes, ou bien je causais amicalement avec M. Costermans qui me documentait sur l'Afrique.

Paul Costermans ! Le terrible Cosse ! Un chef. Un des grands organisateurs de notre colonie.

Des cheveux blonds ondés, des yeux malicieux, un nez fin, légèrement busqué, et, dans toute la physionomie rose et claire, une expression d'énergie calme et quelque chose de timidement sarcastique. Un causeur charmant, tout plein d'ironie, qui sait mettre de la grâce et de la gentillesse dans la « capote » — un vilain mot d'ici.

Ce qui ne l'empêche pas d'adorer comme moi les bébés nègres !

J'oubliais ses mains ! Ses mains de femme, si petites qu'elles en deviennent presque difformes. C'est ce qui explique — et comme je le comprends ! — qu'il ne veuille pas les user par de trop multiples shake-hands... Il ne lui en resterait bientôt plus !

Tiens, en passant, veux-tu cette petite histoire, qui te montre une facette de Costermans ?

Quelques jours avant notre départ, nous siégions en conseil d'enquête pour examiner le cas d'un officier de marine inculpé de refus d'obéissance. L'homme assurait qu'il était malade et ne voulait pas travailler. « D'ailleurs, disait-il, à quoi bon ? je mourrai bientôt ». Il ne sortait pas de là. Encore que le bon docteur Zuccaro eût conclu à la simulation, le faux malade persistait dans un mensonge que dévoilait suffisamment son appétit magnifique. Bref, il refusait tout service et morguait son chef.

A l'audience, il s'entêta davantage encore.

— Ainsi donc, lui dit l'Inspecteur, abandonnant toute bienveillance inutile, c'est un système, vous ne voulez pas travailler ?

— Je suis malade, répond le prévenu. Je mange bien, je bois bien, je dors bien, c'est vrai ; n'empêche que ça ne va pas. Je n'en ai plus pour longtemps.

— Encore une fois vous refusez d'exécuter mes ordres ?

— Oui. D'ailleurs, je mourrai bientôt.

Alors, Costermans penche le torse et, terrible, le coude sur la table, l'index pointé sur le rebelle :

— Eh bien, monsieur, retenez ce que je vous

dis : « Si vous mourez, n'est-ce pas, vous serez puni ! »

Le plus beau, c'est que notre officier en flageola de peur !

Ce gaillard n'est pas le seul... Il y a des tas de gens ici, forts comme des baobabs, qui répètent à tout moment qu'ils vont mourir.

On va mourir : c'est très distingué.

Encore une petite anecdote, tu permets ?

Un matin, à Léopoldville, je me rends chez mon greffier qui avait la fièvre. Je le trouve dans son lit. Il me confie qu'il ressent des douleurs atroces... « Je vais mourir, » gémit-il d'une voix sépulcrale. Et il presse ma main comme pour un adieu solennel.

Vers trois heures, je vois mon greffier qui entre dans mon bureau, timidement, très embarrassé, tout honteux de ne pas être mort !

Mais je perds le fil...

Ah les bons déjeuners, les exquis dîners préparés par Tchibemba, le cuisinier de M. l'Inspecteur !

Que de croquis j'ai tracés, surtout de cette vaillante équipe d'ouvriers blancs et noirs qui travaillaient à force tout le jour ! Assis dans ma paresse, je contemplais et je songeais. Ces coups de marteaux sur la tôle, ce bruit des crics, ces

poulies gémissantes, ces renaclements d'engrenages, c'était toute l'animation d'Hoboken sur cette terre jamais explorée.

Au loin, retentissaient les cognées des Bangalas abattant de gros tecks pour construire des chèvres. Après de longues heures, un terrible craquement résonnait dans la forêt : l'arbre blessé à mort tombait avec un sifflement de feuilles, un épouvantable fracas de branches et de rameaux cassés. Il s'agissait alors de l'amener jusqu'au fleuve, travail d'hercule auquel s'attelaient cinquante bougres. Ils tiraient par à-coups, hurlant une complainte pour simultaner leurs efforts. A mesure qu'ils approchaient, je distinguais les mots de leur chanson. Ils disaient : *Bizi, lozo, heûh ïa, ïa!* Puis, ils donnaient le coup de collier. Et c'était triste et superbe, ce gémissement d'esclaves : « Nous aurons de la viande, du riz, allons travaillons bien ïa, ïa! »

Cependant, ils s'avançaient, et, tout à coup, ils passaient devant ma petite table, tels une trombe, balayant tout sur leur passage avec ce tronc énorme qui ouvrait le sol comme un coutre...

Dans cette horde de sauvages tout nus, quels corps de gracieuse et robuste adolescence!...

Comme notre séjour s'était prolongé au-delà de nos prévisions, nous avions fini par manquer un peu de tout.

Plus de vin, plus d'eau potable, plus de manioc!

Mais il y avait de si délicieux ananas dans la forêt, des ananas à la saveur fondante, parfumée...

Tout de même, à la fin, cette coupole de feuillage commençait à nous oppresser.

Il était temps que le steamer fût renfloué.

Quelle joie! Quels cris de victoire quand, le samedi 1er juillet, vers quatre heures, après bien des essais infructueux, bien des alternatives d'espoir et de découragement, le bateau se souleva sous la traction des palans et des treuils! Je renonce à les décrire.....

Et nous sommes repartis le 2 juillet.

Il avait été décidé que le s.s. *Princesse Clémentine*, usant de ses propres forces, franchirait la passe le premier sans l'aide du remorqueur envoyé à son secours. Afin de prouver ma confiance dans le brave capitaine Van Horster, que je voyais d'ailleurs si malheureux du discrédit où il se croyait tombé à cause du fâcheux accident, je prends place à côté de lui sur la dunette de la *Princesse*. Après d'ironiques adieux de M. Costermans, obligé de rester sur le remorqueur « pour voir », la *Princesse* lève l'ancre. Mais, tout de suite, le courant la fait dériver. Le gouvernail n'obéit plus! Les Bangalas n'ont que le temps de sauter à l'eau pour amarrer le steamer qui, fort

heureusement, s'arrête à une centaine de mètres en aval.

Alors, le remorqueur, commandé par le capitaine suédois Hussing, vient nous rejoindre. Quand il nous a solidement attachés en attelle, nous remontons avec lui à trois kilomètres, histoire de prendre du champ. Puis, on vire bord sur bord et nous redescendons avec une vitesse vertigineuse.

Tout le monde est silencieux.

Les sonneries du signal nous vont dans le dos...

Le capitaine Hussing, un vieux de la vieille cependant, est très pâle. A tout instant, il saisit et braque ses jumelles. Ses mains, ses bras sont agités d'un tremblement nerveux.

Sans se retourner, par des gestes brusques, impatients, il commande la manœuvre de la barre au Bangala timonier, debout derrière lui.

Nous virons encore.

Dring, Dring, Dring! Full steam!

On entend les deux hélices du remorqueur qui se démènent avec une rage folle. Nous volons dans le courant. *Matadi, matadi!* Les pierres, les pierres! crient les sondeurs qui signalent les écueils.

Voilà la minute d'angoisse, le moment pathétique!

Nous résistons au courant oblique. A toute vapeur nous passons entre les balises !

Hourrah ! Nous sommes sauvés !

Hussing sourit : les couleurs lui reviennent, il agite les bras en l'air et, plein d'allégresse, il entonne un refrain scandinave. C'est le chant... d'Hussing !

Mais il faut me borner, comme on dit. Je ne te conterai pas toutes les péripéties du retour et comment nous restâmes par exemple vingt-quatre heures échoués sur un sacré banc de sable ! Qu'il te suffise d'apprendre que nous sommes rentrés le samedi huit juillet à Léo, où m'attendait ta belle grosse lettre . . . . . .

Profils blancs

et

Frimousses noires

Les

Funérailles d'un Missionnaire[1]

Le Père Liagre est mort!

On m'apporte cette nouvelle jeudi 30 mars, à six heures du matin. La tristesse est grande dans toute la station et je t'avoue que je suis moi-même très ému. Pourtant, je ne connaissais pas le fameux Père jésuite, mais le renom du savant m'était parvenu en Europe. Dès mon arrivée à Léopoldville, le Supérieur de Ki Mwenza m'avait gracieusement invité à visiter la mission et je me proposais d'aller bientôt le saluer avec mon ami, le lieutenant Georges Philippart, et mon collègue M. le substitut Pirard.

Le Père Liagre est mort! Et mon cœur, oui, se gonfle de regrets.

1. Extrait d'une lettre adressée à M. Maurice Sulzberger.

Sur le paquebot qui m'a amené en Afrique, mon cher camarade, l'ingénieur Aug. Adam, m'avait souvent entretenu de son ami le Père Liagre, le seul jésuite qui trouvât grâce devant l'impitoyable chicotte de sa langue. Le soir, dans nos flâneries du bord, sous les merveilleuses étoiles du ciel torridien, il m'avait décrit sa haute stature, sa belle tête pleine de barbe et faite pour la mître; il m'avait dit son érudition profonde, sa tolérance, son attitude ferme, loyale, en des « palabres » difficiles et surtout sa bonté, ses accents de cœur qui pénètrent. Et je me le représentais bien. Sans que je l'eusse vu, il me semblait que l'homme me conquerrait tout de suite, que, par le charme et la grâce qui émanaient de toute sa personne, il aurait une prise extraordinaire, non sur mes convictions, mais sur mon esprit. J'entendais déjà le timbre affectueux de sa voix et j'admirais ses mains, ses mains jolies et fines à l'égal de celles d'une femme, ou comme celles d'un abbé du dix-huitième. Avec lui, j'aurais apparemment oublié la terrible phrase de Mignet : « L'ordre des Jésuites, cette société habile, active, infatigable, qui, pour arriver à ses fins, ose tout, même le bien ! »

Le Père Liagre est mort !

Et je m'afflige, et je me plains. Qui sait, je fusse peut-être devenu un peu son ami. Ses cau-

series élégantes et substantielles, ses paroles d'expansion sincère et de réconfort auraient à la longue émoussé l'aigu de mon chagrin. Avec, près de moi, cette haute intelligence, point du tout enfroquée et qui, tout de suite, eût compris les penchants mélancoliques de ma nature, j'aurais supporté plus fermement la longueur de l'exil...

Le Père Liagre est mort! Et c'est moi, juge délégué, qui dresserai demain l'acte de décès!

L'enterrement a lieu à cinq heures. Vers midi, je pars en train spécial avec le Commissaire de district et le substitut du Procureur d'Etat. Quelques passagers de marque, qui se trouvent actuellement à Léo, nous accompagnent. C'est le sympathique, le très intéressant commandant Lothaire, mon aimable collègue Meurice, M. le lieutenant Knitélius, le chef de poste de Bankana, les charmants Pères de Haes, Vermeulen et Vangenechten. Ah! les savoureux noms flamands!

Trente soldats Batétélas, commandés par M. de Simony, ont également pris place dans un wagon : c'est le peloton d'élite qui rendra les honneurs militaires au défunt.

En chemin, la compagnie s'augmente de MM. Briard et Waelbroeck, directeurs de la S. A. B. de Kinshassa, de M. le commandant du génie Rahier et de M. l'ingénieur Cerkel, de n'Dolo.

Vers 3 heures, le train s'arrête devant la rampe escarpée qui mène à la mission de Ki Mwenza. Le temps est sombre ; il pleut, et, sans répit, le tonnerre roule là-haut dans les nuées noires. Nous gravissons péniblement la côte en soufflant, en suant, tu devrais voir ! Nos mac-ferlanes nous semblent plus pesants que le rocher de Sisyphe... Enfin, nous sommes sur le plateau, dans les larges chemins bordés d'ananas, au milieu des plantations d'arachides et de patates douces de la mission. De-ci, de-là, des maisons en briques rouges et couvertes de chaume s'éparpillent, à demi masquées par les élaïs et les eucalyptus. Et nous voici tout à coup entourés d'une foule de petits moricauds aux vives figures, ceints du chapelet et tout « enscapulés », qui s'emparent de nos mains en disant : « M'botté, m'botté ! » ce qui signifie « Bonjour, bonjour ! »

Le père Vermeulen — belle figure d'ascète à l'opulente barbe rousse — les écarte doucement et vient nous souhaiter la bienvenue. Il nous raconte en pleurant que le Supérieur est mort à deux heures du matin ; il était souffrant depuis son retour d'Europe, mais on ne supposait point que la maladie dût l'emporter aussi vite. La veille encore, il s'était lentement promené au clair de lune dans les allées du parc. La désolation est immense parmi tous ces garçons et ces fillettes de

la mission qui adoraient leur Directeur. Ces petits ne veulent pas quitter la maison mortuaire. Et, de fait, j'aperçois là-bas une foule de négrillons massés devant un « chimbèque » plus vaste que les autres... C'est là que repose le Père Liagre. Quand nous approchons de la demeure, les enfants, silencieux, se retirent avec respect.

La cellule du Supérieur est située dans l'aile droite. Le Père Vermeulen nous y conduit. Il ouvre la porte et, dans le recueillement solennel, nous regardons, nous contemplons le grand mort. Il est là, étendu sur une couchette de fer, paré de ses habits sacerdotaux, de la chemise tuyautée, de l'étole aux couleurs amorties, fanées par le soleil. On l'a chaussé de ses mules noires. La barbe auguste se répand à flots argentés sur sa poitrine. Les mains violettes serrent le crucifix. La tête blême, nullement strapassée par la souffrance, garde dans l'inéveillable sommeil un caractère superbe. Quelle tranquillité, quelle grandeur morale dans cette figure! Un vrai modèle pour un Berruguète...

Cependant, on apporte la bière. C'est un coffre très large et très haut, une sorte de sarcophage en planches frustes, ajustées tellement quellement et que le rabot n'a pas égalisées. Et, je t'assure, ce cercueil est admirable!

On n'attend plus que le grand Supérieur, le

Père Van Hencxthoven, qui doit arriver de Kisantou pour officier. Et précisément, le voici, l'abbé, qui vient à nous les mains affectueusement tendues. C'est un grand homme maigre, tout en nerfs, à la mine imposante et dont les yeux embusqués sous les sourcils lancent au travers des lunettes de vifs éclairs. Je te reparlerai de celui-là.

Les marteaux résonnent...

Enfin, tout est prêt. La porte s'ouvre et le cercueil paraît, porté, non sur les épaules, mais, ce qui est bien plus touchant, dans les bras de huit catéchumènes... Un coq qui poursuivait une poule s'arrête soudain devant nous et lance un kokoriko éclatant. En même temps :

— Garde à vous!

— Apprêtez armes!

— Joue — Feu!

Brrroum!

C'est la salve des Batételas, une salve magnifique qui se répercute au loin sur les montagnes et s'éteint dans le grondement du tonnerre!

Alors, s'ébranle le cortège, et les clairons sonnent aux champs!

Ah! sacrebleu, mon cher, que c'est beau!

Dans la modeste chapelle, la cérémonie atteint au grandiose. L'encens fume, le père Supérieur entonne le *Dies iræ*... Et ces petits enfants de chœur tout noirs...

Mais tout à l'heure tu vas me croire un peu converti... Hé, n'aie donc pas peur. Et puis, vois-tu, c'est l'épanchement d'une première impression.

A présent, nous sommes dans la grande allée de palmiers qui mène au cimetière. Cette fois, une centaine de fillettes noires, vêtues de robes bleues, marchent en tête du cortège sous la conduite de six religieuses dont les ailes des bonnets flottent sous le vent. Et la troupe enfantine entonne à mi-voix, très harmonieusement, un cantique qui me va dans le tréfond du cœur...

Nous sommes arrivés au champ de repos, une sorte de clairière dans la forêt touffue. Quelques tombes seulement, autour desquelles poussent les raides panaches des ananas.

Les enfants, les sœurs se sont rangés en cercle à quelque distance d'une grande fosse béante. Déjà, le peloton de Batételas est aligné en face, un peu dissimulé derrière le feuillage et les cordes des lianes...

Le cercueil apparaît, frôlant les élaïs dont les palmes s'écartent et se relèvent avec un bruit de soie :

— Garde à vous !

— Apprêtez armes !

— Joue — Feu !

Brrroum !

Les clairons sonnent aux champs ! Et, de nouveau, un petit frisson, tu sais bien ce petit frisson que donne le sublime...

Les petites filles et les religieuses ont tressauté à la formidable détonation. C'est alors que j'aperçois une sœur d'une rare beauté. Le visage est pâle. amaigri. C'est l'anémie qui fait un peu saillir ces pommettes... Comme les yeux noirs brûlent, flamboient dans cette belle figure dont l'expression reste pourtant très douce, rêveuse !

J'éprouve une émotion singulière... Et puis, n'est-ce pas la première femme blanche que je vois depuis tant de jours !

Et voici que la jeune fille se met à pleurer. Car c'est la minute solennelle : on descend l'immense cercueil dans la fosse...

Quand, après le Commissaire de district, je jette ma pelletée de terre sur le coffre, je crois bien qu'une larme furtive...

Tous, nous revenons émus, poignés, le cœur sonnant à grands coups dans la poitrine. Et, tandis que nous dévalons pour regagner le train qui nous attend au bas de la montagne, le Commandant me dit à voix basse : « Je n'ai jamais rien vu d'aussi impressionnant. Mais, dites-moi, avez-vous remarqué cette jeune sœur ? C'est une de vos compatriotes, une Bruxelloise de la rue de Flandre... »

Alors, toute cette succession de plateaux sauvages, toutes ces frondaisons serrées, magnifiques, houlant comme une mer autour de Ki Mwenza, ce ciel violent qui roule au-dessus de nos têtes ses nues chargées de foudre, tout cet admirable tableau s'efface soudain devant mes yeux et, l'âme saisie de détresse, je vois mes chers pignons à escaliers, mon cher marché Sainte-Catherine avec ses fleurs de beurre, ses *vliercbloemen* de printemps, tout mon vieux « bas de la ville » que j'adore et que je ne dois plus revoir avant qu'il soit si longtemps !...

L'Incendie

Un soir de tornade — je venais à peine d'arriver à Léopoldville — j'étais chez mon ami Philippart. Assis sous la véranda de sa maison qui domine le *beach*, nous regardions en silence les fulgurations magiques illuminer la nappe immense du fleuve ainsi que les *cliffs* sablonneux par-delà Brazzaville.

Il ne pleuvait pas encore, mais le tonnerre grondait et le vent déchaîné menait grand tapage dans les bananiers et les bambous. Soudain, j'aperçus une forte lueur du côté de Galiéma.

— Voyez donc ! criai-je à mon camarade.

Déjà, il était debout.

— Sacrebleu, mais c'est le camp de mes travailleurs qui brûle !

Il bondit dans sa chambre et, me jetant sa capote d'officier et un parasol :

— Vite couvrez-vous, me dit-il, moi j'ai ma pélerine. Courons !

Nous dégringolons l'escalier ajusté comme une échelle de moulin au flanc de la maisonnette, et, sautant par-dessus les poutres et les plaques de tôle qui encombraient le *slip*, nous voilà sur la voie ferrée.

Philippart me devança tout de suite. Pour moi, embarrassé par ce pesant paletot qui me tombait jusqu'aux chevilles et m'étouffait, retardé par les rafales enragées qui m'arrêtaient brusquement comme un mur, je ne trottais qu'avec peine, tandis que mon long et maigre camarade semblait fendre le vent. Au milieu des éclairs, je voyais se détacher sur le sable sa fine silhouette surmontée d'un large sombrero. On eut dit d'un épouvantail, ou plutôt il ressemblait au Matamore du capitaine Fracasse.

Bientôt, je ne le vis plus.....

*
* *

Je le retrouvai dans la rue du camp, au milieu d'une troupe de noirs hurlants et bondissants comme des démons.

Le spectacle était grandiose.

Six paillottes brûlaient en flammes claires que le vent inclinait et faisait ronfler et siffler comme les fusées des lampes d'émailleur.

Il n'y avait presque pas de fumée. La chaleur était formidable.

Les nègres poussaient des cris de rage; armés de sticks, on eût dit qu'ils s'assommaient les uns les autres avec une furie sans pareille. Des femmes, portant des petits enfants dans les bras, jetaient des clameurs épouvantables.

Il paraît que le feu avait été communiqué par le tison des Bangalas qui s'étaient pris de querelle avec les Batételas.

En plein dans le sabbat, Philippart «gueulait» des mots fiottes que je ne comprenais pas, et tâchait de ramener à la raison les bandes affolées. J'étais émerveillé de son audace.

Tout secours était impossible : il ne fallait pas songer à éteindre le terrible brasier, bien qu'un ruisseau coulât à quelque distance. Mais on pouvait encore sauver les chimbèques des alentours. C'est ce que le jeune commandant s'efforçait de montrer à ces malheureux.

Soudain, il saisit un noir à la volée et, le soulevant, il le lança pour ainsi dire sur un toit de paille qui commençait à flamber. En même temps il lui jeta un stick et l'obligea de battre le chaume pour éteindre les premières flammes.

Cette fois, les noirs avaient compris : le vacarme s'atténua un instant. Quelques-uns se hissèrent sur les toits des cabanes les plus menacées et, à

coups de gaules, luttèrent contre les flammèches et les brandons apportés par le vent.

Toutefois, je ne sais ce qui serait advenu, si, tout à coup, les nuages n'avaient crevé en cataractes. Il était temps, le feu s'éteignit en grésillant et une épaisse fumée emplit les airs.

J'avais déployé mon immense parasol et cherchais Philippart afin de lui faire partager ce mince abri. Mais il avait disparu.

— *Wapi mundélé?* [1] criai-je aux noirs qui recommençaient à vociférer.

Ils ne m'entendaient pas. Je devenais très anxieux. Enfin, un grand diable étendit le bras dans la direction du sud et dit :

— *Kouna, kouna!* [2]

Je me mis à courir. Quelques instants après, j'arrivais au camp des Bangalas éclairé par une multitude de petites flammes d'huile de palme. Philippart était là, haranguant une foule hostile et mauvaise qui murmurait et ricanait. Rien n'était plus effrayant que ces cannibales accroupis, terribles avec leurs crêtes féroces et leurs dents limées en pointe.,.

— *Lobi matabiche minghi!* [3] criait mon ami en imitant le geste du chicotteur.

1. Où est le blanc?
2. Là-bas.
3. Demain je vous en donnerai!

Je le saisis par le bras.

— Venez ! dis-je.

Il s'écria, tout bouillant de colère :

— Ce sont ces canailles qui ont mis le feu aux cases des Batételas. Ils paîront ça demain !

Je l'entraînai non sans peine. Rempli de pitié, il voulut s'occuper encore des victimes de l'incendie, leur assurer un gîte provisoire. Il apaisa les pauvres bougres et ne prétendit pas s'en aller avant d'avoir réconforté tout le monde par de sincères promesses.

***

Il était fort tard quand nous nous retrouvâmes sur la route de la station. La pluie avait cessé. Mon ami Philippart se taisait. Une détente s'était faite chez ce grand garçon plein de nerfs, et il marchait maintenant tout courbé. Nous allions pensifs, pataugeant dans la boue et les flaques ; nous étions trempés jusqu'aux os.

Le premier, je rompis le silence :

— C'est curieux, dis-je, l'impression de sécurité que je sentais au milieu de ces sauvages que je vois en somme pour la première fois...

— N'est-ce pas, fit-il, ce sont de bons enfants après tout. Il n'y a que ces canailles de Bangalas...

— Je n'ai été réellement inquiet que pour vous ; tout de même, ces Bangalas ne me semblent pas très souples...

— Oh ils n'auraient pas bougé... Je les regardais avec des yeux de dompteur.

C'était vrai. Il y avait du fluide dans son regard.

Philippart était décidément harassé. Je lui offris mon bras, sur lequel il s'appuya sans se faire davantage prier. Nous ne dîmes plus un mot. Mais nos cœurs monologuaient et s'entendaient : ils s'étaient encore rapprochés en cette nuit mémorable. Nous savions maintenant que dans le triste exil, quoiqu'il arrivât, nous pouvions compter l'un sur l'autre. Nous étions deux frères...

Et c'est le plus jeune, le bon, le brave, qui est parti le premier à vingt-quatre ans !

*
* *

Georges Philippart ! Son portrait est là dans le cadre à chevalet placé sur ma table de travail. Oui, voilà bien sa figure à la fois énergique et douce, où, au fond des yeux, il y a encore la belle confiance de la jeunesse...

Tout le monde estimait ce garçon de caractère droit et d'inépuisable obligeance.

Nul comme lui ne savait être tout à tous.

Ses travailleurs noirs lui étaient dévoués : il eût pu s'en faire craindre, il préférait s'en faire aimer. C'était un maître juste, clément, qui s'attendrissait devant leur rude labeur. Sa pitié ne se lassait pas de les entendre et de les soulager...

Cependant, il se prenait pour un égoïste ; et il disait aussi qu'il était un désabusé !

Dans nos bonnes conversations du soir, par devoir d'aînesse, je combattais de mon mieux ce penchant à la désespérance qui, au fond, n'était certainement chez mon ami qu'une attitude romanesque assez ordinaire chez la jeunesse cultivée de ce siècle.

Non, je ne le croyais pas. Je le raillais, je souriais à ses déclamations. Est-ce qu'il ne suffisait pas que je l'entendisse parler de sa mère ? Oh comme il en parlait bien ! C'est surtout pour cela que je l'aimais d'abord. Je me rappelle sa tristesse, quand, un soir de courrier, on lui remit ses lettres. Aucune ne portait l'écriture de la « maman » et il était bouleversé. Quelle abominable nuit ! Mais aussi, cette joie, le lendemain, quand on lui apporta la lettre attendue, oubliée par le postier !

Il ne cessa plus de fredonner son air favori, l'hymne au Printemps de *Samson et Dalila*... Non, non c'était un cœur vibrant et chaud.

Georges Philippart !...

C'était une âme de « fine fabrique », sans replis, un peu dépaysée au milieu de ces Européens souvent bravaches et infatués de leurs chevrons. Mais, dans l'ardeur d'un travail intelligent, elle se fût bien vite acclimatée tout en demeurant distinguée, inaccessible aux vanités puériles, comme incorruptible aux brutalités vulgaires.

Georges Philippart, cher ami si tristement disparu, c'est à Toi que je pense chaque fois que je relis ce vers hautain de Byron :

Among them, but not of them.

Parmi eux, mais non comme eux !

Ki Mwenza

La veille de la Pentecôte, nous partîmes pour Ki Mwenza au clairon du matin.

Tout de suite après le raidillon qui mène aux paillottes des soldats, on s'engage dans l'ancien chemin des caravanes.

Il faisait gris ce jour-là et la marche était bonne dans la fraîcheur du brouillard.

J'avais un compagnon singulier à qui j'aurais bien voulu ressembler en somme, surtout moralement, car, j'en réponds, celui-là ne fut jamais triste ! Un Liégeois d'ailleurs : M. J. Pirard. Le souvenir du fleuve natal ne pouvait l'assombrir, même une seconde. C'était mon perpétuel étonnement que son âme insouciante, toujours égale et qui ne regrettait rien de rien.

Nous n'avions pas, je pense, une seule sensation commune : pourtant, nous nous entendions très bien, ayant beaucoup d'indulgence l'un pour l'autre.

Je me rappelle qu'au tournant du zila nous vîmes des petits oiseaux couleur de cendre, d'une grâce et d'une vivacité incomparables. Ils se posaient sur la pointe des herbes qui se courbaient à peine. Comme je m'extasiais :

— Oh ! s'exclama mon ami avec dédain, ces oiseaux ne sont pas jolis...

— Comment pas jolis ? Mais on dirait presque nos moineaux d'Europe !

— Eh bien ?

— Eh bien cela suffit pour qu'ils soient admirables !

— Que vous êtes drôle ! Alors qu'est-ce que vous dites de ces cardinaux ?

En ce moment, toute une bande d'oiseaux jaunes et roses, huppés d'écarlate, s'abattaient dans le fourré à deux pas de nous.

— Oh des oiseaux de volière ! Tout de même, j'en conviens, ils ne sont pas laids...

— Ce n'est pas malheureux ! Ceux-ci, à la bonne heure ! Il faudra que je vienne ici un dimanche matin avec ma carabine « pour en tirer un bon plat... »

Il ne voyait partout que bêtes à manger ou à empailler. Un véritable tempérament d'Africain d'ailleurs. Hélas, que n'étais-je aimable, obligeant et gai comme lui !

*
* *

Nous nous enfonçâmes sous bois ; on n'entendait plus cet harmonieux bruit de grève que font les chutes lointaines...

Au bas de la montagne, nous guéâmes une rivière que les dernières pluies avaient fortement enflée et qui débordait de son lit. Son courant échevelait de belles mousses aquatiques, très douces aux pieds ; et parfois des fleurs, semblables à nos douves, sortaient de l'eau rapide pour secouer devant nous leurs pauvres têtes noyées et désespérées.

La route est peu pittoresque entre Léo et Ki Mwenza. Par contre, elle est fatigante à cause d'un tas de « gripettes » semées de cailloux et de tranchants de quartz.

Le sol pauvre nourrit à peine une végétation rabougrie et c'est seulement aux environs des villages, sur des versants fournis d'un humus plus épais, que les arbres reprennent toute leur puissance et forment de foisonnants bouquets.

Il était neuf heures que le brouillard persistait toujours.

A mon vif contentement, il fondit en pluie fine qui ne cessa plus de tomber tout le long du voyage. Mon compagnon maugréait sous son mac-ferlane alourdi, car c'était un enragé de soleil, du « beau soleu » qui lui rappelait, sans l'attrister d'ailleurs, les gais dimanches de pic-

niques, quand « on s'en allait » à Aywaille dans le char à bancs tout fleuri de demoiselles...

Au milieu d'une rampe, nous rencontrâmes une caravane de noirs qui portaient de longues moutètes de chicwangues. Ils venaient de loin, ployés sous le lourd et flexible fardeau qui les entraînait sur la pente et qu'ils soutenaient tant bien que mal avec de longues gaules.

Des enfants démesurément petits, âgés de deux ou trois ans à peine, portaient sur la tête quatre pains de manioc, c'est-à-dire près de cinq kilos ! Les yeux leur sortaient de la figure, leurs joues tremblotaient sous la secousse de leurs pas...

Oh ces corps chétifs, au ventre ballonné avec un nombril énorme comme un écrou ! Et ce regard de coin, effaré, ce détour défiant qu'ils faisaient tous à la vue des visages pâles !

Ils ne savaient pas, ces petits, comme nous les eussions volontiers soulagés !

Ç'a été une de nos grandes peines, ces enfants qui roulaient épuisés sur le sol, les jours de prestation à Léopoldville.

Aussi, je me console en pensant que M. Costermans, qui aime les négrillons, a depuis longtemps interdit aux chefs des villages de recruter des porteurs de chicwangues parmi les petits enfants...

Dans la file, il y avait quelques femmes horriblement sales et maigres ; elles n'étaient pas les moins chargées. A la queue, se traînait une gamine qui portait dix chicwangues ! Elle était, ma foi, assez grasse mais toute « cronte » ; ses seins ballottaient comme des goîtres.

Tout en cheminant, je songeais qu'on ne ferait peut-être rien de durable en Afrique, tant que la femme ne serait point sortie de cet affreux servage qui la ravale plus bas même que les porcs.

Mais on travaille à son émancipation. Celle-ci sera. Attendons-la sans trop de vertueuse impatience, nous qui avons mis tant de siècles à découvrir une âme à nos mères !

Une telle réforme, d'ailleurs, ne peut s'établir par l'effet d'un édit soudain. Il faut qu'on y prépare doucement les races sauvages et ne point faire brèche dans leurs mœurs. Elle doit fructifier dans les cervelles de plusieurs générations ; ce sera la fleur lente à venir, comme celle de l'aloès, d'une éducation progressive...

*
* *

Enfin, vers onze heures, nous traversions la voie ferrée pour nous engager dans un sentier montueux qui serpente à travers bois.

Nous atteignîmes bientôt au plateau où les parties dérodées alternaient avec de belles cultures d'arachides. Une large route, bordée d'ananas, s'ouvrait maintenant devant nous, qui menait à la Mission. De la hauteur, on domine toute une succession de vallées et de montagnes au versant desquelles se déroule net, propre, le ruban jaune du chemin de fer. Tout cela, noyé dans la fine brume de la pluie, formait un tableau d'intense mélancolie où il n'y avait plus rien du paysage tropical et qui ressemblait à s'y méprendre, pour le mouvement et la couleur, aux sites du Grand Duché de Luxembourg.

Dix minutes après, nous rentrions sous bois. Nous nous découvrîmes, en passant devant le petit cimetière établi à l'ombre des parasoliers et des élaïs. C'est là que dort le Père Liagre. Sa tombe, exhaussée en parterre, occupe le centre du champ de repos; elle est piquée d'une croix de bois. Je ne sais rien de plus émouvant que sa simplicité.

Comme nous arrivions dans le parc de la Colonie, deux religieux, l'un très grand et très mince, avec une soyeuse barbe noire, l'autre petit, trapu, avec une opulente barbe roussâtre, se portèrent à notre rencontre, pleins d'un empressement joyeux.

C'étaient le Père Stanislas Devos, supérieur de Ki Mwenza et le Père Vermeulen.

Ils nous congratulèrent avec affabilité sur notre bonne mine et nous conduisirent dans nos cellules respectives. Car nous étions guêtrés de boue, tout ruisselants de sueur et de pluie.

Le bâtiment principal de la Mission est très simple. C'est une construction en briques rouges, flanquée de deux ailes sur quoi pose le toit de la grande véranda. A quelque distance court un long bâti couvert de chaume et qui contient une dizaine de cellules. Cela ressemble assez aux hâtives habitations des briquetiers de chez nous.

C'est là que nous étions logés, dans une chambrette très propre, où je ne pus découvrir le moindre cancrelat malgré une inspection des plus minutieuses.

Délassés par de copieuses ablutions, nous reparûmes rasés de frais et fringants sous nos costumes de pierrots.

Le temps de nous présenter au frère pharmacien ainsi qu'au frère jardinier et voilà qu'un coucou se mit à chanter midi...

Nous passâmes au réfectoire.

*
* *

Dès que je pénétrai dans cette salle vaste, sévère, aux murs blanchis au « pembé », je fus envahi d'une émotion délicieuse.

Au fond de la pièce, il y avait une sorte d'armoire flamande d'un aspect ami de vieux meuble de ferme. La petite horloge en bois découpé me réjouissait avec sa figure familière et son vif tic-tac. Mais la table surtout m'enchantait par sa rusticité, sa nappe brodée de reprises, ses gros verres, ses lourdes assiettes de faïence et ses couverts d'étain.

Tout cela, d'un beau ton cru, eût peut-être fini par fatiguer l'œil si, au centre, on n'avait posé, en guise de dressoir, une véritable merveille.

C'était une fine manne du Kasaï remplie de longues bananes mûres qui ressemblaient à des croissants d'or !

Je ne me rappelle pas avoir jamais vu, même chez nos vieux maîtres flamands, une corbeille de fruits si truculente et d'une telle splendeur ! Je ne me lassais pas de l'admirer.

Cependant, le Père Devos récitait le bénédicité en caressant sa belle barbe noire d'un geste machinal. Un petit nègre, qui s'avançait avec une soupière fumante, s'arrêta dans l'encadrement de la porte...

Nous nous tenions debout, les mains jointes au dossier de notre chaise, et nous faisions les répons. Et cela était très solennel...

J'avoue qu'il ne me vint pas un seul instant à l'esprit de prendre une attitude, d'affirmer mes

principes de libre penseur. Bien mieux, cela m'amusa, je veux dire que cela m'attendrit, de voir que je n'avais pas oublié le signe de la croix que faisaient mes doigts de gosse...

Et dans cette grande salle sombre et fraîche, auprès de ces religieux au calme visage et de ces frères ouvriers aux simples propos, j'avais l'impression de vivre une Cène de Rembrandt ou de Von Uhde, ce peintre mystique et réaliste qui transpose le nouveau Testament et assemble autour de la table du Sauveur de rudes tâcherons modernes...

*
* *

Le soleil parut l'après-midi et le sable du plateau s'embrasa.

Nous allâmes visiter les chimbèques des pensionnaires de la Mission. Le Père Vermeulen nous montra d'abord le dortoir, une maison de briques, spacieuse, bien aérée. Une seule chambre où, le long des murs, s'aligne toute une file de « boxes » surélevés, meublés d'une natte.

Le nègre n'est pas douillet ; il dort sur la dure aussi profondément que s'il reposait dans la plume. Ce petit « box » de Ki Mwenza devait lui sembler un raffinement suprême, le dernier mot du confort. Des images de sainteté, des por-

Cliché de M. J. Pirard.

KI MWENZA

Le Frère jardinier. Le Juge. Le Père Vermeulen. Agents de la Cie du Chem. de Fer.

traits du père Liagre étaient épinglés aux cloisons de chaque case. Je remarquai la photographie d'une vieille dame dans un box du milieu.

— C'est la couchette de Thomas, nous dit le Père Vermeulen. Thomas est un Sangho qui a passé six mois en Europe. Voilà le portrait de sa marraine, la douairière de X... La bonne dame n'oublie pas son filleul, comme vous voyez...

En effet, sur la planche fixée au-dessus du lit, il y avait deux grands coffres jaunes munis de cadenas brillants, et tout remplis nous assurait-on, de linge et de costumes. Sur l'un d'eux trônait un chapeau melon ! Le jeune Thomas avait pris en Europe le goût de la toilette ; il portait le pagne avec beaucoup de répugnance et attendait impatiemment le dimanche afin de se parer. C'était le dandy, le « kitoko » de la Mission.

Nous passâmes à la charpenterie, déserte en ce moment, car c'était l'heure de la classe. Une foule de petits ouvrages commencés révélaient la réelle adresse des ouvriers noirs. Les outils étaient rangés sous le banc de menuisier ou pendus au mur dans un ordre parfait. Un amas de copeaux tout frais — du *schofelein !* — brossés dans un coin, exhalait une bonne odeur évocatrice...

Comme nous sortions de l'atelier, j'entendis les voix des enfants qui ânonnaient en chœur dans

l'école toute proche. Et cela ravit mes oreilles. Le Père Vermeulen nous expliqua qu'on apprenait à lire et à écrire en fiotte aux pensionnaires. A quelques-uns seulement on enseigne le français. Au-delà de dix ans, le nègre ne fait plus aucun progrès. Sa nature est réfractaire aux travaux de l'esprit : bien vite, l'instinct reprend le dessus.

Nous nous dirigions vers l'école, quand une cloche tinta et une foule de négrillons s'échappèrent de la maison en poussant des cris de joie. Toutefois notre présence les jeta soudain dans une grande surprise. Peu à peu, ils approchèrent cependant, tournèrent autour de nous, et bientôt sur un signe du Père ils s'enhardirent jusqu'à prendre nos mains en disant « m'botté, m'botté! »

Ils étaient charmants, très éveillés, et recevaient nos petites tapes sur les joues avec un large sourire. Il y en avait de toutes les couleurs, depuis le ton mulâtre jusqu'au noir d'ébène. Tous respiraient la vigueur et la santé, en dépit de leur gros ventre que le nombril énorme semblait boucher comme une bonde.

A la fin, ils se dispersèrent dans leur enclos et se mirent à préparer leur repas composé de bananes et de patates douces que, au gré de leur fantaisie, ils mangeaient crues ou rôties sous la cendre de petits foyers.

Ils se partageaient ces aliments avec une générosité insouciante. J'ai souvent remarqué cette fraternité des noirs entre eux en ce qui concerne la nourriture et le vêtement. Par contre, ils ne sont pas Samaritains : c'est à peine s'ils prodiguent des soins au compagnon malade. Ils l'abandonnent à son sort. S'il meurt, « mambou yandi », c'est son affaire ! comme ils disent. L'homme ne vaut pour eux qu'autant qu'il est valide.

Il était cinq heures ; nous avions trop peu de temps pour aller saluer les sœurs et nous remîmes cette visite au lendemain.

Le soir s'avançait déjà, grave et tranquille. Derrière le bâtiment de la Colonie, le panorama resplendissait. Rien n'était si beau que le mouvement des monts aux ondulations larges, puissantes comme les vagues d'une mer tempêtueuse. Le centre du tableau était surtout admirable : ici, les collines d'avant plan qui s'affaissent et forment brèche, laissaient apercevoir un triple étage de montagnes lointaines qui baignaient dans une vapeur bleuâtre. C'est là que le soleil s'éteignait. La pourpre du crépuscule se mêlait au bleu mystique. La nuit descendait, semant une poudre mauve d'une suavité inexprimable. Et la cloche de la chapelle tintait l'angelus...

Après le repas, je rêvai longtemps dans les chemins du grand parc, sous la belle clarté de la

lune. Je rentrai tard. Le Père Devos travaillait encore. Sa petite lampe brillait à travers les fentes des volets. Et j'enviais ce moine qui écrivait dans les immatérielles ivresses du silence...

*
* *

Le lendemain, en entrant au réfectoire, je fus ébloui par un « cramique », un vrai cramique plein de *corinthes*, qui, dans la manne du Kasaï, remplaçait les bananes d'or. J'en avais perdu le goût depuis Bankana. Encouragé par le Père Devos qui ne mangeait pas, lui, à cause de la grand'messe de sept heures, et qui souriait affectueusement à mon appétit, j'allai, je pense bien, jusqu'aux extrêmes limites de la gourmandise, là où elle se transforme, décourage l'indulgence et s'appelle plutôt « goinfrerie ». Mais bah! les pères sont si gentiment tolérants en Afrique!

Après déjeuner, nous nous rendîmes à l'office. Le soleil dardait déjà, au point de nous obliger au casque pour faire le court chemin qui mène à l'église.

La chapelle de Ki Mwenza est assez vaste. Elle est construite en planches et recouverte de *matitis*. Le chœur, décoré avec un certain soin et pourvu d'un autel polychrome, ne s'élève point

toutefois au-dessus de la banalité des modèles de cette froide et si vulgaire école Saint-Luc.

Quand nous arrivâmes, tous les petits garçons et les petites filles de la Colonie étaient déjà assis sur les bancs. Derrière eux, et débordant sous l'immense véranda du seuil, se tenaient une foule de noirs venus des villages voisins pour assister à la Grand-messe de la Pentecôte.

Les sœurs entouraient l'harmonium placé sur la gauche, dans le fond du sanctuaire : la vue de ces robes blanches m'était très douce...

Dès que nous fûmes à notre place, une suave musique s'éleva : un regard discret me permit de reconnaître la musicienne. C'était la pâle jeune fille aux beaux yeux noirs que j'avais admirée le jour des funérailles du père Liagre.

Cependant, le père Devos, revêtu de ses habits de fête, monta les degrés de l'autel, tandis que quatre négrillons couverts du surplis tuyauté et juponnés de rouge, s'agenouillaient à ses côtés.

La sonnette tinta et l'office commença dans la fumée des encensoirs.

Les petits chantaient des cantiques en fiotte avec justesse, et parfois l'harmonium modulait une jolie phrase de transition.

Je regardais les enfants de chœur et je rebroussais vingt-cinq ans ! Je revivais quelques minutes de ma lointaine et sombre enfance... Oui, je

voyais la chapelle du lycée où, petit garçon déjà exilé et triste, je chantais au lutrin, à moins que je ne fusse là-bas dans le chœur, occupé, comme ces petits nègres, à balancer fièrement mon encensoir ou bien à servir la messe des bons aumôniers Barascud et Blampignon !...

***

Après Vêpres, nous nous rendîmes chez les Sœurs.

Prévenues par téléphone, elles s'avançaient à notre rencontre dans la grande allée de palmiers et de dracénas tracée juste en face de leur maison blanche.

J'éprouvais, je l'avoue, une certaine émotion et je tressaillais d'une sorte de petite joie anxieuse à la pensée que j'allais entendre enfin des voix d'Européennes.

Le Père Devos nous présenta à la Mère supérieure qui, après quelques paroles cordiales, nous présenta à son tour à sœur Marie, à sœur Mathilde, à sœur Thérèse et enfin à sœur Pauline.

Je ne sais quelle fut l'attitude de mon compagnon devant ces jeunes femmes souriantes : j'étais trop occupé de moi-même.

Pourquoi le cacherais-je? Pour cette visite extraordinaire, j'avais revêtu mon plus beau

costume blanc et relevé mes moustaches d'un doigt nerveux.

Enfin, je m'appliquai à être timide sans gaucherie et, tant pis, j'essayai tout ce que je pus pour ne pas déplaire...

Je me réjouis d'abord de la bonne mine de ces religieuses.

L'une d'elles, sœur Pauline je pense, me sembla même une assez riche nature, comme on dit. Rien d'étonnant, c'était une flamande.

Il n'y avait pas jusqu'à la jolie sœur aux yeux profonds, ma compatriote, dont le visage émacié ne me parût coloré d'une pâleur chaude, très séduisante.

Nous nous installâmes sous la véranda où il fallut bien, malgré mes protestations, que je prisse le siège d'honneur.

Je présidai donc la petite assemblée, ce qui m'obligeait à quelque discours.

Je félicitai les courageuses femmes des soins qu'elles donnaient à leurs élèves; la discipline et la vive intelligence des négrillonnes m'avaient déjà émerveillé quelques mois auparavant.

Je ne trouvais à reprendre qu'à leur robe de flanelle rayée, d'une froide couleur violacée et d'une coupe paysanne qui n'allait pas du tout à leur gentillesse, les faisait lourdes et même un peu grotesques.

Mais le pagne, si gracieux, n'eût point satisfait la décence.

Je n'insistai pas du reste et changeai promptement de sujet.

Les sœurs nous avaient envoyé après la grand'-messe un gâteau superbe, à contreforts, surmonté d'une couronne de confiture et de tranches d'ananas, un de ces gâteaux crénelés comme on en voit encore aux vitrines des vieilles pâtisseries de la rue de l'Escalier.

Je louai cette friandise en connaisseur averti, si bien que les aimables femmes nous promirent pour le lendemain une tarte à la crème !

Après quoi, prenant de l'assurance, je contai mes premières impressions d'Afrique avec une petite bonne humeur retrouvée sous les regards de ces doux yeux féminins.

Elles souriaient, les bonnes sœurs ; je crois même que la grosse sœur Pauline eut un petit éclat de rire lorsque, tout frémissant de dégoût à l'idée des insectes d'Afrique, j'affirmai que j'eusse moins redouté, le soir sous ma moustiquaire, de me trouver subitement en présence d'un hippopotame ou d'un crocodile que de voir un ignoble cancrelat courir sur ma couverture !

Oh ! ces insectes doués d'une vélocité incroyable ! On dirait, ma parole, qu'ils sont à bicyclette !

Je ne cachai pas non plus ma forte répugnance à l'égard des araignées, si grosses qu'elles font « plouff » en tombant du plafond sur le sol !

Peu à peu, enhardies par ces confidences, les sœurs contèrent à leur tour les petits ennuis des pays chauds.

J'écoutais leurs histoires dolentes, et c'était comme une sorte de Décaméron chaste. La fièvre ne rôdait-elle pas autour de nous, plus proche que la peste ne l'était à Florence des jardins de la belle princesse Fiammetta ?

Cependant, le soleil avait disparu et le ciel roulait de noirs nuages. Une tornade menaçait. Les élaïs de la cour de récréation rebroussaient leurs longues palmes ; des aigles charognards passaient, se laissant emporter par le vent. Du sable volait dans l'air.

Alors, la sœur Mathilde qui n'avait encore rien dit, exprima cette réflexion d'une voix molle, résignée — une voix de la rue des Chartreux :

— Nous ne savons qu'à même pas avoir deux jours de bon temps deux jours de suite...

Ah la bonne bouffée du pays ! Est-ce vrai que j'en étais si loin, si loin ? Je ne savais plus... J'aurais voulu embrasser la sœur Mathilde, car elle venait de verser un baume délicieux dans mon cœur toujours endolori...

*
* *

Nous assistâmes le lendemain à la bénédiction nuptiale de cinq jeunes couples noirs que je mariai ensuite sous la véranda de la Mission [1]. Le Père Devos, linguiste émérite, me servait d'interprète et traduisit avec verve le petit speach que j'adressai aux époux après la signature de l'acte.

Les maris, forgerons et agriculteurs de la Colonie, s'étaient construit, non loin de la demeure des Pères, des chimbèques spacieux que je leur fis l'honneur de visiter. Le lit de noces, par exemple, me sembla peu douillet : il se composait uniquement d'une claie surélevée. Il me parut aussi ridiculement étroit ; il est vrai que les époux, bien plus jeunes que Daphnis et Chloé, n'étaient guère corpulents. Je ne doutai pas un seul instant d'ailleurs que ce vice de construction ne fût prémédité et qu'il accommoderait nos jeunes gens, tout au moins l'espace de quelques lunes...

Car ceux-ci s'aimaient véritablement ; tout l'après-midi, je me réjouis de les voir se promener dans le parc, tendrement enlacés, mais avec des

1. Au Congo, le mariage civil ne doit pas nécessairement précéder la cérémonie religieuse.

figures impassibles et ce teint d'une seule couleur que les sentiments ne traversent pas...

*
* *

A quelque distance de Ki Mwenza, au bout de la grande allée qui mène au rail après s'être rétrécie en zila dans l'épaisse forêt, est une forge indigène, établie sous une paillotte exposée à tous les vents. C'est là que travaille un petit homme étrange, d'aspect féroce avec ses dents aiguisées et sa longue chevelure tirebouchonnée comme les vipères des Erynnies.

Rien de plus simple et de plus pittoresque que ses outils : deux peaux de chèvre, auxquelles s'embouche un tuyau de terre enfoncé dans le sol, et que le nain soulève et abaisse tour à tour, activent le feu où mollit le cuivre des barrettes. Un morceau de fer lui tient lieu de marteau et un autre d'enclume.

Je surpris cet habile ouvrier comme il burinait un gros bracelet de cuivre rouge que je lui achetai séance tenante pour la somme de quarante mitakos. Puis, je le regardai longtemps forger des colliers d'un dessin presque pareil à ceux de nos anciennes gildes, et ajuster des fers de lance. Il travaillait assis par terre, jambes ouvertes. Je remarquai ses pieds couverts d'une

chapelure de limaille : les tchiques lui en avaient dévoré plusieurs doigts.

Le métal sonnait gai et clair.

Je m'en allai avec le petit « air de la forge » de Mime dans la tête...

*
* *

Le soir, sous la merveilleuse lune, je refis pour la dernière fois ma promenade solitaire.

Rien ne saurait exprimer la féerie de ces rayons épandus sur les monts qui ondulaient au-dessous de moi.

Cigales et grillots stridaient à force, tandis que les énormes crapauds donnaient du creux de toute leur âme. Il y avait aussi ces insectes inconnus, toujours invisibles, qui imitent le bruit que feraient des mailloches de bois sur des bouteilles vides, et d'autres qui jouaient des cliquettes.

Tous les insectes, toutes les bêtes nocturnes criaient d'allégresse et cela formait un concert immense qui forait le tympan et saturait l'atmosphère de vibrations que l'on voyait presque, comme l'air chaud qui danse au-dessus d'un four à briques...

Soudain, une plainte rauque, terrible, montait de la vallée. Insectes, crapauds, tout s'interrom-

pait net. La nature tombait à un silence effrayant.

C'était la voix du léopard qui imposait ce mutisme universel. Bien sûr, il rôdait là-bas au fond de la combe, près de la basse-cour de ces deux petites maisons dont les toits blancs brillaient sous la lune et s'écaillaient comme le glacis des nonnettes de Dijon...

Un instant après, cigales, cris-cris, batraciens préludaient de nouveau pour recommencer bientôt leur musique d'enfer...

. . . . . .

*
* *

Nous quittâmes le lendemain le charmant ermitage où l'air circule plus vif et plus pur, où le soleil brûle moins.

J'y avais écouté de douces voix qui pénètrent et qui consolent...

Déjà loin dans la vallée, je me retournais souvent pour regarder la petite Mission qui, sur la crête des monts, éclatait comme un buisson de roses au milieu de la verdure.

Et puis, je marchai tout droit « n'osant plus tourner la face devers Ki-Mwenza de paour d'avoir trop grand regret et que le cueur me attendrist... »

. . . . . .

La Chicotte

Le soldat Zoungo a reçu dix coups de chicotte devant le peloton. Il a hurlé, il s'est débattu furieusement, a houlé du dos et de la croupe malgré qu'il fut solidement maintenu à chaque main ainsi qu'à chaque pied par un camarade.

Non, il n'a pas été « chic » sous le cuir d'hippopotame. Les Bangalas du port le sont plus que lui, eux qui s'allongent de bon gré sur le ventre, s'offrent aux coups après s'être enfoncé un pagne dans la bouche pour ne pas crier.

Mais, soyons justes, c'est la première fois que Zoungo subit pareil châtiment. Il fera mieux à l'occasion.

Zoungo, il faut bien le dire, est un indolent qui lasse l'indulgence du chef. La patrouille l'a de nouveau trouvé cette nuit, sentinelle dormant sur les marches du corps de garde. Alors, il a bien fallu punir.

Ses cris m'ont fait sortir de mon chimbèque :

c'est ainsi que, malgré moi, j'ai assisté à la flagellation.

Heureusement, c'est fini. L'exécuteur, un petit Upoto trapu et vieux, recouvert d'une chemise et d'un jupon sales, s'est retiré; et les quatre soldats acolytes ont lâché les mains et les pieds du patient. Zoungo demeure étendu sur le ventre, la face contre le sol; et son râle souffle de la poussière...

Enfin, il cesse de gémir; péniblement, il ramène les bras au corps, se soulève sur les mains et puis sur les genoux, non sans jeter encore quelques plaintes aigües sous la courbature. Il reste ainsi une minute, se reposant d'un si dur effort.

Cependant, le peloton a fait demi tour et quitté la place.

Zoungo est tout seul. Alors, il se hasarde à poser un pied sur le sable et se redresse avec précaution, tandis que sa figure, qui se crispe et grimace, traduit les douleurs de chaque membre. Et quand il est debout, de grosses larmes coulent sur ses joues. Il se traîne enfin, les mains appliquées sur ses reins meurtris...

Il remonte vers le camp. Son fez tombé sur l'oreille droite balance une molle floche qui parfois lui émouche le nez. Rien n'est à la fois plus grotesque et si triste que cette grosse face boursouflée où la sueur, les larmes et la poussière for-

ment des plaques mortes entre quoi brillent les yeux et les dents blanches.

Zoungo approche de ma véranda et me jette un regard honteux, lamentable... Hélas, je ne puis rien!

Le soldat continue de gravir la route, moulu, plié comme un vieux.

Mais, en ce moment, paraît au faîte de la montagne une jeune négresse avec un petit enfant tout nu. C'est la belle Soudila et son fils. Soudain, le môme a quitté sa mère; il dévale la pente, il court, il court, et se jette éperdu contre le pauvre soldat.

Surprise! Zoungo, recouvrant tout à coup ses forces, a soulevé l'enfant dans ses bras et lui fait mille caresses. Et toutes ses douleurs sont finies et tous ses chagrins sont consolés par le frais sourire du petit garçon.

Et il se hâte à présent, tout à fait redressé, très grand, vers les doux yeux de sa chère femme...

Le Palmier

Salut, palmier dont la fine silhouette se découpe sur le ciel de feu !

Tu es l'arbre maternel, l'inépuisable trésor de l'Afrique.

Ton huile précieuse protège contre les morsures du soleil ; elle assaisonne aussi les brouets, elle éclaire les pauvres huttes.

Ton cœur est cette nourriture exquise de Paul et Virginie égarés dans la forêt.

Ta sève capiteuse est un vin d'amour, un lait d'oubli.

Avec tes feuilles tressées, l'enfant sait façonner des nattes et des paniers ; et les fibres de ton écorce deviennent sous les doigts du tisserand une belle soie d'or.

Tu te donnes tout entier.

Salut, palmier sublime !

Je te vénère, car tu es encore l'arbre du dernier souvenir.

Tu dis le regret des séparations éternelles. Tu es pitoyable à ces exilés inconnus qui passent un instant sous ton ombre.

Tu veux les accompagner jusqu'au dernier asile...

Alors, tes palmes magnifiques mettent un peu de gloire sur leur bleu cercueil ! [1]

1. Le cercueil, au Congo, est généralement recouvert d'une toile bleue étoilée d'or, clouée sur toutes les parois.

Les Bangalas

Les Bangalas sont sveltes, élégants, vigoureux comme le Persée de Benvenuto Cellini.

Soucieux de leur beauté et de leur force, ils ne se mêlent point à d'autres peuplades : leur race ne s'est pas altérée par le croisement.

Ils ont une crête qui part du milieu du crâne et s'arrête à la racine du nez. Un dessin d'un moindre relief, imitant d'ordinaire une feuille avec ses nervures, s'allonge de l'attache des oreilles jusqu'à la commissure extérieure des paupières.

Ainsi tatoués, ils offrent un aspect vraiment martial et féroce : leur anthropophagie ne fait aucun doute. C'est eux qui ont trouvé cette agréable définition de la chair humaine : « de la viande qui parle » !

Les femmes sont belles, souvent si belles — bien entendu lorsqu'elles sont encore dans la fleur de la puberté — qu'on oublie leur terrible crête,

pour admirer seulement la vénusté de leurs formes, ces jambes, ces cuisses qui s'élancent d'un jet nerveux, tel un rosier sauvageon. Et leurs prunelles d'une langueur caustique transpercent la chair...

Les femmes Bangalas sont les femmes savantes de l'Afrique, mais pas au sens de Molière...

*
* *

J'ai surtout connu les Bangalas du port de Léopoldville.

Ce sont de bons ouvriers, mais rageurs et qu'il faut conduire avec prudence. On les emploie au montage des steamers. Je les aimais bien; le tapage de leurs marteaux sur la tôle, en volant par-dessus les bananiers et les bambous, arrivait jusqu'à ma cabane, doux, amorti et me donnait un instant l'illusion d'entendre les chaudronniers de Molenbeek!

Comme ils sont très intuitifs, on en fait aussi d'excellents mécaniciens et d'incomparables timoniers.

C'est eux qui gouvernent la barre sur les bateaux du haut fleuve. Ils comprennent l'organisme mécanique aussi bien que les Sénégalais du chemin de fer.

Avec leur front denté en engrenage, ils ont vraiment l'air de faire partie de la machinerie.

Le Bangala n'est jamais riche, peut-être parce qu'il est généreux et libertin : il a vite fait de dissiper son gain avec les femmes de son village.

Mais le plus grand amour du Bangala c'est encore son coffre. Jamais il ne s'en sépare. Il le transporte en tous lieux.

Avec quelles précautions, en guéant la rivière profonde pour gagner son bateau, il soutient ce coffre au-dessus de sa tête!

C'est l'attention, l'anxiété du Camoens sauvant des flots le manuscrit des Lusiades!

Et quelle délicatesse, quand il le dépose sur son steamer et le range en bonne place à l'abri du vol et des tornades!

Muni de ce coffre, il pense comme le sage : *Omnia mecum porto.*

Mais, qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans ce coffre ?

— Ouvrez-le, me dit un jour le commandant Chaltin avec sa belle gaîté sonore, vous n'y trouverez invariablement qu'un mitako, une bouteille vide et deux cancrelats!

Une fois, par curiosité, voyageant sur le fleuve, je fis ouvrir le coffre d'un Bangala en vertu de mon pouvoir discrétionnaire.

J'y découvris en effet le mitako, la bouteille vide et les deux cancrelats annoncés : mais il y avait aussi, dans un coin à droite, une vieille araignée séchée...

Le Bangala de ce coffre était bien plus riche que les autres !

Du Stanley-Pool à Boma

C'est en revenant de la passe Swinburne, à Kwamouth, qu'on m'annonça ma nomination de substitut à Boma. Cette promotion, loin de me causer le moindre plaisir, même d'amour-propre, me jeta au contraire dans une grande tristesse.

Après six mois, je commençais à me plaire à Léopoldville, malgré ses clairons sempiternels. L'aigu de mon chagrin avait fini par s'émousser dans l'ardeur que je dépensais à mes multiples fonctions : elles m'étaient devenues familières et je les remplissais avec plus d'entrain et d'assurance. Je jugeais, je mariais, je dressais des actes, je domptais des registres ! Cela allait très bien, si bien que j'en étais de plus en plus infidèle à la mélancolie.

Le mess de Léo, ce mess fameux en Afrique, me distrayait aussi par ses figures cosmopolites. Deux ou trois fois par semaine, apparaissaient de nouveaux voyageurs amenés par le chemin de fer

ou qui s'en revenaient du « haut » par le fleuve, et c'étaient des rencontres émouvantes, des accolades du dernier pathétique. Il y eut même une fois à Léopoldville trois Inspecteurs d'Etat réunis : MM. Chaltin qui montait à Redjaf, Hanolet qui en descendait et Costermans, gouverneur du Stanley-Pool. Par surcroît d'illustrations, il y avait aussi le commandant Lothaire !

Quelle chance pour le protocole !

Et plus tard, je vis encore passer à Léo M. Malfeyt, le jeune inspecteur d'Etat, si fin, si intéressant ; M. C. Van den Plas, le distingué Intendant en chef de l'Etat du Congo ; enfin M. A. Bolle, commissaire général. M. Bolle descendait fort souffrant du lac Léopold II. Il était affreusement jaune et se traînait tout courbé. Mais, avec une force de caractère admirable, il dominait son mal. Il souriait et ce *big chief* était le comble de l'obligeance et de la courtoisie [1].

J'allais oublier mon ami Gabriel Baugnies, qui vint au Congo en touriste hardi, magnifique, et rien que pour moi, assurait-il !

On le voit, avec de telles visites distractives, force m'était d'interrompre de dissolvantes rêveries.

1. Depuis, j'ai retrouvé M. Bolle à Bruxelles. Quand je le revis pour la première fois, fringant, la figure jeune et vermeille, je crus qu'il était son fils !

Et puis, la grande estime que m'inspirait M. Costermans s'était changée en véritable affection au cours de notre beau voyage.

Nous avions fait connaissance dans la forêt de Swinburne, et sans doute, au retour, le « chef » n'aurait plus été pour moi qu'un ami, celui qu'il me fallait après la perte de mon cher Philippart.

Oui, je commençais à me plaire dans cette caserne de Léopoldville et voilà que je devais partir !

Nous quittâmes Kwamouth vers cinq heures. Le soleil se couchait avec splendeur. Le fleuve rayonnait, nous voguions dans de la pourpre. Une exquise fraîcheur nous enveloppait, nous respirions large ! Le paysage merveilleux avivait mes regrets. Je goûtais avec une indéfinissable amertume ses grâces imprévues : elles ne se renouvelleraient plus à mes yeux...

Cependant, M. Costermans désirait me garder auprès de lui. Il écrivit à Monsieur le gouverneur Wangermée en lui exposant toutes les bonnes raisons qu'il y avait pour me maintenir à Léopoldville, dans une situation en quelque sorte indépendante et sous le contrôle immédiat de personne. Mais nous nous butâmes contre les « nécessités du service ».

Quinze jours après, je dus monter dans le train de Matadi.

Un dernier adieu à M. l'Inspecteur et à mes camarades, un dernier regard qui embrassait le Pool resplendissant et je filai sur le sentier de fer.

La route ne fut pas trop monotone, grâce à l'exubérance de deux « fin de terme » descendus de Lusambo et qui me décrivaient cette station du Sankourou comme le paradis de l'Afrique. Là, disaient-ils, on mangeait de l'antilope tous les jours ; là, on faisait de longues courses à dos de bœuf ; là, il y avait une fanfare nègre ! là, les femmes étaient belles...

Un détail m'enchanta surtout : à Lusambo, on cultivait toutes les fleurs d'Europe ; chaque jour, la table du mess était parée et l'on dînait au milieu des capucines et des roses !

Il faut ne plus avoir vu une fleur du pays pendant six mois, autrement que séchée, défunte, dans une lettre, pour comprendre le ravissement nostalgique où me plongeait cette description des roses de Lusambo...

Il y avait avec nous un quatrième voyageur, un mécanicien suédois, émacié, transparent comme du papier de calque. On lui voyait les dents au travers des joues. Il avait la mort dans les prunelles. Assis au fond du wagon, le regard fixe, le buste raidi, les mains sur les cuisses, il gardait une attitude hiératique comme une statue égyptienne. Sa voix n'était plus qu'un souffle ;

nous devions coller notre oreille à ses lèvres murmurantes pour comprendre les désirs que ne pouvaient plus exprimer ni ses yeux ni ses gestes. Il n'était pas exigeant d'ailleurs et nous nous relayions pour le soigner. Je pense qu'il ne souffrait pas.

Ainsi, le temps passait en causeries, en occupations d'infirmier. Il ne faisait pas trop chaud, et nous arrivâmes le lendemain soir à Matadi avant que le chemin commençât de nous paraître interminable.

Je passai quatre jours à Matadi. Dans cette ville animée, si bien vue par Edmond Picard et James Van Drunen, cette ville toute bruyante des sifflets des locomotives et du fracas des butoirs, où la fumée du charbon d'Europe me semblait un exquis parfum, je me ressaisis un peu.

Mon cher ami le docteur Bourguignon, un camarade d'université, acheva de me ragaillardir par une réception tout à fait cordiale.

Dès le lendemain, il m'emmenait avec lui dans la montagne au lazaret de Kikanda. Cette excursion me fit grand bien et je me la rappelle avec plaisir.

Le docteur montait avec élégance et solidité un petit cheval bai andalou très fringant et dont la queue traînait noblement sur le sol. Je le suivais sur une grande mule des Canaries qui, sans

être rétive, modifiait trop souvent mon assiette pour que je fusse absolument à mon aise. Aussi, prenais-je bien garde, n'étant pas dompteur de chevaux. Je me souviens d'un temps de galop sur un plateau où je ne conservai pas précisément l'attitude d'un gaucho. En supposant que j'eusse été le premier homme qu'ils vissent monté à dos de mule, les nègres n'auraient jamais pensé, comme firent jadis les Indiens stupéfaits, que le cavalier et la bête ne faisaient qu'un seul animal...

Je crois même que je devais donner l'impression de cavaliers nombreux et divers tant je bondissais à droite et à gauche, et tantôt piquais sur le devant et tantôt me rejetais en arrière! Heureusement, je courais derrière mon ami et il n'y eut peut-être que la brousse discrète qui se permit de rire dans ses herbes...

Kikanda, bâti sur le faîte de la montagne, est l'hôpital de la Compagnie du chemin de fer. Ici, de fraîches haleines circulent; l'herbe pousse plus drue et plus verte, et les fleurs d'Europe veulent bien s'épanouir et embaumer dans les parterres.

La Mère supérieure nous fit les honneurs de sa belle infirmerie où il n'y avait pour le moment que cinq ou six convalescents fort gais.

Je visitai la chapelle, la cuisine, le réfectoire;

tout cela avait un airré jouissant et, ma foi, très peu africain.

Après nous être confondus en remerciements auprès de la bonne sœur, nous sautâmes gaillardement sur nos bêtes et partîmes à fond de train, contre mon gré je dois dire, et quoique je fisse pour modérer une allure qui pouvait gravement compromettre mon prestige aux yeux d'une femme blanche. Mais ma satanée mule, qui était sans doute amoureuse du petit cheval andalou, ne prétendait pas en être séparée et lui galopait sur les sabots, la tête dans les jambes.

Enfin, cette fois, je ne me montrai pas trop maladroit tout de même...

Le ciel, lavé des nuages qui l'assombrissaient depuis le matin, nous dardait maintenant tous ses rayons sur le casque. Les roches à travers lesquelles nous dévalions brillaient comme du diamant. La sueur me ruisselait de la tête aux pieds. Jamais, je n'eus l'impression d'un soleil aussi caustique.

. . . . . .

Je pris passage le dimanche matin à bord de l'*Hirondelle* et j'arrivai en vue de Boma vers onze heures.

Oh combien tristes ces petites maisons blanches étagées sur la colline !

Les baobabs avaient perdu leurs feuilles ! Les

palmiers et toute la végétation subsistante étaient couverts de poussière. Un ciel uniforme pesait lourdement sur nos têtes. C'était le brûlant hiver tropical.

Ce paysage lugubre saisissait mon imagination et la remplissait d'angoisse. Je frissonnais devant cette taciturnité des choses...

Et, vraiment, cela était-il si désespéré et si morne ?

Imaginez que je dusse m'embarquer demain sur ce grand steamer d'Europe qui mouillait là-bas devant le pier et dont mes yeux ne quittaient pas la flamme de partance arborée au mât d'artimon...

Oh alors, je crois que tout, soudainement, fût devenu joyeux, tant il est vrai que « la mélancolie de la nature n'est que celle de notre âme projetée sur les objets... »

Le Cocotier

Je n'ai jamais oublié cette phrase qui accouda si souvent en rêverie, sur le pupitre du lycée, ma jeunesse emprisonnée et studieuse :

« Le cocotier est un arbre précieux. Il offre au voyageur égaré, mourant de faim et de soif, un fruit providentiel ; c'est surtout la noix jeune et verte qui fournit une nourriture réparatrice en même temps qu'une boisson aussi délectable que rafraîchissante. »

Aujourd'hui, destinée bizarre, voilà que je vis familièrement au milieu des cocotiers ! Les cocotiers sont mes amis...

Quels beaux arbres ! Quelle grâce majestueuse ! Si leurs palmes lancéolées paraissent un peu robustes, un peu trop vernissées, presque métalliques, elles forment des panaches drus et somptueux qui savent se courber avec une souplesse vigoureuse et se rebroussent et se redressent avec des élégances d'aigrettes dans le vent.

Le cocotier est le plus admirable des palmiers ; il laisse loin derrière lui l'élaïs. Certes, celui-ci a aussi sa grâce, mais, plus flexible, il perd souvent sa jolie silhouette dans la tornade qui ébouriffe sa tête et la ravage en l'éparpillant...

Le cocotier pousse, un peu au-dessus de l'attache de ses premières feuilles, à travers les langes filamenteux — vraie toile de sac — qu'elles abandonnent, un gros épi doré qui s'épanouit en branches tortillées, les unes folles et stériles, les autres parées de blanches fleurettes où bientôt les fruits se nouent.

Au sortir de la première enfance, la noix de coco a la grosseur, la forme, la couleur et le luisant d'une superbe pomme de Calville. Puis, elle prend du volume ; elle s'allonge, devient oblongue. Elle a une figure falote qui semble vous regarder au milieu des ramilles sorties de l'épi avec elle et qui pointent à ses côtés comme des antennes. Elle se dore, brunit en mûrissant.

J'ai cueilli, ou plutôt j'ai abattu l'autre jour dans l'allée des cocotiers à Boma — plantée par Félix Fuchs le long de la rivière des Crocodiles — une noix de coco encore verte, où déjà sonnait le lait.

Armé d'une machette, j'ai attaqué la matière fibreuse qui l'entourait. Puis, la noix dégagée de son brou non sans peine, j'ai crevé un de ses yeux et j'ai tété.

Les récits ne mentent pas. Je ne goûtai jamais une liqueur plus savoureuse, si parfumée et si fraîche !

La noix tarie, je l'ai plusieurs fois lancée en l'air. Elle rebondit d'abord sur le sol comme un *foot-ball,* puis elle finit par se briser en deux morceaux. Mais l'amande collée aux parois m'a donné, j'avoue, une légère désillusion. La chair en était molle, gélatineuse et la saveur presque nulle. Après cela, la noix était peut-être trop jeune ; c'était une petite noix de lait.

N'importe, la noix de coco est un fruit providentiel. Ah, le cocotier est un arbre heureux ! Il a tout pour lui, diraient nos bonnes femmes. Il ne se contente pas d'étaler sous les cieux une beauté fine et souveraine, il donne encore un fruit pittoresque, exquis.

Rien de prestigieux comme une allée de jeunes cocotiers dont les palmes gigantesques forment des arceaux magnifiques. C'est sous ce dôme feuillu où fuse une admirable lumière verte, que la négresse qui passe, une amphore sur la tête, et drapée dans les plis d'un beau pagne, prend toute sa valeur esthétique et semble une vraie fille de l'ancienne Hellade ! . . . . . .

J'aime le cocotier. Et puis, ne vous souvient-il pas ? C'est l'arbre des singes aux *pinemouches* dont l'histoire merveilleuse réjouit si fort les petits enfants...

Promenade d'un Solitaire

Tous les soirs après le bain — le troisième ! car si la propreté est une demi vertu, comme dit Saint-Augustin, en Afrique c'est une vertu tout entière ! — je sors de ma maison pour la promenade accoutumée.

Je passe devant le baobab du tribunal, celui-là, tu sais, que nous désignons, Horstmans et moi, quand du haut de notre siège nous disons avec simplicité :

— Que les témoins se retirent sous le baobab !

Je traverse la voie du tramway et dévale un sentier qui mène à la rivière des crocodiles. Je tourne à droite et remonte une petite côte pour arriver bientôt au chemin de fer du Mayumbe ; là, j'escalade le ruban empierré sur quoi posent les rails, et saute enfin dans le zila qui ceinture la station.

C'est un sentier charmant qui longe la voie ferrée en contre-bas : d'un côté, s'élève la montagne

aride ; de l'autre, c'est la vallée toute plantée de bananiers aux ailes de soie verte, à la robuste fleur violâtre, impudique, tombant en queue de vache...

Le chemin est bordé d'ananas, de manguiers, de corosols dont je prends plaisir à voir grossir les fruits ; et il y a aussi de très vieux élaïs nains, aux palmes ébouriffées, et sur le tronc desquels des régimes de noix sortent comme de luisants bubons...

Bientôt, il fait nuit. Je goûte une douceur infinie à marcher dans ce chemin sombre où il ne passe personne.

Les soirs de lune, c'est merveilleux. Rien n'est suave comme la caresse de cette lumière magique sur les rames des bananiers et les massifs de bambous. Et je vais, tantôt dans des rais de tranquille clarté, tantôt dans l'ombre portée des arbres qui impriment sur le sol mille dessins de feuille...

Un coup de sifflet lointain interrompt le cours de ma rêverie.

Un bruit qui se renfle sans cesse emplit la vallée, et soudain, à côté de moi un train passe avec fracas qui ramène les travailleurs de la ligne.

Un wagon attaché devant la locomotive porte les ingénieurs assis sur des pliants, et, derrière la machine, sur un long chariot plat, c'est un ramas de noirs accroupis et jacassant, criaillant... !

Cela passe comme une trombe, et, peu à peu, tout retombe au silence.

Au-delà de la colonie scolaire, je quitte le sentier et remonte la colline ; j'aime à contourner le domaine du Gouverneur. C'est là que MM. Wahis et Fuchs, qui adorent les arbres, ont planté les plus rares essences du Bas-Congo. Le jardin est opulent, magnifique : sous la lune, on dirait un parc de conte de Fées...

Je rentre d'habitude par le camp militaire établi sur l'autre penchant de Boma. Là, je m'attarde longuement à contempler les groupes de soldats et de femmes, leurs cuisines flambantes qui me rappellent les étapes de mon voyage à Bankana.

On a fini par me connaître : les femmes m'apportent leurs petits enfants tout nus, tout frais, que je berce un instant dans mes bras. Les premières fois, ces gosses me regardaient avec de grands yeux effarés : ils pleuraient. Aujourd'hui, ils sourient, plongent sans façon leurs petites mains de singe dans mes poches bourrées de biscuits. Et cela me remplit de satisfaction.

Mais il se fait tard. Je me dépêche de gravir la rude pente qui mène au plateau où je m'arrête très essoufflé. J'embrasse l'admirable horizon de collines inondées de lune. Je m'absorbe un instant dans le spectacle des incendies d'herbes : ils

forment des traînées de feu qui, s'éteignant à la queue à mesure qu'elles s'allument de proche en proche, courent, ondulent sur la crête des monts comme des serpents lumineux.

Et je rentre pour dîner.

Voilà ma promenade de tous les soirs; je m'y suis affectionné, comme écrivait Jean Jacques; c'est ma seule distraction après le rude travail du jour.

Parfois, je la commence en sens inverse, c'est-à-dire que je m'engage tout de suite dans la grande allée de cocotiers qui borde la rivière des crocodiles, une sorte de Senne salle et nauséabonde...

Il y a là, non loin du passage d'eau qui amorce la route de Shinka, un baobab pleureur, le seul que j'aie jamais vu en Afrique. Je n'aime pas les baobabs, mais je dois dire qu'au revers de ceux qui ne pleurent pas, celui-là est très pittoresque : il y a du vieux hêtre dans son affaire.

Certains jours, je monte chez le bon, le savant, le sardonique docteur Etienne, et nous jouons ensemble quelque vieux motet sur son harmonium allemand. Tous les samedis, Waleffe m'accompagne et me conte, en cheminant, son beau pays de Tilff qu'il chérit de tout son cœur et que j'aime bien aussi. Mais je préfère être seul.

Si je me complais dans cet instinct solitaire,

c'est par crainte sans doute de ne pas savoir intéresser mon camarade.

Après cela, tout au fond, je ne suis peut-être qu'un plaisant maniaque qui veut rester triste quand même...

Causerie sur la magistrature

— Ne vous en déplaise, on travaille beaucoup au Congo, « les galères au prix sont un lieu de repos... »

Mais l'interviewer sourit et ne croit pas.

Laissez. Epargnez vos paroles. Vous ne le persuaderez pas.

Vous ne le persuaderez pas quand même vous le persuaderiez !

Sa conviction est faite, d'autant plus ferme qu'elle repose sur des préjugés et des lieux communs. Les pays chauds, c'est la sieste, la flâne sereine, c'est l'amour ! Vous ne le sortirez pas de là.

D'ailleurs, il lui plaît de penser que, tandis qu'il besogne ici occupé de mille affaires, vous vous balancez là-bas dans un rocking chair, sous le frais éventail de très jeunes négresses...

En somme, c'est lui qui est héroïque, c'est lui qui souffre et se sacrifie...

Pas plus que les autres, je n'ai échappé à ce sourire fin des interrogeurs. J'en ai pris mon parti. A présent, je leur cède toujours, comme Figaro devant Bartholo.

Oui, j'en conviens de bonne grâce, les blancs paressent ou s'amusent au Congo, principalement les magistrats. Pour un peu, j'avouerais qu'en manière de passe-temps et pour faire au moins quelque chose, j'ai, moi aussi, coupé des mains comme tout le monde !

O conviction entêtée ! O public qui te venges de ton ignorance en répétant des mensonges encore grossis par la distance ! O crédulité qui penche toujours vers le mal et jamais du côté du bien !

*
* *

Quelques esprits, non des moins distingués, relatant des impressions « inaugurative » parlèrent assez dédaigneusement de la magistrature coloniale. En trois lignes — oh artistes ! — ils ont eu la prétention de la montrer surface et fond, comme ferait un caricaturiste de génie.

Non, non, ce n'est pas cela. Ils furent injustes et, quelque confiance que j'aie dans la sagacité de leurs jugements, j'assure que, sur ce point, ils se sont trompés.

On ne prononce pas sur un organisme aussi important sans l'avoir étudié et vu fonctionner. Ce n'est point l'air de tête, la raideur de tel ou tel magistrat, plus timide sans doute que *distant*, qui peuvent déterminer tout de suite une opinion sur le corps judiciaire et l'étiqueter tout entier.

Pour ma part, je n'ai pas remarqué cette morgue hautaine dont on a dit que la magistrature congolaise serait affectée. Celle-ci m'a paru au contraire assez bonne enfant, très accessible, courtoise. Elle ne se drape pas du tout dans sa robe et ne prend aucune attitude extraordinaire. Elle tâche à dire le droit avec simplicité; consciente de sa jeunesse, elle ne croit pas élever des monuments de jurisprudence aussi impérissables que les aqueducs romains.

Au surplus, j'en réponds, elle est intègre, incorruptible, très indépendante en face du pouvoir central.

Est-ce à dire qu'elle est parfaite? Non pas. Quelle magistrature est parfaite? J'en viendrai peut-être tout à l'heure à ses défauts, défauts qui ne sont en somme qu'une déviation de l'application qu'elle met à ses devoirs.

En attendant, elle travaille. Oui, elle travaille autant que toute autre magistrature du vieux monde.

*
* *

Le magistrat colonial cumule plusieurs fonctions importantes.

J'en puis parler sans doute en connaissance de cause. Nommé juge de première instance à Léopoldville, je fus en même temps officier de l'Etat civil, curateur de successions et notaire.

Eh bien, je l'affirme, ces charges multiples faisaient mes loisirs assez rares. Je ne connus pas la sieste, et, pour ce qui est de la chasse, (encore une ironie des interviewers) je laissai fort tranquilles tous les hippopotames et même les crocodiles du Stanley Pool. Quant aux antilopes, je me flatte de n'en avoir assassiné aucune, tant je les trouvais jolies...

A vrai dire, c'est à peine si je massacrai quelques cancrelats, et ce fut encore par mégarde, dans un mouvement d'horreur, car ces vilaines bêtes me glaçaient d'effroi et ne m'apprivoisèrent jamais.

Non, non, la charge de juge territorial n'est pas une sinécure. J'ai pâli sur bien de gros dossiers. Car il ne faudrait pas croire que les instructions soient sommaires au Congo. Aussi bien, le substitut, qui entend prévenu et témoins et remplit l'office de magistrat instructeur, doit faire preuve

de beaucoup de tact dans l'accomplissement de sa mission. Livré aux interprètes peu subtils, il lui faut interpréter à son tour leur traduction toujours imparfaite et transcrire avec prudence les dépositions.

Cela demande du soin, de la conscience, une attention soutenue.

Ainsi, inévitablement, les dossiers se gonflent, quelle que soit d'ailleurs l'aversion du magistrat pour les paperasses.

Le juge, lui, doit compulser tout cela en attendant le jour de l'audience où il fera une instruction complémentaire que les variations de la conscience indigène et les erreurs du « linguister » assermenté rendent beaucoup plus longue et plus nécessaire que partout ailleurs.

C'est un autre préjugé de croire que l'appareil de la justice est fort mince au Congo. En fait, il est plus imposant que chez nous.

On ne juge pas sous le premier baobab venu, comme on l'a dit.

Le chêne de Saint-Louis est très beau, certes, mais seulement pour des esprits esthétiques qui voient la grandeur dans la simplicité des choses. Le chêne de Saint-Louis, c'est le tribunal idéal embelli par la légende, mais je pense qu'il n'est plus aujourd'hui qu'un sujet de concours d'académie pour les jeunes peintres...

Ce n'est pas sans émotion que je siégeai pour la première fois à Léopoldville. Dans une amusante boutade que j'ai retenue, Me Edmond Picard nous disait un jour : « L'avocat est l'égal du juge, il n'y a entre eux qu'un peu de menuiserie... »

Tout de même, passer brusquement de l'autre côté de la menuiserie donne un certain malaise...

Et pourquoi ne retracerai-je pas ma première audience telle que je la trouve dans mon carnet de notes... ?

*
* *

Samedi 25 février.

Trois affaires inscrites au rôle.

Revêtu de ma robe, coiffé de ma toque, protégé d'ailleurs par mon double parasol, je me rends au tribunal, mes dossiers sous le bras. Le substitut et le greffier, en frac tous deux et casqués, suivent à distance, respectueusement.

J'entre avec insouciance dans l'auditoire.

Oui mais...

— Garrrrd'à vous ! Porrrrtez armes !

Je manque de tomber à la renverse de saisissement. Dix soldats sont rangés sur deux files, dix Batételas de haute stature, dans leur beau costume bleu et rouge, le fez de zouave sur la tête.

Ah vrai, je ne m'attendais pas à cela! Et il me vient comme une petite transe au milieu de cette solennité. Dans mon trouble, oubliant d'être compassé comme le voudrait peut-être l'étiquette, je rends le salut et gagne mon fauteuil sur lequel je m'asseois au bruit des crosses qui retombent à terre avec un ensemble, un *broum* superbe.

Je dis d'une voix trop forte pour être bien assurée :

— L'audience est ouverte. Huissier, appelez l'affaire John.

Paraît un pauvre bougre de Sierra-Léonais inculpé d'avoir dérobé les souliers d'un nommé Appia. Je l'interroge avec bienveillance.

Un joli nègre de Lagos me sert de drogman. Les témoins « quoique régulièrement assignés » ne comparaissent pas.

— Monsieur le Procureur d'Etat vous avez la parole.

Le ministère public file un long réquisitoire, réclame trois mois de servitude pénale et se rasseoit.

Je délibère avec moi-même pendant cinq minutes, tout en compulsant le dossier par contenance, car il y a là-bas ce public de blancs qui me regarde et ça me chiffonne un peu.

Enfin je prononce :

Le tribunal rend le jugement suivant : « Attendu

que le seul témoin du vol est le « boy » du plaignant, le nommé Gombo, qui ne comparaît pas ;

Attendu qu'il ne résulte d'aucune pièce de l'instruction que le nommé Gombo aurait reconnu dans la personne du prévenu l'auteur du vol des souliers appartenant à son maître ;

Attendu, au surplus, que le *Congoman*, trouvé porteur des souliers volés, n'a pu être entendu, ni dans l'instruction, ni à cette audience ;

Attendu dès lors que la prévention n'est pas suffisamment établie,

Par ces motifs, le tribunal acquitte le prévenu, le renvoie des fins de la poursuite sans frais ».

Donc, ma première sentence c'est un acquittement ! Je suis ravi.

Je condamne à un mois de servitude pénale dans la deuxième affaire ; mais ça ne fait rien, les inculpés ont déjà purgé trente jours de détention préventive ! Et je me déclare incompétent dans la troisième affaire en ordonnant la mise en liberté immédiate de tous les prévenus.

— L'audience est levée !

J'ai siégé pendant deux heures. Je suis très content, car il me paraît que, sans le moindre effort, je ne fus ni hargneux, ni impatient comme de certains juges belges...

— Garrrrd'à vous ! Porrrrtez armes !

Sacrebleu encore ! Je me ressaisis et je repasse

entre mes fiers Batétélas, en les saluant cette fois d'un petit air dégagé où je mêle une pointe de lassitude d'un snobisme très distingué.

*
* *

A Boma, où je descendis plus tard pour remplir les fonctions de substitut du Procureur d'Etat, d'auditeur militaire, de juge des palabres indigènes et de tuteur des noirs, l'appareil de la justice est tout aussi imposant et, ce qui vaut mieux, les affaires sont aussi consciencieusement instruites et impartialement jugées que chez nous.

Ne raillons pas la magistrature coloniale, surtout la nôtre. Elle a fait ses preuves. N'a-t-elle pas tranché nombre d'affaires, infiniment délicates, sans qu'on ait jamais trouvé rien à reprendre à ses loyales sentences ?

MM. Fuchs, Gohr, Nisco, Breuer, Horstmans, Waleffe, Beeckman, sont des noms au Congo et seraient en Europe comme en Afrique des magistrats remarqués.

S'il m'était permis de me décerner un certificat de capacité, je dirais que j'ai beaucoup appris en collaborant avec eux et que cette année de magistrature congolaise où je fus initié à tant d'affaires diverses, souvent tout à fait neuves, représente pour moi bien des années de barreau...

Le pouvoir judiciaire est certainement l'un des plus beaux organismes de l'Etat Indépendant du Congo. Un esprit fin, éclairé, M. le chevalier A. de Cuvelier qui l'a constitué naguère, non sans difficultés, dans la colonie naissante, continue de le diriger, attentif au fonctionnement de ses moindres rouages, élaborant de bonnes lois, simples et pratiques, comblant les inévitables lacunes des anciennes, tout cela sans jamais porter atteinte à ce que les coutumes du sol ont de respectable et d'utile.

C'est donc une magistrature idéale! s'exclameront quelques sardoniques impénitents qui n'iront jamais voir en Afrique...

Non, pas encore.

La magistrature congolaise a ses petits défauts, ai-je dit tout à l'heure. Je veux les révéler, quand je devrais froisser quelques-uns de mes anciens collègues et m'attirer des brocarts pour mes prétentions de critique...

Voici. D'abord, certains magistrats jugent trop... Ils ne font pas assez, à mon sens, le départ entre les affaires sérieuses et celles dont ne s'occupe pas le préteur. Dans un pays de civilisation embryonnaire, il doit être accordé une grande marge à la tolérance. Il est imprudent, il est injuste de juger absolument comme chez nous. Je sais que cela est un lieu commun; n'empêche

que certains juges au Congo ne s'en inspirent pas assez, et qu'on ne saurait le répéter trop souvent.

Au surplus, et c'est un second point, il faut prendre garde d'appliquer à la lettre, et quoiqu'il en coûte, les principes sublimes du droit naturel tel qu'on nous l'enseigne, à l'ombre, dans nos fraîches universités. L'application stricte du droit idéal dans ces pays sauvages, peut conduire à des catastrophes qui anéantiraient en un moment tout un long et patient effort colonial.

C'est ainsi qu'on a vu un juge, à l'âme généreuse certes, mais à courte vue, résigner ses fonctions plutôt que d'admettre l'application de la loi martiale ordonnant la mise à mort immédiate de soldats mutinés qui, épargnés, eussent étendu la révolte dans toute une région et provoqué des massacres irrémédiables.

Je cite un exemple. Il y en a beaucoup et de plus topiques.

Je m'empresse d'ajouter que ce sont surtout les magistrats nouveaux venus, encore tout chauds des théories universitaires, qui tombent dans ces erreurs sentimentales.

Pour ce qui est de la sélection entre les affaires qui doivent être retenues et celles qui n'importent guère, elle n'est pas toujours faite avec discernement, même par des magistrats plus anciens, préoccupés surtout d'envoyer tous les mois des

états bien fournis. C'est ici qu'il convient d'appliquer un esprit large, dégagé de mesquines ardeurs tout au plus dignes d'un commissaire de police zélé.

Encore une fois, il faut être tolérant. La justice coloniale doit être attentive, mais non tracassière et se garder de soumettre Européens et Indigènes à ces tas de vexations que seuls un climat tempéré et un état social plus mûr peuvent, jusqu'à un certain point, autoriser, sans qu'elles soient pour cela légitimes et tout à fait excusables.

Mais soyons sans inquiétude : ce but libéral est activement poursuivi au Congo. Notre magistrature coloniale est à la hauteur de sa tâche. Elle progresse, s'épure sans cesse, jalouse de mieux justifier chaque jour son bon renom. En un mot, elle est juste sans être inflexible ; et ce n'est pas un de ses moindres mérites à mes yeux, que celui de savoir toujours, à propos, déposer dans la balance le Ψῆφος Ἀθηνᾶς, ce caillou d'Athénée qui fait incliner le plateau du côté de l'indulgence...

Palabres indigènes

Tous les jours, dès l'aube, les Mayumbés se réunissent devant ma véranda, sous un grand arbre fourchu qui ne donne pas d'ombre.

Et c'est un murmure de voix, un caquetage de poules ligottées qui m'éveillent de ce court assoupissement matinal, conquis pourtant au prix d'une si longue insomnie !

Les indigènes du Mayumbe viennent soumettre leurs différends au « juge palabre » dont j'assume les fonctions.

Vers sept heures, j'apparais au seuil de ma porte avec un bloc-notes; aussitôt, toute cette nègrerie jacassante, émue de respect, fait grand silence.

Ils sont assis, les uns à la turque, les jambes croisées ; les autres accroupis, les genoux au menton et « formant un angle aigu comme les articulations reployées des sauterelles. »

Il y a des vieux et des vieilles, des adolescents

et aussi des jeunes femmes avec leurs enfants qu'elles portent dans le dos et dont je ne vois que la petite figure falote qui me regarde craintivement par-dessus l'épaule de la *mama*.

Tous sont effroyablement sales; et, de cette tourbe, monte une grasse odeur de suint ranci, l'odeur nègre qui ressusciterait peut-être les morts qu'elle n'aurait pas elle-même tués, et cela pour les mieux retuer ensuite...

J'appelle à la barre les plaideurs venus du village le plus lointain. Ils approchent et chacun jette à mes pieds une pauvre poule étique qui, parfois, se redresse sur ses pattes entravées et se met à sauter autour de mon siège comme un petit kangourou [1].

Cependant, la palabre commence. Oh! ces voix rugissantes et féroces qui me retentissent jusque dans l'estomac! Et ces gestes innombrables qui me donnent des éblouissements!

Mais j'écoute avec attention; je comprends, grâce surtout à la mimique, et il est rare que l'interprète Boulélo me révèle quelques contresens dans ma traduction. En tous cas, j'en fais moins que dans mes versions grecques de jadis...

La réclamation de la dot payée aux parents de

1. Cette poule est portée à l'intendance qui remet en échange au plaideur une ou deux brasses d'étoffe.

la femme, demande introduite à raison de la mort de l'épouse ou de la séparation volontaire des conjoints, est la palabre la plus fréquente, la palabre type.

L'homme paie d'ordinaire aux parents de sa fiancée cent cinquante à deux cents pièces d'étoffe, plusieurs dames-jeannes de rhum et un cochon, *n'goulou*, comme ils disent.

Je ne me lasse pas d'entendre ce mot *n'goulou*, tant il me réjouit de son onomatopée grognante et tant il me semble bizarre qu'on donne des cochons en dot.

Je demande quelle est la durée de la cohabitation, et, comptant le nombre de saisons ou de lunes, j'établis une compensation équitable et je prononce.

Par exemple, je fais rendre cinquante pièces d'étoffe, une dame-jeanne. Quant au *n'goulou*, il est trop amusant pour que je l'oublie, et j'ordonne sa restitution. Il entre dans toutes mes sentences : au besoin, je retranche quelques pièces du ballot de tissus à restituer plutôt que d'y renoncer.

Il y a des cas très intéressants. Dans les nombreux dissentiments conjugaux, je déboute volontiers les maris, autant parce qu'ils n'ont pas raison que pour rabaisser la jactance du mâle et lui apprendre que la femme n'est pas une vile esclave.

J'avoue que les maris trompés ne manquent pas. Quelques-uns savent m'attendrir : je condamne les amants à leur payer une forte indemnité, où il entre beaucoup de *n'goulous* naturellement.

Dernièrement, il m'est venu un couple étrange. Le mari ne s'était-il pas avisé de tatouer sa femme lui-même ! L'opération, pratiquée par un maladroit, n'avait pas réussi ; le corps de la victime s'était couvert de cicatrices et de boursouflures imitant à s'y méprendre des coulées de lave et des scories. Sur la gorge, s'épanouissait toute une barbotine. Mais cette chair en relief, d'un dessin tout à fait imprévu, n'avait rien de repoussant et même cela était très pittoresque.

L'homme, pourtant, avait répudié la jeune fille sous prétexte qu'elle avait un « mauvais sang ». Le drôle m'exposa son cas : il prétendait à la restitution de ses étoffes, de ses dames-jeannes et de son *n'goulou*. Je lui répondis par un *katouka* sans réplique et permis à la pauvre tatouée et à ses parents de s'en retourner chez eux avec toutes leurs richesses.

L'audience se prolonge souvent jusque onze heures et demie pour recommencer à deux heures. Rien n'est si fatigant. Cependant, la conviction d'être utile à tous ces bougres entretient ma patience, car il en faut parfois pour écouter

les histoires de ces nègres qui, dans le moindre litige, se racontent depuis l'œuf.

C'est un fait que le « juge palabre » a toute la confiance des indigènes. De jour en jour, son prestige s'accroît et l'on préfère son autorité à celle du chef du village.

Les sentences du « juge palabre » sont respectueusement acceptées et il est rare qu'il faille en poursuivre l'application *manu militari*.

Cette petite justice sans procédure ni frais, rapide comme le vent, plaît aux noirs : ils en abusent même volontiers.

C'est ainsi qu'un porteur de Banza est dans toutes les palabres. Je me demande quand il peut bien porter, celui-là ?

J'ai beau le débouter, il me revient le lendemain pour une contestation nouvelle. Mais il a une faconde inépuisable et surtout un nom amusant : il s'appelle Prikitou, ce qui fait que je ne me fatigue pas de l'écouter et de m'intéresser aux gestes frénétiques de ses yeux, de son nez et de ses grosses lèvres...

Le rôle du juge n'est pas bien difficile. Il faut seulement prendre garde de ne pas juger à l'encontre des coutumes.

Néanmoins, je confesse que, pour ma part, je néglige parfois d'observer strictement certains usages qui, pour n'être pas considérés comme

immoraux ou contraires à l'ordre public, me paraissent tout de même injustes. Au fait, pourquoi le « juge palabre » ne pourrait-il pas, avec mesure, amener insensiblement ces races inférieures à une conception plus humaine des droits et des devoirs de chacun, et réformer peu à peu, sans qu'il y ait bouleversement, des coutumes mauvaises? Je vise surtout celles-là qui, dans certains villages, ravalent la femme au-dessous des bêtes de somme.

Car il faut avoir vu ces pauvres femmes et ces enfants des caravanes du Mayumbe passer ployés sous des charges épuisantes, tandis que le maître marche allègrement à côté d'eux et se donne, avec sa longue canne, des airs de patriarche, pour savoir ce qu'il faut penser d'une coutume qui garde encore ces tristes créatures sous la dépendance d'un tel bourreau...

Tchikélépamba contre Bunga

Comparaît devant Nous : Tchikélépamba, du village de Lélé, qui nous expose ce qui suit :

— J'ai épousé, il y a six saisons, la femme Bunga, à la famille de laquelle j'avais remis 300 pièces d'étoffe, 3 dames-jeannes de rhum et un cochon. Or, Bunga m'a quitté depuis douze lunes et refuse de cohabiter encore avec moi. Comme elle est seule héritière de ses parents défunts, je lui réclame la dot que j'ai payée.

Comparaît le même jour la femme Bunga qui plaide en ces termes :

— Il est vrai que j'ai coûté jadis à Tchikélépamba 300 pièces d'étoffe, 3 dames-jeannes de rhum et un cochon noir. C'est vrai, pareillement, que je l'ai quitté il y a douze lunes. Mais il oublie de vous dire que, depuis notre séparation, je l'ai souvent rencontré au milieu de la brousse...

Et la défenderesse exhibe une ficelle remplie de nœuds qui indiquent combien de fois elle s'est

abandonnée à son ancien époux dans la solitude des herbes.

Nous renonçons à compter les nœuds de cette ficelle...

— Se donner dans la brousse, ajoute Bunga, est une chose qui vaut très cher suivant nos coutumes. Car — le Doki vous le dira — il est dangereux de s'unir sous l'œil de Zambi. C'est pourquoi je prétends que je suis quitte envers mon ci-devant bakala.

Tchikélépamba reconnaît que Bunga ne ment pas, mais il assure qu'elle exagère extraordinairement le prix de ses faveurs.

Nous parvenons non, sans peine, à réconcilier les époux.

Il serait peut-être inexact de dire que nous les renvoyons dos à dos...

Reptiles

Les bêtes du Congo, les reptiles principalement, jouissent plutôt d'une mauvaise réputation auprès des Européens. A vivre au milieu des serpents et des lézards, on s'y fait. Ils ne sont pas si terribles ; en tous cas, ils effrayent plus de loin que de près.

J'ai vu beaucoup de serpents au Congo : certes, je ne les caressais pas, mais je leur permettais de ramper à leur aise à deux pas de moi, sans même songer à leur casser la tête, d'abord parce qu'ils m'étaient devenus indifférents, ensuite parce que j'aurais pu les « rater », ce qui m'eût placé probablement dans une situation inférieure. Les bougres se fâchent quelquefois ; les vilains procédés leur déplaisent.

J'avoue que, dans les premiers temps, les lézards me causaient plus de soucis. Il y en a de toutes les sortes, des longs, des courts, des gras, des maigres, des verts, des gris, des tachetés ; quel-

ques-uns sont affreux avec leur tête plate et leur cou fripé et flasque, rouge et grenu comme la gorge pleine de cordes d'une vieille femme.

Le pis, c'est qu'ils entraient sans façon dans mes appartements et couraient sur les murs, sur le plafond et jusque sur le ciel de ma moustiquaire. Cette familiarité me transissait et me révoltait tout à la fois. Ils ont beau être inoffensifs pour la plupart, je n'en étais pas bien sûr; les grosses perles de leurs yeux m'inquiétaient, semblaient trahir de cruels instincts. La nuit, c'étaient des rixes sans fin au-dessus de ma tête; les gaillards poussaient des cris aigus très agaçants. Après cela, ces querelles n'étaient peut-être que de joyeux ébats, les *nocturnæ rixæ* des amants de Catulle...

Je m'habituai cependant à ces hôtes gênants et pris plaisir à les observer.

Tous les après-midis à Léopoldville, un immense lézard à robe métallique passait devant ma porte, vers une heure. Il s'arrêtait au milieu du seuil, levait la tête, tendait le cou et, constatant ma présence, il se retirait avec lenteur en traînant sa longue queue. C'était un curieux... La ponctualité de sa visite m'amusait beaucoup : je l'attendais chaque jour avec sympathie.

Deux gros caméléons habitaient aussi le toit de ma véranda. Ils m'attendrissaient à force de lai-

deur. Les caméléons sont de bonnes bêtes craintives et lentes. On les apprivoise facilement. Les miens arrivaient à mon appel et me grimpaient parfois sur les bras, ce qui me faisait changer de couleur, à peu près comme eux...

A Boma, les lézards me furent une distraction charmante, je veux surtout parler de ces trois petits lézards jaunes qui chassaient aux mouchettes sur le mur de notre salle à manger.

Tous les soirs, dès que la lampe était allumée, ils descendaient du plafond, s'affûtaient, couraient sus aux moustiques et aux mites. On ne saurait s'imaginer la prestesse de leurs mouvements. Aussitôt qu'une proie s'était posée sur le mur, ils piquaient droit dessus, pour s'arrêter net à un centimètre d'elle. Ils dardaient leurs yeux sur la bestiole, ils la fascinaient pendant quelques secondes ; soudain, d'une happée brusque comme l'éclair, il l'engloutissaient. Parfois, la mite était un peu grosse : alors, il fallait voir les efforts qu'ils faisaient pour l'absorber ! Les ailes leur donnaient d'ordinaire beaucoup d'ennui. Ils restaient de longs quarts d'heure à les mâcher et s'épuisaient en mille contorsions avant qu'elles consentissent à passer. C'était le châtiment de leur gloutonnerie.

Il y avait une lucarne dans le mur. Or, il arrivait qu'un des lézards se trouvait emprisonné

dans la chambre, derrière les vitres. Des moustiques, des noctuelles se posaient à l'extérieur sur le verre, et notre lézard de fondre sur eux. Mais, dans son « hap », il se cognait rudement contre le carreau et n'attrapait rien du tout. La surprise qu'il en éprouvait était intraduisible : il ne comprenait pas que la proie restât à sa place sans manifester la moindre inquiétude. Et il essayait de nouveau de la saisir, toujours sans succès, cela va de soi.

— Ah ça, semblait-il dire, qu'est-ce ceci ? Ai-je la berlue ? Ou bien est-ce que je suis ivre ? Ça ne serait encore rien, mais c'est que je me fais très mal...

Ces trois petits lézards paraissaient s'entendre à merveille. Ils ne s'avisaient jamais de poursuivre la même mouche : ils avaient d'ailleurs leur enclos réservé.

Certains soirs, ils n'étaient que deux. Que faisait le troisième ? Nous ne savions. Je crois qu'il dînait en ville...

Je remarquai que, ces jours-là, les deux lézards étaient moins ardents à la quête des mouches. Par contre, ils se recherchaient visiblement et délaissaient la chasse pour d'autres plaisirs où le sentiment alternait avec une belle frénésie...

Etait-ce maintenant toujours le même lézard et la même lézarde ?

La même lézarde, oui, j'en suis sûr, car elle était marquée d'un point noir sur la tête. Mais était-ce le même *bakala?* J'en doute. Aussi bien, les deux lézards se ressemblaient tellement, qu'ils se prenaient peut-être eux-mêmes l'un pour l'autre !

J'ai toujours pensé qu'ils se relayaient auprès de leur amie, et se retiraient par discrétion et aussi pour ne pas souffrir de la jalousie.

Les lézardes acceptent plusieurs mâles, et cela avec plaisir, semble-t-il. Ce n'est peut-être pas l'opinion de Pline l'ancien et des naturalistes modernes, mais c'était la nôtre à Horstmans, à Waleffe et à moi, voilà l'important...

Barkiss

Tandis que, assis sous ma véranda, les pensées tristes, les yeux vaguant au loin sur la nappe mercurielle du fleuve immense et désert, j'écoute des indigènes qui plaident une palabre dans cette langue de Yahou bonne seulement à parler aux hippopotames et aux singes, soudain, au milieu de l'allée de flamboyants, paraît une jeune fille avec une cuvette de métal qu'elle tient appuyée au ressaut de sa ceinture.

Elle s'arrête et me considère curieusement. Comme j'ai fini de prononcer, je l'appelle. Elle s'avance avec une grâce souriante dans le soleil matinal qui chatoie sur ses épaules et ses longs bras nus.

C'est une Lagos dans toute la force de l'adolescence, dans la fleur épanouie de son croît, grande, svelte, mais sans maigreur.

Une flanelle blanche rayée de rose enturbanne sa tête d'un pur ovale où luisent de beaux yeux

allongés, profonds. Un pagne de serge bleu sombre la recouvre, moulant sa gorge, sa croupe, ses cuisses de Diane. Autour de sa taille, elle a noué une riche ceinture de soie havane effrangée.

La voici. D'un libre geste, elle me tend la main. Six petites entailles se détachent en noir sur chacune de ses pommettes brunes. Mais ce tatouage ne dépare point la physionomie, à laquelle il imprime même comme un réveillon de sauvagerie excitante...

Avec sa grande aiguière d'étain qu'elle laisse pendre devant elle et fait sauter et résonner à petits coups de genou, on dirait Salomé.

Mais le regard est doux ; et la bouche charnue, bien que sans boursouflure, rit dans l'éclair des dents éblouissantes, intouchées de la lime.

— Comment t'appelles-tu ?

— Barkiss...

La reine de Saba presque ! Ah ! l'heureux Salomon !

*
* *

Barkiss a pris l'habitude de me venir saluer tous les matins avant l'audience. Nous parlons un idiome bizarre, mi-fiotte, mi-anglais. Nous nous comprenons très bien.

Barkiss est une enfant, mais très experte déjà

en coquetterie. Elle varie ses pagnes et ses coiffures. Elle est fort jolie surtout, parée d'un foulard de madras multicolore serré autour de ses cheveux crépus.

Souvent, elle porte sur la tête une manne du Kasaï ; le bras levé, arrondi en anse, il semble ainsi qu'elle est une canéphore...

Elle abaisse sa corbeille pour me montrer les belles étoffes qu'elle se propose d'échanger au « beach » contre des chicwangues et des bananes.

— Tiens, lui dis-je un jour, voici quelques *palata*. Garde tes beaux tissus.

Mais je ne connais pas Barkiss :

— Non, a-t-elle refusé de sa voix douce et chantante qui s'éteint parfois en mélodieux murmure, non, non, tu croirais que je viens ici pour mendier...

Ma foi, je reste très interloqué d'un tel désintéressement et de cette amitié !

*
* *

— Ecoute, me dit-elle, puisque tu es le « juge palabre » tu devrais me donner un conseil... Est-ce que je puis dire ?

— Dis vite...

— Eh bien, j'étais riche à la dernière saison des pluies. J'avais un grand coffre rempli de *mulélés*

(étoffes) et je possédais aussi quinze livres sterling. Un homme est venu, qui m'a rendue femme. Mais, un jour, il est parti sur le fleuve avec mon coffre et mon argent. Je ne l'ai plus revu. Or, j'ai appris qu'il se trouvait maintenant à Léopoldville où il fait des briques...

— Et comment s'appelle cet infâme voleur ?

— Akadiri est son nom.

— Attends un peu, je vais tout de suite le mettre en prison !

— Oh ! non, il ne faut pas le punir. Je désire seulement qu'il me rende mes pagnes et mes *pounds*.

Ainsi, Barkiss pardonne à cet homme en souvenir des premières caresses...

J'éprouve un léger dépit.

— Et que fais-tu à présent ? lui dis-je en l'interrogeant comme si elle était Mignon et moi Wilhelm Meister.

— Je suis avec le caporal Soliba.

— Ah ! Est-ce qu'il est gentil au moins celui-là ?

— Il n'est pas méchant. Mais je ne suis pas contente. Il ne me donne jamais rien...

— Console-toi. Moi je t'achèterai un beau pagne.

— Non, je ne veux rien de toi.

— Et pourquoi donc ? Tu ne m'aimes pas un peu ?

— Si, si, je t'aime bien. Je crois que tu es bon...

— Oh ! pas si que ça ! Voyons, fais-je en riant, comment m'aimes-tu, Barkiss ?

Alors, fixant mes yeux de ses yeux malicieux et câlins :

— Comme si tu étais mon père !

Et, vite, elle ramasse sa corbeille et se sauve en criant :

— A demain !

*
* *

Un matin, égayé par sa belle humeur, un peu ému, j'avoue, par ses épaules et ses longs bras charmants, je dis à Barkiss :

— C'est aujourd'hui domingo. On ne travaille pas. Viens me voir cet après-midi...

Elle se détourne en souriant :

— Oh ! mais je n'ai pas le temps ! Et puis, que dirait mon bakala ?

Soudain, elle se ravise :

— Tout de même, je pourrais lui dire que je vais chez ma tante qui est malade...

Je reste confondu ! Comment, elles aussi ! Elles la connaissent, la bonne parente ægrotante des intrigues d'amour !

*
* *

Hier, Barkiss s'est avancée vers moi d'un air grave.

— Je pars dans quelques jours, dit-elle, avec mon bakala.

En effet, le caporal Soliba est enrôlé dans la compagnie d'élite qui se rend, avec M. l'Inspecteur d'Etat Ghislain, à Stanley-Falls.

— Mais, fais-je vraiment désolé, je croyais que tu n'aimais pas beaucoup ton bakala. Et tu t'en vas avec lui, si loin, si loin ?

— Oh ! maintenant il est très gentil. Figure-toi qu'il a appris l'autre jour que j'avais été chez le juge. Il a cru que j'étais venue me plaindre de lui. Aussi, en rentrant, que vois-je dans mon chimbèque ? des étoffes et un miroir qu'il avait achetés pour moi. Oui, maintenant il est très gentil...

— Et tu ne seras pas triste de ne plus me voir ?

Barkiss incline la tête. Elle se dandine, regarde ses ongles et ne répond pas.

— Moi, je serai bien triste de ne plus voir Barkiss...

— Tu dis cela ! Mais non, tu m'oublieras. Le blanc n'aime pas longtemps les négresses...

*
* *

Aujourd'hui, Barkiss m'a dit adieu.

Elle était parée de son pagne bleu sombre, de

sa ceinture de soie havane, telle que je la vis à notre première rencontre.

Et elle portait aussi cette grande aiguière d'étain qui la fait ressembler à la fille d'Hérode.

La figure toute animée par la joie du voyage, elle me tend la main que je garde un instant dans les miennes :

— Porte-toi bien, lui dis-je avec émotion, et souviens-toi...

Soudain, dans le fond de Boma éclate une fanfare pleine de clairons et de grosse caisse.

C'est le régiment qui va conduire la compagnie d'élite à bord de l'*Hirondelle*.

— Adieu, adieu ! s'écrie Barkiss effarée.

Elle s'enfuit. Sa ceinture voltige sous les flamboyants et les manguiers.

Elle a disparu derrière le baobab, au coude du chemin.

Plus de reine de Saba !

Je songe : avant six mois, cette bonne petite fille sera une vieille femme...

Et je retourne tristement à mes palabreurs sempiternels :

Zina n'geye ? — Ton nom ?

M'boila n'geye ? — Ton village ?

Koutouba malou m'botté. — Explique vite et bien...

Le Prince-Baudoin

Le *Prince-Baudoin* est un joli petit bateau de quelques tonnes seulement. Le moindre flot du fleuve le fait osciller doucement.

Il danse dans la tornade. Mais il se moque du vent et de la houle, il n'a pas peur et retombe toujours sur sa quille.

Le voici qui appareille. Il part. Il va à la rencontre du paquebot d'Anvers. Il sera ce soir à Banane et nous reviendra déjà demain.

. . . . . .

C'est demain !

Dès une heure de l'après-midi, toutes les jumelles de Boma sont braquées sur le fleuve.

Le ciel est rougi à blanc. L'eau flamboie, pétille de lumière.

Elle aveugle.

Rien encore. Les yeux pleurent, éblouis, mais ne quittent pas l'horizon...

Une fumée !

— *Sélo, sélo!* [1] Le voilà! C'est le *Prince!*

Et la nouvelle se répand de villa en villa.

Déjà, on distingue la coque du petit bateau. On le suit dans tous ses détours; il louvoie dans une polynésie de bancs de sable.

Eh bien, où est-il? Il a disparu.

Mais il reparaît. Il a viré, il présente son flanc de tribord.

Soudain, il remet le cap sur Boma. Maintenant, il semble immobile...

Pourtant, il se dépêche et fume tant qu'il peut; mais le courant est fort et l'eau très dure à labourer.

Quatre heures et demie. Il passe devant Shinka. Il lance une aigrette de vapeur. Un instant après, on entend sa petite sirène : il salue le fort.

Hardi là!

Il s'avance, longeant la rive. On aperçoit les hommes de l'équipage.

Il approche. Il approche toujours et le voici enfin qui aborde au milieu des vivats.

— Mais, pourquoi tout ce monde assemblé sur le quai?

— Comment pourquoi! Est-ce que vous ne voyez pas ces sacs entassés sur le pont du brave petit bateau? Hé, le *Prince-Baudoin* nous apporte le courrier d'Europe!

1. Cri indigène qui annonce l'apparition d'un bateau.

Famba

Au mois d'octobre 1899, un nain apparut à Boma, qui intrigua vivement les populations de la capitale.

C'était l'illustre Famba descendu avec le commandant Fiévez du pays des Buddjas.

Famba a la tête un peu forte, mais ses membres sont assez bien ajustés. Il est replet, légèrement mamelu. Volontiers, par coquetterie, il va le buste découvert ; pour tout vêtement, il porte un jupon fendu le long de la cuisse. Il marche à pas menus en faisant balancer ses petits bras qu'il tient écartés du corps, à la façon des femmes grasses gênées dans leur corset.

D'où vient-il ?

Famba est originaire de la tribu des Wareggas qui vivent au Nord-Ouest de Niangwé, dans le pays de la grande forêt : populations tout à fait primitives et sauvages, chassant et combattant à la flèche empoisonnée.

Un jour, Famba fut pris par les bandes de Kibongé et Saïd ben Abedi à qui la région était soumise. Il fut conduit à Kisoundou, où il demeura en qualité de « fou » de Kibongé.

Le commandant Lothaire le rencontra pour la première fois en 1893, quand, avec le capitaine Ponthier, il dispersa les hordes de Kibongé à la Lowa. Famba parvint pourtant à s'échapper et rejoignit une des bandes qui tenait encore le bois.

Descendu plus tard à Nouvelle-Anvers comme « boy » du fils de Raschid, que Lothaire emmenait prisonnier, il y resta jusqu'au jour où le commandant Fiévez l'enrôla dans sa boyerie et reprit avec lui le chemin de la forêt.

Depuis lors, il ne quitta plus son maître qu'il servit avec un attachement vraiment extraordinaire chez un noir. Durant les longues marches, c'est lui qui relevait le courage des hommes par sa bonne humeur. Il pansait les blessés, soignait les malades. C'était le Ganga Bouka de l'expédition. Dans les combats, au fort de l'action, il ne quittait pas le chef, sans doute afin de le protéger de son occulte pouvoir de fétiche... Car on le prenait pour un jeteur de bons sorts.

Et aujourd'hui, il était encore avec son maître, conscient peut-être de toutes les accusations qui pesaient sur ce dernier, prêt à le défendre de son

témoignage véridique et de ses mystérieux sortilèges...

Famba se répandit dans la capitale qu'il parcourut en badaud, extrêmement intéressé par le mouvement de la grande rue et surtout par les gros steamers venus d'Europe.

Les blancs, qui l'avaient jadis rencontré dans le Haut, l'interpellaient gaiement par ces mots :

— *Hadjadji!* Eh te voilà!

Et il répondait :

— *Eo hadjadji!* Oui me voilà!

Et il riait large, montrant toutes ses dents qu'il a fort belles.

Les premiers jours, les noirs témoignèrent une certaine crainte à l'aspect de ce gnome étrange qu'ils prenaient pour un sorcier. Mais Famba eut bientôt fait de les rassurer : il avait le génie comique, c'était un grand désopileur de rates nègres. Les femmes surtout en raffolèrent et il inspira de grandes démences, jusque dans le village chrétien.

Pendant ces longues audiences du tribunal où le commandant Fiévez plaida avec tant de verve et de torrent — *ipsæ res verba rapiunt!* — il fut admirable de dévouement.

Je vois encore l'accusé, au milieu d'une escrime courtoise avec le Procureur d'Etat Waleffe, appeler tout à coup de sa voix sonore :

— Famba!

Le nain, tapi on ne sait où, bondit auprès de son maître qui, se penchant très bas, lui murmure quelques mots à l'oreille.

Famba part comme une flèche, saute du haut de l'escalier du tribunal au risque de se casser la tête...

Quelques minutes après, il revenait, ruisselant de sueur, portant à deux bras, comme un enfant, un gros copie de lettres!

Et il fallait voir ses yeux anxieux où se lisaient son attachement, tout son ardent désir d'être utile : il avait deviné ce qui se passait dans cette salle solennelle...

*
* *

Le 6 novembre, Famba dut s'embarquer afin de regagner Nouvelle-Anvers; car, le procès terminé et Léon Fiévez retournant en Europe, il n'y avait plus de raison pour que Famba demeurât à Boma.

Ses frères noirs et leurs femmes le comblèrent de cadeaux et l'accompagnèrent jusqu'au quai.

J'assistais à cette manifestation sympathique. Contre mon attente, Famba était triste; il se sépara de ses amis sans aucun tapage et monta rapidement sur le steamer. Là, il se tint debout,

les yeux fixés sur la rive. Je ne voyais que sa tête, et ses deux menottes agrippées sur le bordage.

Des camarades l'interpellaient, mais il ne leur répondait pas.

Lui, qui fringuait d'ordinaire, il demeurait pensif et morne.

En ce moment, le commandant Fiévez m'aborda sur le pier :

— Je viens saluer mon boy une dernière fois, me dit-il avec un sourire forcé. Je crois bien que je ne le verrai plus...

Et, de la main, il envoya son meilleur souvenir au fidèle compagnon de ses combats héroïques.

Alors, à ma vive surprise, Famba éclata en sanglots. Et rien n'était plus émouvant que la douleur de ce petit homme grotesque qui roulait sa tête sur le bordage et la relevait tout en larmes sans oser, par respect sûrement, faire un signe d'adieu à son maître bien aimé.

La sirène gémit ; l'*Hirondelle* se détacha du pier. Comme elle virait et prenait le large :

— Adieu Famba ! cria Fiévez de tous ses poumons.

Et, brusquement, il se retourna.

Le vainqueur des Buddjas était devenu très pâle.

Et voilà qu'il se mit à pleurer...

Banane

Je me trouvais depuis... cent vingt jours à Boma, regrettant encore le Stanley-Pool, quand le Tribunal et le Conseil de guerre furent obligés de se transporter à Banane.

J'en fus enchanté, car je me languissais de la mer, cette vieille maîtresse à qui l'on revient toujours...

En arrivant en Afrique, je n'avais aperçu Banane que du large, ou plutôt je n'avais vu que quelques taches blanches au milieu d'une verdure très légèrement estompée dans le lointain. Le *Léopoldville* n'y avait point relâché, car nous étions à la saison des pluies et le fleuve était assez gonflé pour permettre aux gros vapeurs de gagner directement Boma sans qu'on dût les alléger.

Mais si je n'avais pas vu Banane, je m'en faisais pourtant une idée charmante, d'après tous les récits que j'avais entendus. Je m'y transportais

souvent en imagination : alors, j'écoutais le flux plus résonnant ici que partout ailleurs, je me promenais dans les belles allées de cocotiers chargés de fruits, je gobais des huîtres, je savourais des salicoques...

On comprendra que je n'étais pas fâché de me rendre enfin pour de bon dans ce lieu de délices. Aussi, mes malles furent bientôt faites et je partis un dimanche matin sur le *Héron* avec le juge Horstmans et le commandant Deuster, deux compagnons pleins de cordialité et d'entrain.

Nous arrivâmes à Banane vers cinq heures. Mon étonnement fut assez vif d'aborder dans une immense crique entourée de palétuviers et dont l'eau était la plus calme du monde.

Je ne pus m'empêcher, en débarquant, d'exprimer ma désillusion à mon vieux camarade, le docteur E. Carré, qui était venu nous recevoir sur le ponton.

— Mais, fis-je avec ennui, il n'y a pas de marée ici, ça ne ressemble pas du tout à la mer. On s'est moqué de moi !

— Tu as raison, approuva mon ami en souriant, hein, on dirait un étang ?

— Et puis, pas la moindre odeur marine...

— Hé, hé, que veux-tu, mon cher, tu es une victime de ce fameux coefficient d'Afrique...

Mais, viens avec moi, il faut que je te fasse les honneurs de ma maison...

Et il m'entraîna sous les plumes gigantesques des cocotiers. Vraiment, ces allées de palmiers sont majestueuses, quoique un peu bien ratissées. J'admirais; tout de même, l'idée de cette mer muette, sans vagues et sans odeur, où, familièrement, les palétuviers viennent tremper leurs mille tentacules, tout cela continuait de m'affliger profondément et je me lamentais en paroles amères; Carré souriait toujours:

— Conviens que tu te figurais arriver à Blankenberghe!...

Comme nous cheminions depuis quelque temps, je perçus un bruit lointain, comme un roulement de tonnerre.

A mon geste d'interrogation:

— Un orage sans doute, répondit mon docteur en souriant de nouveau. Ici, ça nous arrive souvent en dépit du ciel pur et de la saison sèche...

Ce sourire que Carré appuyait sur moi commençait à m'affecter désagréablement. Je me disais: c'est un tic, le pauvre garçon a beaucoup d'années de Congo...

Cependant, l'orage se rapprochait...

— Nous y sommes, s'écria tout à coup mon ami en me désignant un chimbèque bâti sur des pilots au milieu du sable et flanqué à droite et à gauche d'une haute palissade coupant le ciel.

Deux minutes après, je gravissais l'escalier de la maison. Carré m'avait saisi le bras ; il me fit entrer dans une pièce assez spacieuse, très joliment décorée, et, soudain, sans attendre mon compliment, il me pousse dans une vaste loggia aux nattes relevées...

Ce fut un coup sublime.

Jamais, je ne fus aussi stupéfait. Jamais, je ne demeurai dans une si longue admiration. J'étais littéralement hébété.

Oh l'immense Océan plein de lumière ! Oh ces puissantes vagues qui accouraient en tumulte et brisaient leurs volutes sur la plage avec un fracas formidable ! Et cette écume d'or que la mer rentraînait avec un bruit de perles !...

La suave odeur marine ! Et ces coquillages ! Et ces crabes qui couraient sur le sable !...

— Eh bien, fit mon sardonique docteur quand il me crut un peu remis de la secousse, cette fois, est-ce la mer ?

Ce fut un moment délicieux.

— Regarde, ajouta mon ami, en m'appuyant sa main sur l'épaule, vois-tu ce nuage à l'horizon ? C'est le *Philippeville* qui nous apporte des nouvelles d'Europe...

Mon cœur était gonflé de joie.

Il eût éclaté, bien sûr, si j'avais su que cette petite fumée m'apportait aussi la délivrance !

TABLE

Préface de la première édition 7
Préface de la deuxième édition 9

EN PLEIN SOLEIL

Voyage à Bankana 13
La passe Swinburne 131

PROFILS BLANCS ET FRIMOUSSES NOIRES

Les Funérailles d'un Missionnaire 149
L'Incendie 158
Ki Mwenza 166
La Chicotte 188
Le Palmier 191
Les Bangalas 193
Du Stanley-Pool à Boma 197
Le Cocotier 205

Promenade d'un Solitaire 208
Causerie sur la magistrature 213
Palabres indigènes 225
Tchikélépamba contre Bunga 231
Reptiles 233
Barkiss 238
Le Prince-Baudoin 245
Famba 247
Banane 252

INDEX DES GRAVURES

Passage d'un gros ruisseau 26
Oleko 38
Loukoussou 42
Halte au milieu de la brousse 54
Mon petit ami Fataki. 62
Palabre de fête. Le chef Koko 86
Ganzobo 94
Départ pour la chasse au léopard 102
Ki Mwenza 174

STANFORD LIBRARIES

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below

15M-1-59-90637

DT 646 .C861 ed.2 C.1
Profils blancs et frimoAPR3470
Hoover Institution Library
3 6105 083 173 695

DT 646
C 861
ed. 2

233553